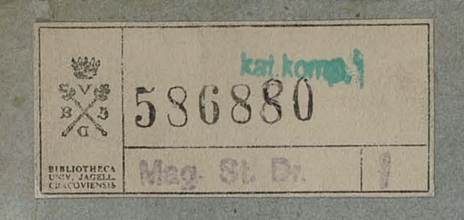

kat. komp.
586880
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
Mag. St. Dr.

Thaddeus Partyka

7970 STUART AVENUE, APARTMENT 4
MONTREAL 303, QUEBEC
TELEPHONE: 274-7217

Thaddeus Partyka
COLLÈGE DU VIEUX MONTRÉAL

200 OUEST, RUE SHERBROOKE
MONTRÉAL 129, QUÉBEC
TÉLÉPHONE: 842-7161, POSTE 133


JEAN SOBIESKI
ROI DE POLOGNE.
G L Crusius sc L.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. L'ABBÉ COYER.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à LEIPSIC,
Chez MAURICE GEORGE WEIDMANN.
CIↃ IↃCC LXI.

A

SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE PRINCE

DE BOUILLON.

PETIT-FILS *d'un grand Roi, vous trouverez dans son Histoire le modèle des vertus que vous cherchez, & qu'à votre âge il suffit peut-être d'entrevoir.* SOBIESKI, *avant que d'être Roi, fut Héros. L'héroïsme qui l'éleva, doit animer tous ceux qui veulent faire de grandes choses.*

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, *que votre propre Maison vous offre des modèles en tout genre ; & le sang de Lorraine, qui coule aussi dans vos veines, fut toujours fé-*

cond en Héros. Je nommerois les Lorrains & les Bouillons que l'Europe admira, si les histoires, si les monumens ne parloient pas. Sans oublier leur gloire, fixez vos regards sur celle de SOBIESKI; *& vous apprendrez par quelles actions on arrive à l'immortalité chez tous les Peuples. Vous y arriverez en cultivant les qualités que la nature a placées dans votre ame. Admirer les grands hommes & les étudier, comme vous le faites, c'est commencer à les imiter.*

Je suis, avec un respectueux attachement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très humble, & le très-obeissant Serviteur,

COYER.

PRE-



PRÉFACE.



L'Hiſtoire d'un Roi héréditaire abſolu, ne produit pas ordinairement ce grand intérêt que nous cherchons dans les Chefs des Peuples. Ce Roi, quelqu'il ſoit, les Peuples le reçoivent du droit du Sang, & il ne leur eſt pas permis de diſcerner le bon gouvernement du mauvais. S'il arrive quelques ſecouſſes, elles ſont légeres, & l'autorité, à la fin, ſubjugue tout.

Cette monotonie d'obéiſſance paſſive, ſalutaire ſi le Monarque eſt bon, ruineuſe s'il eſt méchant, ne met ſur le théâtre de l'Hiſtoire que des Acteurs froids, inanimés qui ne ſe meuvent, n'agiſſent qu'au gré d'un premier Acteur, & ce premier Acteur ſans chaleur, comme ſans crainte, n'a pas le pouvoir lui-même de nous intéreſſer vivement.

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi Electif. Ou ſes vertus le portent ſur le Trône, ou la force. S'il s'éleve par ſes vertus, le ſpectacle eſt touchant: ſi c'eſt par la force, il attire encore les regards en triomphant des obſtacles; & lorſqu'il eſt au faîte de la puiſſance il a un beſoin continuel de conſeil & d'action pour s'y maintenir.

Le

Le Roi, la Loi, & la Nation; trois forces qui pesent sans cesse l'une sur l'autre, équilibre difficile. La Nation sous le bouclier de la Loi, pense, parle, agit avec cette liberté qui convient à des hommes. Le Roi, en suivant ou en violant la Loi, est approuvé ou contredit, obéi ou désobéi, paisible ou agité.

Telle est l'Histoire que j'écris. On verra un Noble Polonois, le célèbre *Sobieski*, monter à l'Autorité suprême & s'y soutenir au milieu des orages. On le verra dans les Armées, dans le Sénat, dans les Diètes; & je le montrerai avec cette vérité qu'on chercheroit envain dans l'histoire d'un Monarque absolu. Celui-ci gouverne dans les ténebres. Le

Chef de la République Polonoiſe eſt tout à découvert. Ainſi l'Hiſtorien, ſans être obligé de deviner en trompant la poſtérité, après s'être trompé lui-même, n'a qu'un ſoin, celui de choiſir de bons Mémoires. Les deux qui m'ont guidé principalement, m'ont parû tels.

C'eſt, pour la partie Militaire, un manuſcrit d'un Officier François au ſervice de Pologne. Cet Officier nommé, *Dupont*, Ingénieur en chef de l'Artillerie, & Capitaine d'une Compagnie-Franche de deux cents Dragons, a ſuivi ſon Héros dans ſes campagnes. Il raconte ce qu'il a vû; & comme il n'étoit né ni Polonois, ni Sujet du Prince dont il écrit, il n'a dû ſe livrer ni à la par-

partialité nationale, ni à l'aveugle adoration d'un Maître que la naiſſance a fait.

Quant à la partie Politique, je l'ai trouvée dans les lettres familieres d'*André-Chryſoſtome Zaluski*, Evêque, Sénateur & Chancelier de Pologne: trois qualités qui le plaçoient au centre des affaires. Les lettres qu'il écrivoit à meſure que les événemens ſe montroient, n'étoient faites ni pour le Public, ni pour le Prince. Elles étoient adreſſées à des amis. L'amitié ne connoît que le langage de la franchiſe. L'impreſſion ne les a publiées que longtems après leur exiſtence. *Sobieski* n'étoit plus; & ſa Maiſon ne régnoit pas. Je n'ai trouvé, dans ces lettres, ni beauté, ni ſtyle, ni pré-

précision, je n'y cherchois que la vérité; & si avec cette volonté ferme & de tels guides je me suis égaré, déchirons les Histoires.

Au reste, avant que de montrer *Sobieski* en Pologne, j'ai crayonné la Pologne elle-même. Ce seroit une superfluité à me reprocher si ce Royaume nous étoit aussi connu que l'Allemagne ou les Pays-Bas. Sans ce Tableau racourci, la plûpart, des Lecteurs auroient mal vû, dans l'Histoire de *Sobieski*, bien des faits relatifs au sol, aux mœurs & au gouvernement de ce Pays.





HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE I.

Tableau général de la Pologne.



Les Polonois, avant le sixiéme siécle, lorsqu'ils étoient encore Sarmates, n'avoient point de Rois. Ils vivoient libres dans les montagnes & les forêts, sans autres maisons que chariots, toujours méditant quelque nouvelle invasion; mauvaises troupes pour se battre à pied, excellentes à cheval *). Il est assez étonnant qu'un peuple barbare, sans chef & sans loix, ait étendu son empire depuis le

*) Tacit. hist. lib. 1. c. 79.

le Tanaïs jusqu'à la Vistule, & du Pont-Euxin à la Mer Baltique *), limites prodigieusement distantes qu'ils reculerent encore en occupant la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, le Mecklenbourg, la Poméranie & les Marches Brandebourgeoises. Les Romains qui soumettoient tout, n'allerent point affronter les Sarmates.

Ce paradoxe historique montre ce que peuvent la force du corps, une vie dure, l'amour naturel de la liberté & un instinct sauvage qui sert de Loix & de Rois. Les Nations policées appelloient les Sarmates des brigands, sans faire attention qu'elles avoient commencé elles-mêmes par le brigandage.

Il s'en faut beaucoup que les Polonois, qui prirent ce nom au milieu du sixiéme siécle, ayent conservé tout l'héritage de leurs peres. Il y a longtems qu'ils ont perdu la Silésie, la Lusace, une grande partie de la Poméranie, la Bohême & tout ce qu'ils possédoient dans la Germanie. D'autres siécles ont encore amené de nouvelles pertes. La Livonie & les vastes campagnes de l'Ukraine ont passé à d'autres puissances. C'est ainsi que tant de grands Empires se sont brisés sous leur propre poids.

Vers

*) Pompon. Mela, de situ orbis, lib. I.

Vers l'an 550 *Leck* s'avisa de civiliser les Sarmates. Sarmate lui-même, il coupa des arbres & s'en fit une maison. D'autres cabanes s'éleverent autour du modèle. La Nation, jusqu'alors errante, se fixa; & *Gnesne*, la premiere ville de Pologne, prit la place d'une forêt *). Les Sarmates apparemment connoissoient mal les Aigles. Ils en trouverent, dit-on, plusieurs nids en abbattant des arbres. C'est de-là que l'Aigle a passé dans les Enseignes Polonoises. Ces fiers oiseaux font leurs aires sur les plus hauts rochers; & Gnesne est dans une plaine. *Leck* attira les regards de ses égaux sur lui, & déployant des talens pour commander autant que pour agir, il devint leur Maître, sous le nom de *Duc*, pouvant prendre également celui de *Roi*.

Depuis ce Chef de la Nation jusqu'à nos jours, la Pologne a eu d'autres Ducs, des Vaivodes, aujourd'hui Palatins, des Rois, des Reines, des Régentes & des Interregnes. Les Interregnes ont été presqu'autant d'Anarchies. Les Régentes se sont fait haïr. Les Reines en petit nombre n'ont pas eu le tems de se montrer. Les Vaivodes ne furent que des oppresseurs. Parmi les Ducs & les Rois, quelquesuns ont été de grands Princes;

A 2 les

*) Martin. Cromer de orig. Pol. lib. 1. cap. 14.

les autres ne furent que guerriers ou tyrans. Tel fera toujours à peu près le fort de tous les peuples du monde; parce que ce font les hommes, & non les Loix qui gouvernent.

Dans cette longue fuite de fiécles, la Pologne compte quatre claffes de Souverains. *Leck*, *Piaft*, *Jagellon*: voilà les Chefs des trois premieres Races. La quatriéme, qui commence à *Henri de Valois*, forme une claffe à part; parce que la Couronne y a paffé d'une maifon à une autre, fans fe fixer dans aucune.

La fucceffion dans les quatre claffes, montre des fingularités qui méritent d'être connues.

L'an 750 les Polonois n'avoient pas encore examiné fi une femme pouvoit commander à des hommes. Il y avoit longtems que l'Orient avoit décidé que la femme eft née pour obéir. *Venda* régna pourtant, & glorieufement. Faut-il croire, avec les Hiftoriens Polonois *), qu'un Prince Allemand, nommé *Ritiger*, touché des charmes de la Belle infenfible, la demanda en mariage à la tête d'une armée; qu'elle fe préfenta au combat; que les troupes Allemandes refuferent de fe battre pour un intérêt d'amour; que Ritiger fe tua; & que Venda fe précipita dans

*) Cromer. Dlugloff. hift. Pol. lib. 1.

dans la Viſtule pour ne plus troubler le repos de ſes peuples? Il eſt encore plus vrai qu'elle les auroit mieux ſervis en continuant à les bien gouverner.

Dès-lors la Loi, ou l'uſage Salique de la France, fut adopté par la Pologne; car les deux Reines qu'on y a vûes depuis, *Hedwige* en 1382, & *Anne Jagellon* en 1575, ne monterent ſur le Trône qu'en acceptant les époux qu'on leur déſigna pour les ſoutenir dans un poſte ſi élevé. Anne Jagellon avoit ſoixante ans, lorſqu'elle fut élûe. *Etienne Battori*, qui l'épouſa pour régner, penſa qu'une Reine étoit toujours jeune.

Des ſiécles antérieurs avoient ouvert d'autres chemins à la Souveraineté. En 804 les Polonois furent embarraſſés pour le choix d'un Maître; ils propoſerent leur Couronne à la courſe: pratique autrefois connue dans la Grèce, & qui ne leur parut pas plus ſinguliere, que de la donner à la naiſſance. Un jeune homme nourri dans l'obſcurité la gagna, & il prit le nom de *Lesko II*. Les chroniques du tems nous apprennent qu'il conſerva ſous la pourpre la modeſtie & la douceur de ſa premiere fortune; fier ſeulement & plein d'audace, lorſqu'il avoit les armes à la main *).

*) Kadlubek. hiſt. Pol. lib. 1. epiſt. 4.

Preſque tous les Polonois ſoutiennent que leur Royaume fut toujours électif. Cette queſtion les intéreſſe peu, puiſqu'ils jouiſſent. Si on vouloit la décider par une ſuite de faits pendant ſix ou ſept ſiécles, on la décideroit contr'eux, en montrant que la Couronne dans les deux premieres claſſes a paſſé conſtamment des peres aux enfans, excepté dans les cas d'une entiere extinction de la Maiſon régnante. Si les Polonois alors avoient pu choiſir leurs Princes, ſe feroient-ils donné pour Maîtres des enfans qui pouvoient croître pour le malheur comme pour le bonheur public? Il étoit plus naturel de choiſir parmi leurs Palatins des ſages tout décidés. Les eût-on vû aller prendre un Moine dans le fond d'un Cloître pour le porter ſur le Trône, uniquement parce qu'il étoit du Sang de *Piaſt?* Ce fut *Caſimir I*, fils d'un pere déteſté *Miecislaw II*, & d'une mere encore plus exécrable. Veuve & Régente, elle avoit fui avec ſon Fils. On le chercha cinq ans après pour le couronner: la France l'avoit reçu. Les Ambaſſadeurs Polonois le trouverent ſous le Froc dans l'Abbaye de Clugny, où il étoit Profès & Diacre *). Cette vûe les tint d'abord en ſuſpens. Ils craignirent que ſon ame ne ſe fût flétrie ſous

*) Dlugloſſ. pag. 208.

ſous la cendre & le cilice: mais faiſant réflexion qu'il étoit du Sang Royal, & qu'un Roi quelconque étoit préférable à l'Interregne qui les déſoloit, ils remplirent leur Ambaſſade. Un obſtacle arrêtoit. Caſimir étoit lié par des Vœux & par les Ordres Sacrés. Le Pape Clément II trancha le nœud; & le Cénobite fut Roi.

Ce n'eſt qu'à la fin de la ſeconde Claſſe que le *Droit héréditaire* périt pour faire place à l'*Election*. Nous en marquerons l'époque.

Le Gouvernement a eu auſſi ſes révolutions. Il fut d'abord abſolu entre les mains de *Leck*, peut-être trop. La Nation ſentit ſes forces, & ſecoua le joug d'un ſeul. Elle partagea l'autorité entre douze *Vaivodes* ou Généraux d'Armée, dans le deſſein de l'affoiblir. Ces Vaivodes, aſſis ſur les débris du Trône, les raſſemblerent pour en former douze, qui venant à ſe heurter les uns les autres, ébranlerent l'Etat juſques dans ſes fondemens. Ce ne fut plus que révoltes, factions, oppreſſion, violence. L'Etat, dans ces terribles ſecouſſes, regretta le gouvernement d'un ſeul, ſans trop penſer à ce qu'il en avoit ſouffert: mais les plus ſenſés chercherent un homme qui ſçut régner ſur un Peuple libre, en écartant la licence. Cet homme ſe trouva dans la perſonne de *Cracus*, qui donna

ſon nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du ſeptiéme ſiécle *).

L'extinction de ſa poſterité dès la premiere génération, remit le ſceptre entre les mains de la Nation, qui ne ſçachant à qui le confier, recourut aux Vaivodes qu'elle avoit proſcrits. Ceux-ci comblerent les déſordres des premiers; & cette Ariſtocratie mal conſtituée, ne montra que du trouble & de la foibleſſe. Les Hongrois, qui ſe croyoient menacés depuis longtems par la Pologne, en jurerent la perte. Une irruption ſubite ſema la crainte de tout côté. On s'aſſembloit, on ne réſolvoit rien. Les chefs étoient haïs & mépriſés, les ſoldats ſans confiance, le peuple dans le plus grand déſeſpoir. Au milieu de cette confuſion, un homme ſans nom & ſans crédit penſoit à ſauver ſa patrie. Il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent preſque tous. *Przémislas* (c'eſt ainſi qu'on le nommoit) devint en un jour l'idole du peuple; & ce peuple ſauvage qui ne connoiſſoit encore d'autres titres à la Couronne que les vertus, la plaça ſur la tête de ſon Libérateur, qui la ſoutint avec autant de bonheur que de la gloire, ſous
VIII Siécle. le nom de *Lesko I* **).

Ce

*) Dlugloſſ. hiſt. Pol. lib. 1. pag. 50.
**) Id. ibid. pag. 61.

Ce rétabliſſement du pouvoir abſolu ne dura pas longtems ſans éprouver une nouvelle ſecouſſe. *Popiel II*, le quatriéme Duc depuis Przémislas, mérita par ſes crimes d'être le dernier de ſa race. La pareſſe, la débauche la plus brutale, la trahiſon, la dureté, le poiſon, tout cela ne lui coutoit pas un remords, non plus qu'à ſa femme encore plus méchante que lui *). Il ne laiſſa point d'enfans.

Ce fut ici un interregne ou plutôt l'Anarchie la plus déſolante. Des Bâtards de la Maiſon Ducale, & les Douze Palatins, s'arrachoient mutuellement les rênes de l'Etat **). Ces deux factions en engendrerent cent autres. Chacun courut aux armes, & l'on ne connut plus de droit que la force, plus de courage que la fureur, plus de ſalut que dans le meurtre; juſqu'à ce qu'enfin la Nation, laſſe de ſe déchirer elle-même, ce qu'elle n'avoit pas fait dans un état plus ſauvage, convint qu'il falloit ſe preſſer de ſe remettre ſous le gouvernement d'un ſeul: les concurrens s'aſſemblerent à Kruſwic, bourgade dans la Cujavie. Un habitant de cette campagne les reçut dans une maiſon ruſtique, leur ſervit un re-

*) Cromer. pag. 38.
**) Id. lib. 2. pag. 39.

pas frugal, leur montra un jugement ſain, un cœur droit & compatiſſant, des lumieres au deſſus de ſa condition, une ame ferme, un amour de la patrie, que ces furieux ne connoiſſoient pas. Des ambitieux qui deſeſpérent de commander, aiment mieux ſe ſoumettre à un tiers qui n'a rien diſputé, que d'obéir à un Rival. Ils ſe déterminerent pour la vertu; & par-là ils réparerent en quelque ſorte les maux qu'ils avoient faits pour parvenir au Trône. Piaſt régna donc. Les Hiſtoriens Polonois mêlent deux Anges dans cette aventure, avant même que la Pologne fût Chrétienne. Ce qu'ils diſent du bon gouvernement de Piaſt, eſt mieux prouvé.

IX Siécle.

Les Princes de ſa Maiſon, en ſe ſuccédant les uns aux autres, affermiſſoient leur autorité. Elle parut même devenir plus abſolue entre les mains de Boleslas I. Juſqu'à lui les Souverains de Pologne n'avoient eu que le titre de *Duc*. Deux Puiſſances ſe diſputoient alors le pouvoir de faire des *Rois*, l'Empereur & le Pape. Si l'un des deux avoit ce droit, ce ſeroit vraiſemblablement l'Empereur. On achetoit de lui le Diplôme de la Royauté; & cet uſage a ſubſiſté longtems, comme un hommage que l'on rendoit à l'ancienne grandeur de l'Empire Romain. Mais à examiner l'indépendance

X Siécle.

dance des Nations, les unes des autres, ce n'eſt qu'à elles-mêmes à titrer leurs Chefs. Le Pape échoua dans ſa prétention. Ce fut l'Empereur Othon III, qui, touché des vertus de Boleslas, le revétit de la Royauté en traverſant la Pologne *).

On n'auroit jamais cru qu'avec cet inſtrument du pouvoir arbitraire, le premier Roi de Pologne eût jetté les premieres ſemences du gouvernement Républicain. Ce Héros, après avoir pénétré dans le ſein de l'Empire, pouſſé ſes conquêtes juſqu'au confluent de l'Elbe & de la Sala, où il fit élever trois colonnes pour monumens de ſa gloire, après avoir ſoumis deux fois la Ruſſie, rendu enfin à lui-même, & examinant d'un côté ſes ennemis terraſſés, & de l'autre ſes peuples épuiſés, encore tout ſanglans, pleura ſes victoires. Juſques-là il avoit régné ſans Conſeil. Il en créa un de douze perſonnages d'un mérite éminent **).

La Nation qui avoit toujours obéi, en regardant du côté de la liberté, en apperçut avec plaiſir la premiere image. Ce Conſeil pouvoit devenir un Sénat. Nous avons vû que dès les commencemens elle avoit quitté le gouvernement d'un ſeul pour

*) Cromer. pag. 53.
**) Id. pag. 64.

pour ſe confier à douze Vaivodes. Cette idée paſſagere de République ne l'avoit jamais abandonnée; & quoique ſes Princes, après ſon retour à la premiere conſtitution, ſe ſuccedaſſent les uns aux autres par le droit du ſang, elle reſtoit toujours perſuadée qu'il étoit des cas où elle pouvoit reprendre ſa Couronne. Elle eſ-
XII Siécle. ſaya ſon pouvoir ſur Miecislaw III, Prince cruel, fourbe, avare, inventeur de nouveaux impôts. Elle le dépoſa. Ces dépoſitions ſe renouvellerent plus d'une fois. Uladislas Laskonogi, Uladislas Loketek, ſe virent forcés à deſcendre du
XIII Siécle. Trône; & Caſimir IV auroit eu le même ſort, s'il n'eut fléchi ſous les remontrances de ſes ſujets.

Il faut pourtant avouer, à la gloire de la Pologne, qu'elle n'a preſque jamais penſé à ôter la Couronne qu'aux Rois qui ne pouvoient pas la porter, ou qui la portoient pour opprimer; & jamais elle ne fit couler leur ſang pour ſe délivrer; pas même celui de Boleslas II. Ce tyran, après la priſe de Kiovie *), ſur le bord occi-

*) Cette ville qui eſt rentrée ſous la domination Moſcovite, étoit alors très-peuplée & très-floriſſante: pauvre aujourd'hui, elle compte à peine cinq à ſix mille habitans. Toutes les fois qu'un Souverain apperçoit dans ſes Etats ces triſtes différences, il devroit en rechercher la cauſe; & prévenir les mêmes ruines qui peuvent ſe renouveller dans d'autres villes.

occidental du Boryſthêne, oublia ſes travaux & ſa gloire dans les careſſes des Femmes Ruſſes. L'armée ſuivit l'exemple du Chef. Le bruit en retentit juſqu'en Pologne. Les Femmes Polonoiſes qui n'avoient pas vû leurs Maris depuis huit ans de guerre, épouſérent leurs eſclaves. A cette nouvelle, les Maris, ſans demander un congé qu'ils n'eſperoient pas pour le moment, retournerent à leurs foyers. Les eſclaves prirent la fuite. Les Femmes recoururent aux larmes. Les Maris pardonnerent, parce qu'il falloit ou les punir toutes ou pardonner à toutes. Le Roi n'eut pas la même indulgence. Irrité par la déſertion, & forcé de retourner dans ſes Etats plutôt qu'il ne l'avoit projetté, il rentra avec le ſceptre de fer. Il arracha aux Femmes les malheureux fruits de leurs proſtitutions pour être expoſés dans les champs, & par un abus ridicule du pouvoir ſouverain, il leur déféndit de paroître nulle part ſans avoir un chien pendu à leurs mammelles *). Après quoi, tournant ſa vengeance ſur les Maris qui avoient quitté ſes drapeaux, il confiſqua les biens des plus riches, il fit périr les autres dans d'affreux cachots ou dans l'infamie des ſupplices: il ſe livra même à la

*) Paſtor ab Hirtemberg, pag. 43.

la débauche la plus insolente, sans se souvenir qu'il la punissoit; & il combla tous ses crimes en assassinant de sa propre main l'Evêque Stanislas à l'Autel. Les sujets poussés à bout, se contenterent de chasser le Maître.

Une Nation qui est parvenue à déposer ses Rois, n'a plus qu'à choisir les pierres pour élever l'édifice de sa liberté; & le tems amene tout. Celui dont je parle étoit même assez favorable à une pareille entreprise. Il n'y avoit presque point de Souverains absolus en Europe. Les Seigneurs, en France, en Angleterre, en Suede, en Dannemarck, en Italie, en Sicile, resserroient l'autorité du Maître dans des limites étroites. Les Espagnols n'ont pas oublié l'ancienne formule de l'inauguration de leurs Rois. „Nous qui sommes autant que vous, nous „vous faisons notre Roi, à condition „que vous garderez nos Loix; sinon, „non. „ La Pologne bornoit aussi le pouvoir souverain; mais ce pouvoir toujours prêt à s'élancer au-delà des barrieres, elle le trouvoit encore trop étendu. Ses Rois prenoient ou quittoient les armes à leur gré.

Casimir le Grand au quatorziéme siécle, pressé de finir une longue guerre, fit un traité de paix dont ses ennemis exigérent la ratification par tous les Ordres du Royau-

Royaume. Les ordres convoqués refuſérent de ratifier; & ils ſentirent dès ce moment qu'il n'étoit pas impoſſible d'établir une République en conſervant un Roi *).

Les fondemens en furent jettés avant la mort même de Caſimir; il n'avoit point de fils pour lui ſuccéder. Il propoſa ſon neveu *Louis*, Roi de Hongrie. Les Polonois y conſentirent; mais à des conditions qui mettoient des entraves au pouvoir abſolu. Ils avoient tenté plus d'une fois de le diminuer par des révoltes: ici c'eſt avec des Traités. Le nouveau Maître les déchargeoit preſque de toute contribution. Il y avoit un uſage établi, de défrayer la Cour dans ſes voyages; il y renonçoit Il s'engageoit pareillement à rembourſer à ſes ſujets les dépenſes qu'il feroit contraint de faire, & les dommages même qu'ils auroient à ſouffrir dans les guerres qu'il entreprendroit contre les Puiſſances voiſines **); rien ne coûte pour arriver au Trône.

Louis y parvint, & les Sujets obtinrent encore que les charges & les emplois publics ſeroient déſormais données à vie à l'excluſion de tout Etranger, & qu'enfin la garde des Forts & des Châ- XIV Siécle.

teaux

*) Dlugloff. pag. 1038.
**) Dlugloff. pag. 1102.

teaux ne feroit plus confiée à des Seigneurs ſupérieurs au reſte de la Nobleſſe, par une naiſſance qui leur donnoit trop de crédit *). Louis poſſeſſeur de deux Royaumes, préféroit le ſéjour de la Hongrie, où il commandoit en Maître, à celui de la Pologne, où l'on travailloit à faire des loix. Il envoya le Duc d'Oppelen pour y gouverner en ſon nom. La Nation cria qu'on l'aviliſſoit en lui donnant un Etranger pour la conduire; comme ſi elle n'avoit pas dans ſon ſein des hommes d'Etat. L'orage groſſiſſoit d'un moment à l'autre. Le Roi, pour le diſſiper, rappella le Duc, & lui ſubſtitua trois Seigneurs Polonois, très-agréables au Peuple, avec un pouvoir fort étendu **). Ces Régens flattoient la multitude par des manieres douces & inſinuantes, parloient de loix, de liberté, de contrepoids à la puiſſance ſouveraine. Louis mourut ſans être regretté, quoiqu'il méritât de l'être. Sa mort, qui fourniſſoit de nouveaux alimens à l'eſprit Républicain, ne laiſſoit voir que ce qu'on pouvoit gagner. Sur la fin de ſes jours, déſeſpérant de donner un Succeſſeur au Trône, il y avoit deſtiné Sigismond ſon gendre, avec l'approbation des Polonois, & en

*) Sarnic. pag. 1149.
**) Dlugloſſ. pag. 49.

en leur cédant encore de nouveaux droits *).

Ce n'étoit pas assez pour eux d'avoir en quelque façon disposé de la Couronne par le consentement qu'on leur avoit demandé. Ils voulurent frapper un grand coup en abolissant la succession. De deux filles que Louis avoit laissées, si l'une devoit régner, c'étoit assurément l'aînée, la Princesse *Marie*, Femme de Sigismond: ils la rejetterent aussi bien que son Mari; & déférerent la Couronne à sa cadette *Hedwige*, à condition qu'elle n'accepteroit un époux que de leurs mains. Parmi les concurrens qui se présenterent, *Jagellon* fit briller la Couronne de Lithuanie qu'il promit d'incorporer à celle de Pologne. C'étoit beaucoup: mais ce n'étoit rien, s'il n'avoit souscrit à la forme Républicaine. C'est à ce prix qu'il épousa Hedwige, & qu'il fut Roi.

Il y eut donc une République composée de trois Ordres: le Roi, le Sénat, l'Ordre Equestre. La Majesté resta au Roi. Le pouvoir passa au Sénat. La liberté fut le partage de l'Ordre Equestre, qui comprend tout le reste de la Noblesse, & qui donna bientôt des Tribuns sous la dénomination de *Nonces*. Ces Nonces

*) Orichov. Annal. pag. 6.

Nonces repréſentent tout l'Ordre Equeſtre dans les Aſſemblées générales de la Nation, qu'on nomme *Diètes*, & dont ils arrêtent l'activité, quand ils veulent, par le droit de *Veto*. La République Romaine n'avoit point de Roi: mais dans ſes trois Ordres elle comptoit les *Plebéiens*, qui partageoient la ſouveraineté avec le Sénat & l'Ordre Equeſtre; & jamais peuple ne fut ni plus vertueux, ni plus grand. C'étoit d'un ton d'aſſurance que les Conſuls & les Ambaſſadeurs diſoient à Rome & aux Nations: *La Majeſté du Peuple Romain*. La Pologne différente dans ſes principes, n'a compté ſon peuple qu'avec le bétail de ſes terres. Le Sénat, qui tient la balance entre le Roi & la liberté, voit ſans émotion la ſervitude de cinq à ſix millions d'hommes, autrefois plus heureux lorſqu'ils étoient Sarmates.

C'étoit dans ce même ſiécle que quatre Payſans, *Mélétald*, *Stauffacher*, *Waltherſurſt* & *Guillaume Tell*, arrachoient leur Patrie au joug de la Maiſon d'Autriche: mais la liberté & la législation furent communes à tous les Suiſſes. La bonne politique conſiſte à enchainer au bien commun tous les Ordres de l'Etat.

La République Polonoiſe étant encore dans ſon enfance, Jagellon parut oublier à quel prix il régnoit. Un acte émané du

du Trône ſe trouva contraire à ce qu'il avoit juré. Les nouveaux Républicains, ſous ſes yeux même, mirent l'acte en piéces avec leurs ſabres *).

Les Rois, qui avant la Révolution décidoient de la guerre ou de la paix, faiſoient les loix, changeoient les coûtumes, abrogeoient les conſtitutions, établiſſoient des impôts, diſpoſoient du tréſor public, virent paſſer tous ces reſſorts de puiſſance dans les mains de la Nobleſſe; & ils s'accoûtumerent à être contredits. Mais ce fut ſous *Sigismond Auguſte*, que la fierté Républicaine ſe monta ſur le plus haut ton. XVI Siécle.

Ce Prince, conſultant plus ſa paſſion que les intérêts de la Pologne, avoit épouſé, ſans l'aveu du Sénat, une jeune Veuve, fille de George Radziwil, Caſtellan de Vilna. Les murmures éclaterent de toute part, & ſurtout dans la Diète qui ſe tint à Pétrikow, en préſence du Roi. L'Ordre Equeſtre, les Sénateurs, tous crioient, „Que le Roi étant l'Homme de „la Nation, ne devoit ſe marier que pour „elle. Où ſont, ajoûtoient-ils, les avan„tages que nous pouvons nous promettre „de cette union? Si nous la ſouffrons, „nous verrons peut-être des Rois, „au gré d'une paſſion aveugle, s'allier à des

*) Okolski tom. I. pag. 349.

„à les Maiſons indignes du Trône, ou „pernicieuſes à notre bonheur *).

Toute la Diète concluoit à ce que le Roi lui-même prêtât ſa main pour rompre les nœuds qu'il avoit formés. Ce n'étoit ni ſon goût, ni ſon avis. Il harangua à ſon tour. Il y eut des répliques aſſez vives, que le Roi, outré de colere, interrompit bruſquement en ordonnant la ſoumiſſion & le ſilence. On ſe tut pour un moment, parce que le premier droit de la dignité Royale eſt d'impoſer. Chacun ſe regardoit, lorſque le plus jeune des Sénateurs, *Raphael Lesczinski*, nom reſpectable pour la Pologne, pour la Lorraine & pour la France, Maiſon qui a produit plus d'une ame forte, Lesczinski ſe leva, & s'adreſſant au Roi, lui demanda: „S'il avoit donc „oublié à quels hommes il prétendoit „commander: nous ſommes Polonois, „ajoûta-t-il, & les Polonois, ſi vous „ne les connoiſſez, ſe font autant de „gloire d'abbaiſſer la hauteur des Rois „qui mépriſent les loix, que d'honorer „ceux qui les reſpectent. Prenez garde qu'en trahiſſant vos ſermens, vous „ne nous rendiez les nôtres. Le Roi „votre Pere écoutoit nos avis; & c'eſt à „nous à faire en ſorte que déſormais vous „vous

*) Stanisl. Orichov. pag. 1486.

„vous prétiez à ceux d'une République „dont vous paroiſſez ignorer que vous „n'êtes que le premier Citoyen *). "

Ce diſcours, & tous ceux qui entrent dans la compoſition de cette Hiſtoire, ne ſont point des ornemens imaginés pour embellir la ſcène. Un Ecrivain qui nous donneroit les avis des Miniſtres dans le Conſeil impénétrable d'un Monarque abſolu; nous aurions droit de lui demander: d'où les tenez-vous? Et plus il y auroit mis de cette éloquence nerveuſe, qui ne peut être que la fille de la liberté, plus nous ſerions autoriſés à le ſuſpecter de fiction. Mais dans un Conſeil Républicain, tout ſe dit en face de la Nation, ſous le bouclier de la Nation même; & l'on conſerve les morceaux de force.

Sigiſmond Auguſte étant mort ſans enfans, on penſa encore à élever de nouveaux remparts à la liberté. On examina les loix anciennes. Les unes furent reſtreintes, les autres plus étendues, quelques-unes abolies; & après bien des diſcuſſions, on fit un décret qui portoit, que les Rois nommés par la Nation ne tenteroient aucune voie pour ſe donner un Succeſſeur; qu'ils ne s'aviſeroient pas même de le propoſer ſimplement à l'Etat, & que conſéquemment ils ne pren- A. 1573.

 droient

*) Stanisl. Orichov. pag. 1492.

droient jamais la qualité d'*Héritiers du Royaume;* qu'il y auroit toujours auprès de leur perſonne ſeize Sénateurs pour leur ſervir de Conſeil, & que, ſans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Miniſtres Etrangers, ni envoyer chez d'autres Princes; qu'ils ne leveroient point de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient point à la Nobleſſe de monter à cheval ſans l'aveu de tous les Ordres de la République; qu'ils n'admettroient aucun Etranger au Conſeil de la Nation; & qu'ils ne leur confereroient ni charges, ni dignités, ni ſtaroſties; & qu'enfin ils ne pourroient point ſe marier, s'ils n'en avoient auparavant obtenu la permiſſion du Sénat & de l'Ordre Equeſtre *).

Tout l'Interregne ſe paſſa à ſe prémunir contre ce qu'on appelloit *les Attentats du Trône:* ce n'eſt plus un Maître qu'il nous faut, diſoit-on; c'eſt un Chef. Toutes les expreſſions dont on ſe ſervoit auparavant pour déſigner la Puiſſance Royale, *que la volonté du Roi fait la loi, qu'il faut obeir au Roi comme à Dieu, ſans examen, Roi par la grace de Dieu,* & d'autres ſemblables, furent bannies du langage public: quelques-uns alloient plus

*) And. Max. Fredro. pag. 81.

plus loin & prétendoient qu'un Peuple libre n'a pas besoin de Roi.

Ce langage Républicain devint dans la suite le ton dominant dans toutes les Assemblées d'Etat. Henri de Valois en fut révolté à son arrivée en Pologne & à son couronnement. La Religion A. 1574.
Protestante étoit entrée dans le Royaume sous Sigismond I, & ses progrès augmentoient à proportion des violences qu'on exerçoit contr'elle. Lorsque Henri arriva à Cracovie, on y sçavoit que Charles IX, son Frere venoit d'assassiner une partie de ses Sujets pour convertir l'autre. On craignoit qu'un Prince élevé dans une Cour fanatique & violente, n'en apportât l'esprit. On voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avoit déjà jurée en France en présence des Ambassadeurs de la République; & surtout l'article de la tolérance qu'il n'avoit juré que d'une façon vague & équivoque. Il y avoit deux partis, dont le plus nombreux regardoit comme superflu le second serment qu'on éxigeoit. Tout étoit prêt pour le Couronnement. Le Primat alloit commencer la Cérémonie, lorsque le Palatin de Cracovie suspendit tout par ce discours qu'il adressa à ceux de sa faction. „C'est donc en vain, que „vous & moi, nous nous sommes flatés „jusqu'à ce jour d'être libres. On se

„joue

„joue de nos priviléges; & presque tous „nos Citoyens, par un silence infâme & „perfide, se condamnent eux-mêmes à „un esclavage éternel. Qu'ils plient à „la bonne heure sous le joug de la ser-„vitude, ces hommes indignes de jouir „de la liberté. Mais nous, mes Freres, „qui avons tout à la fois nos loix & no-„tre Religion à soutenir, faisons voir par „notre hardiesse, ou par notre mort, „comment on s'oppose à la tyrannie. „Vous vous rappellez sans doute, con-„tinua-t-il, ces vœux unanimes de toute „la Nation; ces demandes équitables „qu'elle avoit faites. Pensez-vous qu'il „nous convienne de les oublier, parce „que le Roi les méconnoit & les rejette? „Quel avilissement, quelle honte pour „nous, si nous attendions plus longtems „à lui faire exécuter ses promesses! Pour „moi, ajoûta-t-il, je ne souffrirai point „un plus long délai. Il faut qu'il ac-„cepte sur le champ les conditions qu'il „a accordées, & qu'il en jure de nou-„veau l'observation, ou dès ce même in-„stant, je m'oppose à son Sacre *)." Sans l'éloquent Pibrac, on ne sçait s'il eût été couronné: il le fut sans renouveller le serment: mais quelques mois après, le Castellan de Sendomir, Ossolinski, fut char-

*) Hist. des Diètes de Pol. pag. 51.

chargé, lui ſixiéme, de déclarer à Henri ſa prochaine dépoſition, s'il ne rempliſſoit plus exactement les devoirs du Trône *). Sa fuite précipitée termina les plaintes de la Nation & ſon regne.

C'eſt par tous ces coups de force, frappés en différens tems, que la Pologne s'eſt conſervé des Rois ſans les craindre. Un Roi de Pologne à ſon Sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe les Sujets du ferment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la République.

La Puiſſance légiſlative réſide eſſentiellement dans la Diète, que le Roi doit convoquer tous les deux ans; & s'il y manquoit, la République a le pouvoir de s'aſſembler d'elle-même; ſage diſpoſition qui manque peut-être au gouvernement de la grande République Chrétienne. Les Diétines de chaque Palatinat précédent toujours la Diète. On y prépare les matiéres qui doivent ſe traiter dans l'Aſſemblée générale, & on y choiſit les repréſentans de l'Ordre Equeſtre. C'eſt ce qui forme la chambre des Nonces. Ces Nonces ou ces Tribuns ſont ſi ſacrés, que ſous le regne d'Auguſte II, un Colonel Saxon en ayant bleſſé un légerement, pour

*) Reinh. Heidenſt. pag. 67.

pour venger une infulte qu'il en avoit reçue, fut condamné à mort & exécuté, malgré toute la protection du Roi. On lui fit feulement grace du Bourreau. Il paffa par les armes.

C'eft dans l'ancien Château de Varfovie où réfidoient autrefois les Rois de Pologne, qu'on affemble la Diète. Pour connoître le Sénat qui en eft l'ame, il faut jetter les yeux fur les Evêques, les Palatins & les Caftellans. Ces deux dernieres dignités ne font pas auffi connues que l'Epifcopat. Un *Palatin* eft le Chef de la Nobleffe dans fon Palatinat. Il préfide à fes Affemblées. Il la méne au Champ Electoral pour faire fes Rois; & à la guerre lorfqu'on affemble la *Pofpolite* ou l'Arriere-Ban. Il a auffi le droit de fixer le prix des denrées, & de regler les poids & les mefures. C'eft un Gouverneur de Province. Un *Caftellan* jouit des mêmes prérogatives dans fon diftrict qui fait toujours partie d'un Palatinat; & il repréfente le Palatin dans fon abfence. Les Caftellans autrefois étoient Gouverneurs des Châteaux forts & des Villes Royales. Ces Gouvernemens ont paffé aux *Staroftes* qui exercent auffi la juftice par eux-mêmes, ou par ceux qu'ils commettent. Une bonne inftitution, c'eft un Regiftre dont ils font dépofitaires. Tous les biens du diftrict, libres ou engagés y font

ſont conſignés. Quiconque veut acquérir, achette en toute ſureté.

On ne voit qu'un Staroſte dans le Sénat, celui de Samogitie; mais on y compte deux Archevêques, quinze Evêques, trente trois Palatins & quatre-vingt-cinq Caſtellans; en tout cent trente-ſix Sénateurs.

Les Miniſtres ont place au Sénat, ſans être Sénateurs; ils ſont au nombre de dix en ſe répétant dans l'union des deux Etats.

Le Grand-Maréchal de la Couronne.
Le Grand-Maréchal de Lithuanie.
Le Grand-Chancelier de la Couronne.
Le Grand-Chancelier de Lithuanie.
Le Vice-Chancelier de la Couronne.
Le Vice-Chancelier de Lithuanie.
Le Grand-Tréſorier de la Couronne.
Le Grand-Tréſorier de Lithuanie.
Le Maréchal de la Cour de Pologne.
Le Maréchal de la Cour de Lithuanie.

Le Grand-Maréchal eſt le troiſiéme perſonnage de la Pologne. Il ne voit que le Primat & le Roi au-deſſus de lui. Maître du Palais, c'eſt de lui que les Ambaſſadeurs prennent jour pour les Audiences. Son pouvoir eſt preſque illimité à la Cour & à trois lieues de circonférence. Il y veille à la ſûreté du Roi & au maintien de l'ordre. Il y connoît de tous les crimes; & il juge ſans appel. La Nation ſeule peut réformer ſes juge-

mens. C'eſt lui encore qui convoque le Sénat: & qui en impoſe à ceux qui voudroient le troubler. Il a toujours des troupes à ſes ordres.

Le Maréchal de la Cour n'a aucun exercice de juriſdiction que dans l'abſence du Grand Maréchal.

Le Grand-Chancelier tient les Grands Sceaux, le Vice-Chancelier les Petits. L'un des deux eſt Evêque, pour connoître des Affaires Eccléſiaſtiques. L'un ou l'autre doit répondre au nom du Roi en Polonois ou en Latin, ſelon l'occaſion. C'eſt une choſe ſinguliere, que la Langue des Romains qui ne pénétrerent jamais en Pologne, ſe parle aujourd'hui communément dans cet Etat. Tout y parle Latin jusqu'aux Domeſtiques.

Le Grand-Tréſorier eſt dépoſitaire des Finances de la République. Cet Argent que les Romains appelloient le Tréſor du Peuple *Aerarium Populi*, la Pologne ſe garde bien de le laiſſer à la diſcrétion des Rois. C'eſt la Nation aſſemblée, ou du moins un *Senatus-Conſulte* qui décide de l'emploi; & le Grand-Tréſorier ne doit compte qu'à la Nation.

Tous ces Miniſtres ne reſſemblent point à ceux des autres Cours. Le Roi les crée; mais la République ſeule peut les détruire. Cependant, comme ils tiennent au Trône, la ſource des graces, & qu'ils

ſont hommes, la République n'a pas voulu leur donner voix délibérative dans le Sénat.

On donne aux Sénateurs le titre d'*Excellence*, & ils prétendent à celui de *Monſeigneur*, que les Valets, les Serfs & la pauvre Nobleſſe leur prodiguent.

Le Chef du Sénat, c'eſt l'Archevêque de Gneſne, qu'on nomme encore le Grand-Archevêque, & plus communément le Primat. Cette Dignité fut autrefois accompagnée du pouvoir & de ſes abus dans toute l'Europe. Ce fut un Primat de Suéde, l'Archevêque d'Upſal, qui fit maſſacrer dans un repas tout le Sénat de Stockolm, ſous prétexte qu'il étoit excommunié par le Pape; & la Suéde ne voulut plus ni de Primat ni de Pape. Ce fut un Primat d'Angleterre, l'Archevêque *Crammer*, qui en caſſant le Mariage de Henri VIII avec Catherine d'Arragon, rompit, de concert avec ſon Maître, tous les liens entre Rome & les Anglöis. Le Czar Pierre ne trouva point de plus grands obſtacles aux grandes choſes qu'il méditoit que la Dignité de Patriarche ou de Primat. Il l'abolit. En France, comme elle s'eſt diviſée ſur pluſieurs têtes qui ſe la diſputent, elle ne peut pas tout ce qu'elle pouvoit. En Pologne elle exiſte encore dans toute ſa force.

Le Primat eſt Légat né du S. Siége, & Cenſeur des Rois : Roi lui-même en quelque ſorte dans les Interregnes, pendant leſquels il prend le nom d'*Inter-Roi.* Auſſi les honneurs qu'il reçoit, répondent-ils à l'Eminence de ſa place. Lorſqu'il va chez le Roi, il y eſt conduit en cérémonie ; & le Roi s'avance pour le recevoir. Il a, comme le Roi, un Maréchal, un Chancelier, une nombreuſe Garde à cheval, avec un Timbalier & des Trompettes, qui jouent lorſqu'il eſt à table, & qui ſonnent la diane & la retraite. On le traite d'*Alteſſe* & de *Prince ;* & parmi les grandes prérogatives de ſa place, la plus utile à l'Etat, c'eſt la Cenſure dont il uſe toujours avec applaudiſſement. Le Roi gouverne-t-il mal : le Primat eſt en droit de lui faire en particulier des repréſentations convenables. Le Roi s'obſtine-t-il : c'eſt en plein Sénat, ou dans la Diète qu'il s'arme des loix pour le ramener ; & on arrête le mal. Mais à ſuppoſer qu'un Roi eût été plus fort que la Loi, (choſe très-difficile en Pologne) le fil de l'oppreſſion ſe romproit à ſa mort ſans paſſer dans les mains du Succeſſeur. L'Interregne tranche.

Le Sénat, hors de la Diète, remue les reſſorts du Gouvernement ſous les yeux du Roi : mais le Roi ne peut ni ordonner, ni violenter les ſuffrages. La liberté

berté se montre jusques dans les formes extérieures. Les Sénateurs ont le fauteuil; & on les voit se couvrir dès que le Roi se couvre. Cependant le Sénat, hors de la Diète, ne décide que provisionnellement. Dans la Diète il devient législateur conjointement avec le Roi & la Chambre des *Nonces*.

Cette Chambre ressembleroit à celle des Communes en Angleterre si, au lieu de ne représenter que la Noblesse, elle représentoit le Peuple. On voit à sa tête un Officier d'un grand poids: mais dont l'office n'est que passager. Il a ordinairement beaucoup d'influence dans les avis de la Chambre. C'est lui qui les porte au Sénat, & qui rapporte ceux des Sénateurs. On le nomme *Maréchal de la Diète*, ou *Maréchal des Nonces*. Il est à Varsovie plus que l'Orateur de la Chambre des Communes à Londres, ce qu'étoit le Tribun du Peuple à Rome; & comme le Patricien à Rome ne pouvoit pas être Tribun, celui-ci qui est le Tribun des Tribuns, doit être pris dans l'Ordre Equestre, & non dans le Sénat.

Lorsque la Diète est assemblée, toutes les portes sont ouvertes à tout le monde; parce que c'est le bien public dont on y traite. Ceux qui n'y portent que de la curiosité sont frappés de la grandeur du spectacle. Le Roi sur un Trône élevé,

dont les marches ſont décorées des Grands Officiers de la Cour; le Primat diſputant preſque de ſplendeur avec le Roi; les Sénateurs formant deux lignes auguſtes; les Miniſtres en face du Roi; les Nonces en plus grand nombre que les Sénateurs, répandus autour d'eux & ſe tenant debout: les Ambaſſadeurs & le Nonce du Pape y ont auſſi des places marquées, ſauf à la Diète à les faire retirer, lorſqu'elle le juge à propos.

Le premier Acte de la Diète, c'eſt toujours la lecture des *Pacta conventa*, qui renferment les obligations que le Roi a contractées avec ſon Peuple; & s'il y a manqué, chaque Membre de l'Aſſemblée a droit d'en demander l'obſervation.

Les autres Séances, pendant ſix ſemaines, durée ordinaire de la Diète, amenent tous les intérêts de la Nation; la Nomination aux Dignités vacantes, la diſpoſition des Biens Royaux en faveur des Militaires qui ont vieilli avec diſtinction ſous le harnois, les comptes du Grand-Tréſorier, la diminution ou l'augmentation des impôts ſelon la conjoncture, les négociations dont les Ambaſſadeurs de la République ont été chargés, & la maniere dont ils s'en ſont acquittés, les alliances à rompre ou à former, la paix ou la guerre, l'abrogation ou la ſanction d'une

d'une loi, l'affermiſſement de la liberté, enfin tout l'ordre public.

Les cinq derniers jours qu'on appelle *les grands jours*, ſont deſtinés à réunir les ſuffrages. Une déciſion, pour avoir force de loi, doit être approuvée par les trois Ordres d'un conſentement unanime. L'oppoſition d'un ſeul Nonce arrête tout.

Ce privilége des Nonces eſt une preuve frappante des révolutions de l'eſprit humain. Il n'exiſtoit pas en 1652, lorſque *Sicinki* Nonce d'Upita en fit le premier uſage. Tout le monde s'éleva contre lui, diſent les Hiſtoriens du tems. Chargé de malédictions, il s'échappa aux coups de ſabre, pour périr, dit-on, par le tonnerre dans la même année; & aujourd'hui ce même privilége eſt ce qu'il y a de plus ſacré dans la République. Un moyen ſûr d'être mis en piéces feroit d'en propoſer l'abolition.

On eſt obligé de convenir que, s'il produit quelquefois le bien, il fait encore plus de mal. Un Nonce peut non-ſeulement anéantir une bonne déciſion; mais s'il s'en prend à toutes, il n'a qu'à proteſter & diſparoître. La Diète eſt rompue. Il arrive même qu'on n'attend pas qu'elle ſoit formée pour penſer à la diſſoudre. Le prétexte le plus frivole devient un inſtrument tranchant. En 1752 les Nonces du Palatinat de Kiovie avoient

dans leurs inſtructions d'exiger du Roi, avant tout, l'extirpation des *Francs-Maçons:* ſociété qui n'effraie que les gens crédules, & qui ne faiſoit aucune ſenſation en Pologne.

Le reméde aux Diètes rompues, c'eſt une confédération dans laquelle on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations des Nonces; & ſouvent une confédération s'éleve contre l'autre. C'eſt enſuite aux Diètes générales à confirmer ou à caſſer les Actes de ces confédérations. Tout cela produit de grandes convulſions dans l'Etat, ſurtout ſi les Armées viennent à s'en mêler.

Les affaires des Particuliers ſont mieux jugées. C'eſt toujours la pluralité qui décide: mais point de Juges permanens. La Nobleſſe en crée chaque année pour former deux Tribunaux Souverains: l'un à Pétrikow pour la Grande Pologne, l'autre à Lublin pour la Petite. Le Grand Duché de Lithuanie a auſſi ſon Tribunal. La Juſtice s'y rend ſommairement comme en Aſie. Point de Procureurs, ni de procédures; quelques Avocats ſeulement qu'on appelle Juriſtes, ou bien on plaide ſa cauſe ſoi-même. Une meilleure diſpoſition encore, c'eſt que, la Juſtice ſe rendant gratuitement, le pauvre peut l'obtenir. Ces Tribunaux ſont vraiment

ſou-

ſouverains; car le Roi ne peut ni les prévenir par evocation, ni caſſer leurs Arrêts.

Les crimes de *Leze-Majeſté* ou d'*Etat*, ſont jugés en Diète. La maxime que l'*Egliſe abhorre le ſang*, ne regarde point les Evêques Polonois. Une Bulle de Clément VIII leur permet de conſeiller la guerre, d'opiner à la mort, & d'en ſigner les décrets.

Une choſe encore qu'on ne voit guères ailleurs; c'eſt que les mêmes hommes qui délibérent au Sénat, qui font des loix en Diète, qui jugent dans les Tribunaux, marchent à l'ennemi. On apperçoit par-là qu'en Pologne la Robe n'eſt point ſéparée de l'Epée.

La Nobleſſe ayant ſaiſi les rênes du Gouvernement, les honneurs & tous les avantages de l'état, a penſé que c'étoit à elle ſeule à le défendre, en laiſſant aux terres tout le reſte de la Nation. C'eſt aujourd'hui le ſeul pays où l'on voie une Cavalerie toute compoſée de Gentilhommes dont le Grand Duché de Lithuanie fournit un quart; & cette Cavallerie fait la principale force de l'état; car à peine l'Infanterie eſt-elle comptée. Elle ſe diviſe en *Houſſarts* & en *Pancernes*: les uns & les autres compris ſous le nom commun de *Towarisz*: c'eſt-à-dire, *Camarades*. C'eſt ainſi que les Généraux & le

le Roi lui-même les traite. Un mot produit ſouvent de grands effets.

Les Houſſarts ſont formés de l'élite de la Nobleſſe, qui doit paſſer par ce Service pour monter aux Charges & aux Dignités. La Gendarmerie du reſte de l'Europe, n'eſt pas comparable à celle-ci pour la beauté. Les Polonois ſont naturellement grands & bienfaits. Qu'on imagine donc un Cavalier d' une taille avantageuſe, couvert d' une cuiraſſe embellie, un caſque ſur la tête, une peau de panthère dont le mufle s'attache au devant de l'épaule gauche, le reſte paſſant par derriere juſqu'à la hanche droite, une lance dorée de 14 à 15 pieds, portant à ſa pointe une banderole pour épouvanter les chevaux ennemis, deux piſtolets & deux ſabres, l'un à ſon côté, l'autre ſous ſa cuiſſe gauche, attaché le long de la ſelle. Cet homme ainſi armé monte un beau cheval dont le harnois eſt enrichi de plaques d'or émaillé, & ſouvent de pierreries. Louis XIV en vit un qui lui fut amené, & l' admira.

Depuis le regne de Sobieski, on a réformé la lance pour prendre le mouſqueton, comme auparavant la pique avoit diſparu de l' Infanterie Européenne. Ces piques pourtant étoient les armes de la Phalange Macédonienne ; & le Maréchal de Saxe dans ſes *Rêveries* en regrette

l' uſage

l'usage pour la Légion qu'il projettoit d'établir. Ce sont des rêveries, dira-t-on. Oui, mais les rêves d'un grand homme valent mieux que les veilles d'un homme ordinaire.

Les Pancernes, composés aussi de Noblesse, ne différent des Houssarts que par la chemise de maille en place de cuirasse; & on ne les examine pas aussi rigoureusement sur leur généalogie. Ce ne sont point des Régimens, mais des Compagnies de deux cent Maîtres, appartenantes aux Grands de l'Etat, sans excepter les Evêques, qui ne faisant pas le Service par eux-mêmes, donnent de fortes pensions à leurs Lieutenants.

Cette Armée, ou plûtôt ces deux Armées, Polonoise & Lithuanienne, ont chacune leur Grand-Général, indépendant l'un de l'autre. Nous avons dit que la Charge de Grand-Maréchal, après la Primatie, est la premiere en dignité: le Grand-Général est supérieur en pouvoir. Il ne connoît presque d'autres bornes que celles qu'il se prescrit lui-même. A l'ouverture de la Campagne, le Roi tient Conseil avec les Sénateurs & les Chefs de l'Armée sur les opérations à faire, & dès ce moment le Grand-Général exécute arbitrairement. Il assemble les troupes, il régle les marches, il décide des batailles, il distribue les récompenses & les

les punitions, il éleve, il casse, il fait couper des têtes, le tout sans rendre compte qu'à la République dans la Diète. Nos anciens Connétables qui ont donné des ombrages au Trône, n'étoient pas si absolus. Cette grande autorité n'est suspendue que dans le cas où le Roi commande en personne.

Les deux Armées ont aussi respectivement un Général de Campagne, qui se nomme *Petit-Général*. Celui-ci n'a d'autorité que celle que le Grand-Général veut lui laisser; & il remplit en son absence. Un autre personnage, c'est le *Stragénik*, qui commande l'Avantgarde.

La Pologne entretient encore un troisiéme corps d'Armée, Infanterie & Dragons L'emploi n'en est pas ancien. C'est ce qu'on appelle l'Armée Etrangere, presqu'entierement composée d'Allemands. Lorsque tout est complet, ce qui arrive rarement, la Garde ordinaire de la Pologne est de quarante-huit mille hommes.

Une quatriéme Armée, la plus nombreuse & la plus inutile, c'est la Pospolite ou l'Arriere-Ban. On verroit dans un besoin plus de cent cinquante mille Gentilhommes monter à cheval, pour ne connoître que la discipline qui leur conviendroit; pour se révolter, si on vouloit

vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'Aſſemblée ſans les faire marcher ; & pour refuſer le Service, s'il falloit paſſer les frontieres.

Toutes les guerres que j'ai à décrire ſous le Généralat, ou ſous le regne de Sobieski, ſe font faites principalement contre les Turcs & les Tartares. Un coup d'œil rapide ſur ces deux Nations, à ne les conſidérer que comme guerrieres, eſt ici néceſſaire.

Les Tartares, cette race des anciens Scythes, qui s'eſt débordée du Nord de l'Aſie vers des climats plus doux pour envahir ſous un ſeul Chef *) la Chine, l'Indoſtan & la Perſe, plus de dix-huit cent lieues de l'Orient au Couchant, & plus de mille du Septentrion au Midi, ces rapides Conquérans ne ſe ſont pas mêlés par-tout aux vaincus. Pluſieurs de leurs *Hordes* ou Tribus, ont voulu vivre ſéparément dans leurs premieres mœurs. Il y a au Nord de la Mer Noire une grande preſqu'Isle connue dans l'Antiquité, ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs porterent leurs armes, & leur commerce, en aboliſſant ces ſacrifices impies du fameux Temple de Diane, où l'on voyoit des crânes de victi-

*) *Genzis-Kan.*

victimes humaines, suspendus comme des trophées. Cette presqu'Isle se nomme aujourd'hui *la Crimée;* autour d'elle est *le Budziac*, autrefois *la Bessarabie* & *le Nogai.*

Les Tartares qui habitent ces pays, sont les plus intéressans dans l'Histoire présente de l'Europe, & surtout dans celle de la Pologne, à cause du voisinage. Ils vivent sous un Prince que nous appellons *Kan*, & que l'Orient appelle *Han;* c'est-à-dire *Juge*, la premiere fonction des Rois. Sa généalogie éblouiroit tout autre qu'un Tartare, qui ne cherche de la Noblesse que dans lui-même. Il descend du plus grand Conquérant qui ait existé, de Genzis-Kan, par Batoucan son petit-fils.

On reconnoît encore dans les Tartares les traits & les mœurs des Scythes. Ils sont trapus, larges des épaules, le cou fort court, la tête grosse, la face plate & presque ronde, des yeux de porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, les cheveux rudes & noirs, peu de barbe. Peut-être étoient-ils encore plus hideux au tems d'Alexandre. Parménion lui fit remarquer cette monstrueuse difformité à la veille de la bataille d'Arbèles. Il conseilloit d'attaquer de nuit, de crainte qu'à la clarté du jour les Macédo-

cédo-

cédoniens ne fussent effrayés *). Ceux-ci se familiariserent apparemment avec leur figure, lorsqu'ensuite ils allerent les chercher dans leur propre pays sur les bords du Tanaïs, aujourd'hui le Don **). Les armes dont les Scythes se servoient, les Tartares les ont: la fléche, le javelot, le cimetére, & la même façon de combattre ; jamais à pied, toujours à cheval. Chaque Tartare a au moins trois chevaux; & si celui qu'il monte est fatigué ou blessé, il s'élance sur un autre sans interrompre sa course. Il a eu soin de couper le cartilage qui sépare les nazeaux, pour une respiration plus facile. Vingt, trente lieues sans débrider, n'excédent ni le cavalier, ni le cheval; & tous deux vivent de peu. La boisson du Tartare, c'est de l'eau pure, ou par délices du lait fermenté: sa nourriture, de la farine de millet, ou de la chair de cheval pulvérisée; si elle est fraîche, c'est un festin: son habit, une peau de mouton:

*) *At interdiu primum terribiles occursuras facies Scytharum.* Quint. Curt. lib. 4. c. 13.

**) Il faut apprendre à se défier des noms. Ce fleuve fut encore nommé *Amazonius* à cause des Amazones, qui, selon Strabon, n'existerent nulle part. Il faut même se défier des Auteurs les plus graves. Ptolomée & Pline le font sortir des Monts Riphées. Les Moscovites qui sont à la source, n'ont jamais vu de Montagnes dans le voisinage.

ton: son lit, la terre: sa tente, le ciel: sa médécine, qui, dit-on, réussit plus que la nôtre, du sang de cheval qu'il avale tout chaud, galopant ensuite le plus qu'il peut. Quant au cheval, l'herbe telle qu'elle se trouve, la mousse, les écorces d'arbre lui suffisent; & en hyver il cherche sa pâture sous la neige. On conçoit qu'on ne parle ni de magasins, ni de convois dans une Armée Tartare. Chaque Soldat porte tout avec lui. Les routes battues ne sont pas faites pour eux. Ils veulent toujours dérober leur marche & surprendre l'ennemi. Les fleuves ne les arrêtent point; ils les passent à la nage.

Des hommes de cette trempe seroient encore faits pour de vastes conquêtes, s'ils avoient les armes, l'art & la discipline de l'Europe, sous un Chef habile & ambitieux. Ils n'en avoient point lorsque les Turcs, partant du bord oriental de la Mer Caspienne, vinrent mettre sous le joug ceux qui avoient englouti tant de pays.

L'Empire Turc n'a cessé de s'aggrandir depuis *Othoman* son premier Empereur, jusques vers la fin du dernier siécle; & il en a la principale obligation à sa Milice, toute différente de celle des Tartares. Les Tartares n'ont point d'Infanterie: les *Gengi-Chéris*, Turcs que nous

nous nommons Janiſſaires, ont une réputation bien méritée. Ceux qui reſident à Conſtantinople au nombre de vingt-cinq mille, ſont partagés en cent ſoixante deux *Odas* ou Chambres. Leur éducation ſe commence dès l'âge le plus tendre. L'*Aga* qui les commande, les forme non ſeulement au manîment des armes, mais encore à toutes ſortes d'exercices pénibles, à porter des fardeaux, à couper du bois, à remuer la terre, au froid & au chaud, & à tout ce qui peut endurcir le corps. Point de ſoldats mieux vétus, ni mieux nourris. Chaque Oda de Janiſſaires a un pourvoyeur qui leur fournit du mouton, du ris, du beurre, des légumes & du pain en abondance avec une paye qui peut augmenter en proportion du mérite. Ce bien-être préſent, & l'eſpérance d'un meilleur avenir, produiſent de grands effets ſur ces machines militaires. Auſſi, loin d'enrôler par ſurpriſe ou par force dans un pays où le deſpotiſme ſembleroit tout permettre, une place de Janiſſaire ſe ſollicite, & on exige au moins un an d'épreuve Les déſertions ſont inconnues; on ne déſerte que pour être mieux. Les Etrangers qui voient les Janiſſaires dans leurs Odas ou dans les rues de Conſtantinople, ſont étonnés de leurs mœurs. Ni vol, ni aſſaſſinat, ni

la moindre violence. Doux pour le citoyen, redoutables seulement pour le Sultan; car ils ont, par leurs loix, le pouvoir de le mettre en prifon, de le dépofer & de lui donner un Succeffeur *).

Les Tartares, Cavalerie fans folde, plus avides du butin que de la gloire, ne combattent pas de pied ferme. La Cavalerie Turque marche & attaque en bon ordre. Dans cette Cavalerie, il y a un corps nombreux & diftingué qu'on nomme *Spahis*. Leur inftitution eft bien ancienne. Ce fut *Ali*, Compagnon de Mahomet, qui les créa; & que ne firent-ils pas dès-lors? Ils font mieux élevés & plus civilifés que le refte des troupes. Ils fortent du Serrail où ils ont tous été employés. On les prendroit pour la Nobleffe du pays, fi les Turcs en connoiffoient une autre que celle des Charges **). On voit à Conftantinople les reftes des *Cantacuzénes* & des *Paléologues* dans une plus grande obfcurité que celle où *Denys* vécut

*) Ricaut, Hift. de l'Empire Othoman, pag. 340 & feq. Cet Auteur Anglois que je cite, a fait cinq ans de féjour à Conftantinople. Sa qualité de Sécretaire du Comte de Winchelfey, Ambaffadeur du Roi de la Grande-Bretagne, Charles II, auprès de Mahomet IV, lui a donné moyen, de faire de bonnes remarques: c'eft un Ecrivain fimple & judicieux qui facrifie les ornemens à l'inftruction.

**) Ricaut, pag. 311.

vécut à Corinthe. On voit même la famille de *Mahomet*, Noblesse de douze siécles, distinguée seulement par un turban verd, gagner sa vie en faisant le commerce *). Le Spahis ne changeroit pas son état pour une si belle généalogie. Ses armes sont un cimetère, une lance, & un dard long de deux pieds. Il a aussi des armes à feu dont il fait peu de cas. Le casque & la cotte de maille soutiennent sa valeur. Sa paye, comme celle du Janissaire, n'a point de bornes fixes. Une tête d'ennemi la fait augmenter de deux aspres **). Elle augmente encore s'il donne avis de la mort d'un de ses camarades: politique du Sultan pour ne jamais payer des hommes morts. Mais ce qui acheve de rendre la condition des Spahis très-avantageuse, ce sont les *Timars* dont on les gratifie. Ces fiefs ou bénéfices militaires retournent dans la main du Sultan à la mort du *Timariot;* si bien que le Prince a toujours de quoi récompenser le mérite sans s'appauvrir, & de-là naissent des actions de valeur extraordinaires. Dans un assaut que donnerent les Turcs à une forteresse de Hongrie, un de ces fiefs fut donné huit fois en un jour. Sept Spahis qui le disputoient

*) Ricaut, p. 203 & 130.

**) L'aspre vaut 8 den. de France.

toient furent tués. Le huitiéme l'emporta *). Il faut faire attention que ces Spahis sont de simples Cavaliers; & que la gloire qui suffit à l'Officier (vérité pourtant qu'il ne faudroit pas trop approfondir) est communément pour le Soldat un ressort trop foible.

Le Législateur Pontife & Roi, Mahomet, n'a rien oublié d'ailleurs pour chasser la crainte & exalter le courage. Il est écrit dans l'*Alcoran*, *que les jours de l'Homme sont irrévocablement comptés; & qu'on ne doit point fuir d'une maison où la peste est entrée.* Il est encore écrit que *quiconque meurt en combattant, passe aux joies du Ciel avec la couronne du martyre.* C'étoit déja la doctrine des anciens Romains **). Le Soldat Chrétien, pour peu qu'il réfléchisse sur les devoirs de sa Religion, en sacrifiant sa vie, craint encore l'enfer. Si du moins cette crainte le rendoit plus sage!

Le vin défendu par la loi de Mahomet, l'est encore plus sévérement à la guerre. Il y va de la vie. Des Soldats sobres sont vigilans, plus obéissans, plus justes. Ni bruit, ni querelle entr'eux, jamais de duels. L'Orient ne les connoît pas. Quand

*) Ricaut, pag. 3[illegible]5.

**) *Hic manes, ob patriam, pugnando, vulnera passi.* Æneid. lib. 6.

Quand l'Armée marche, on ne voit point venir le payſan ſe plaindre de ce qu'on a enlevé ſon mouton ou violé ſa fille; & lorſqu'elle arrive ſur les terres ennemies, elle n'y fait d'autre dégât que celui que le *Séraskier*, c'eſt-à-dire, le Général, ordonne. Ce Général pourtant, fût-ce le Grand-Vizir lui-même, ne peut pas punir un Soldat ſans la participation de ſon Chef, moyen qui réuſſit pour aſſurer l'autorité immédiate.

Les Turcs diſent toujours de leurs troupes, *qu'elles ſont innombrables comme les ſables de la Mer.* Ce n'eſt pas du moins en tems de paix. Qui croiroit qu'un Empire étendu de l'Archipel juſqu'aux bords de l'Euphrate, ſe garde avec cent cinquante mille hommes? Ces infideles diſent qu'il ne faut pas trop enfler un Corps qui dévore la ſubſtance du peuple. Il eſt pourtant vrai qu'en tems de guerre, une Armée de trois cent mille combattans, n'eſt qu'un effort ordinaire du Grand-Seigneur. Un fait plus étonnant, c'eſt qu'il eſt rarement embarraſſé pour la ſolde. Les Spahis & les Janiſſaires ſont payés également, paix ou guerre. Les Timariots s'entretiennent de leurs terres; & les autres Milices qui arrivent de l'Aſie ou de l'Europe, ont chacune des fonds aſſignés dans le pays d'où elles ſortent. Quant aux dépenſes extraordinaires, quel-

quelque grandes qu'elles ſoient, le tréſor de l'Empire eſt encore plus grand.

Nul impôt nouveau; car chez les Turcs les ſubſides ſont auſſi immuables que les loix, les uſages & les mœurs. La Nation eſt ce qu'elle étoit lorſqu'elle paſſa pour la premiere fois en Europe.

Outre le tréſor de l'Empire, l'Empereur a le ſien qui s'accumule ſans ceſſe, non aux dépens du peuple qui jouit invariablement de tout ſon patrimoine: mais en plaçant ou déplaçant les Bachas, les Beglierbeys *) & tous les grands Officiers de l'Etat. Comme ils ſortent tous du Serrail, on les a nourris de cette maxime deſpotique de l'Alcoran: *Qu'ils ne ſont que de l'argile entre les mains du Maître.* S'il en fait des vaſes d'honneur, il gagne des bourſes **); s'il les briſe, il hérite, tentation toujours preſſante pour un Sultan qui veut groſſir ſon tréſor. Le vaillant Amurath IV, ſans être avare, laiſſa trois cent ſoixante millions, monnoie de France, tout en or. Delà ces inſcriptions dans le Serrail *c'eſt ici le tréſor de Sultan* tel ***): il y a une loi de n'y toucher que lorſque l'Empire eſt menacé d'une ruine entiere. Avec de pareil-

*) Beglierbeys, Gouverneurs de Provinces.
**) Une bourſe vaut cinq cens écus.
***) Tavernier, Tom. 3. pag. 479.

pareilles reſſources on ne voit jamais un Sultan ſe livrer à des Traitans, ni acheter de l'argent de ſes Sujets.

A l'aſpect des richeſſes & de l'économie turques, de l'étendue de cette puiſſance, du nombre prodigieux de ſes troupes & de l'enthouſiaſme religieux dont elles ſont ſuſceptibles, les Chrétiens devroient frémir, ſi les Turcs connoiſſoient la mer. Ils n'ont qu'une centaine de galeres & quelques légers vaiſſeaux qui ſervent à tranſporter des vivres dans l'Isle de Candie: ſans cartes marines, ils ſe hazardent rarement à perdre la terre de vûe: ils diſent que *Dieu leur a donné la terre, & la mer aux Infideles* *). Puiſſent-ils le dire toujours!

Non contens d'avoir ſoumis plus de trente peuples en Aſie, en Afrique, en Europe, ils comptent une foule de tributaires; & ces tributaires ſont aſſurés d'une protection conſtante. C'eſt d'eux qu'il eſt écrit dans l'Alcoran: *leurs biens & leur ſubſtance, ſont nos biens & notre ſubſtance; leur ame eſt notre ame, leur œil notre œil.* Les Turcs les traitent comme les anciens Romains traitoient leurs alliés. Ils leur laiſſent leurs loix, leurs mœurs, leur Religion: mais ils leur donnent des Maîtres, & ils en reçoivent

*) Ricaut, pag. 381.

vent un tribut en argent. Il sembloit que les Chrétiens se seroient ensevelis sous leurs ruines, plûtôt que de laisser établir cette vassalité dans le Christianisme. Le torrent d'une grande puissance entraîne tout. La Valaquie, la Moldavie, la République de Raguse, reçoivent des ordres du Serrail. L'Ukraine & la Transylvanie ne se sont tirées que depuis peu de cette dépendance. L'Empire même d'Allemagne avoit subi le joug. Busbek rapporte un traité de paix entre *Soliman II* & *Ferdinand I.* Soliman s'exprime en ces termes : *duquel accord, paix & confédération, la premiere condition est que votre dilection sera tenue d'envoier tous les ans à notre Cour trente mille ducats de Hongrie.* Il est vrai que ce tribut n'a été payé que deux ans, prétexte éternel de guerre, si les Souverains en manquoient.

Parmi les tributaires de la Porte, ceux dont elle tire les plus grands secours, plus en hommes qu'en argent, ce sont les Tartares. Il y a longtems que les pestes fréquentes, la quantité d'Eunuques, la stérilité d'une polygamie outrée, travaillent à dépeupler l'Empire Othoman; les Tartares le repeuplent. On voit une grande quantité de Sayques le long du Bosphore, chargées de Chrétiens des deux séxes, fruits ordinaires de leurs

courses.

courſes. La guerre augmente encore leur commerce avec Conſtantinople: ils enleverent en 1663 de la Hongrie, de la Moravie & de la Siléſie, cent cinquante mille Eſclaves, qui furent vendus dans les marchés publics *). Ce n'eſt pas de leur propre déciſion qu'ils font la guerre; c'eſt à l'ordre du Grand-Seigneur, autre avantage pour l'Empire. Lorſque le Sultan commande en perſonne, le Kan doit marcher lui-même avec cent mille hommes. Si c'eſt ſeulement le Vizir, il envoye ſon Fils ou ſon Premier Miniſtre avec cinquante mille; & à ne prendre qu'un Soldat par Village, il pourroit en fournir deux cent mille. Ces Villages, dont quelques-uns ſont appellés Villes, ne ſont qu'un amas de hutes, faites de claies, & couvertes d'un gros drap de crin. Celui où réſide le Kan, *Baſcia-Saray*, eſt ſitué vers le milieu de la preſqu'Isle. *Précop*, que les Tartares appellent *Orapy*, porte d'or, en défend l'entrée; & *Caffa*, autrefois Théodoſie, en eſt la principale Ville. Le Kan eſt peut-être le ſeul Prince qui ne puiſſe pas réſider dans ſa Capitale: c'eſt un Gouverneur Turc qui y commande.

On peut regarder les Tartares comme les Sauvages de l'Europe. Ils ſentent

 fort

*) Ricaut, pag. 109.

fort bien qu'ils pourroient ſe çiviliſer, écrire des loix, élever des tribunaux, créer des titres, appeller le luxe & la magnificence: mais ils entendent parler de tant de calamités qui déſolent les Nations polies; ils aiment mieux être libres; & ils regardent les villes comme des priſons où les Rois enferment leurs Eſclaves. La dépendance où ils ſont, d'un Maître éloigné, ils la ſentent à peine: & ils ſont bien aiſes que leur Prince en dépende plus qu'eux. Le Kan eſt toujours obſervé par des Bachas. Si ſes Sujets ſe plaignent, un ordre du Divan le dépoſe: s'il en eſt trop aimé, c'eſt encore un plus grand crime. Il ne penſe guères à ſecouer ce joug. Il regarde ſa famille, & celle des Othomans comme la même. Les Othomans en ont effectivement reconnu la tige commune; & ils ont établi une loi qui donne le Trône de Conſtantinople aux Princes Tartares, ſi le Sang Othoman vient à manquer *). Eſpérance bien foible, quand on examine qu'un Empereur Turc a toujours trois ou

*) Démétrius Cantémir, Hiſt. de l'Empire Othoman. Préf. pag. XXXI. Ce Prince Auteur (choſe bien rare) avoit paſſé bien des années en différens tems, comme ôtage à Conſtantinople, avant que de porter la Couronne de Moldavie. Il ſavoit la Langue des Turcs, il avoit lû leurs annales, il en connoiſſoit les mœurs & les uſages. Je le citerai plus d'une fois.

ou quatre cent Femmes, le choix de la nature, pour lui donner des Successeurs, & depuis que les Sultans ont renoncé à l'usage barbare de faire mourir leurs Freres, l'espérance du Kan est encore plus foible: mais enfin, elle n'est pas chimérique. D'ailleurs il a de quoi se contenter de son sort, s'il sait être juste, de cette justice qui convient aux Tartares; c'est-à-dire, de ne point contraindre leurs mœurs, & de les mener à des courses fréquentes. L'état de guerre est celui qui lui convient le mieux. Il est rare qu'on vienne l'attaquer; c'est lui qui attaque toujours; il n'a point d'armée à soudoyer, elle est nourrie par le Grand-Seigneur. Il n'a rien à perdre, & tout à gagner par le butin. Ce n'est pas lorsque les Tartares entrent dans un pays qu'ils sont le plus à craindre; c'est lorsqu'ils le quittent, semblables à des torrents qui entraînent tout. Dans une action, l'honneur ne leur dit pas que c'est une honte de fuir: mais s'ils fuyent, c'est pour revenir au combat. Dans les marches, ils se répandent devant, derriere & sur les flancs de l'ennemi qu'ils fatiguent encore plus de nuit que de jour. Une armée qui ne seroit pas dans l'habitude de faire la guerre avec eux, succomberoit sans avoir fait usage de ses forces. Dans les guerres fréquentes qu'ils ont

eues avec les Polonois, ils ont ravagé, dépeuplé la Podolie, la Pokucie, la Volhinie, l'Ukraine & la Moldavie; & comme c'étoit dans ces déferts qu'il falloit les combattre encore au tems de Sobieski, les Polonois étoient obligés de devenir Tartares pour fubfifter; c'eft-à-dire, de voiturer à la fois toutes les provifions néceffaires pour une campagne. Si dans celles que j'ai à décrire on les voit s'affembler fi tard & marcher fi lentement, il faut l'attribuer à cette néceffité: ils fe fervoient de chariots tirés par des bœufs. Chaque Capitaine favoit par expérience combien il lui en falloit pour fa troupe; & dès que le pays ceffoit de fournir, on vivoit des provifions. Un chariot étoit-il vuide on le brûloit & on tuoit les bœufs qui fourniffoient une nouvelle fubfiftance. Ces chariots, fans parler des provifions, ont fauvé plus d'une fois les Armées Polonoifes. Ils leur fervent de retranchemens dans les attaques imprévûes. Cette maniere de fe retrancher, ils la nomment *Tabor*. C'eft peut-être d'eux que le Général des Huffites, Procope le Rafé, l'avoit apprife. Il s'en fervoit avec grand fuccès contre la Cavalerie Allemande; & on appelloit fes Soldats *Taborites*.

Les Polonois naiffent Soldats; & quoiqu'ils reffemblent moins aux Sarmates leurs

leurs Ancêtres, que les Tartares aux leurs, ils en confervent pourtant quelques traits. Ils font francs & fiers. La fierté eft affez naturelle à un Gentilhomme qui élit fon Roi, & qui peut être Roi lui-même. Ils font emportés. Leurs répréfentans dans les Affemblées de la Nation, décident fouvent les affaires le fabre à la main. Ils chériffent l'hofpitalité, vertu qu'ils ont encore apprife des Turcs & des Tartares. Un Tartare court à 50 lieues attaquer une caravanne : mais un Etranger eft bien reçu chez lui, logé, nourri, défrayé. Les Polonois font courageux, robuftes, endurcis au froid & à la fatigue; mais ils ont oublié la fimplicité & la frugalité des Sarmates. Jufqu'à la fin du régne de Sobieski, quelques chaifes de bois, une peau d'ours, une paire de piftolets, deux planches couvertes d'un matelas meubloient un Noble d'une fortune honnête, & des fourures l'habilloient. Le luxe s'eft introduit fous Augufte II, & les modes Françoifes, déjà reçues en Allemagne, fe font mêlées à la magnificence Orientale qui montre plus de richeffe que de goût. Les Polonois aiment l'argent: mais ce n'eft pas pour théfaurifer. Leur fafte eft fi grand, qu'une Femme de Qualité ne fort jamais qu'en caroffe à fix chevaux, ne fût-ce que pour traverfer une rue.

Quand un Seigneur voyage d'une Province à une autre c'eſt avec cinq à ſix cens chevaux & autant d'hommes. Point d'hôtelleries : il faut tout porter ; mais on déloge les Plébéiens qui ne regardent cette haute Nobleſſe que comme un fléau.

Un uſage excellent des Seigneurs, c'eſt qu'ils paſſent la plus grande partie de l'année dans leurs terres. Ils ſe rendent par-là plus indépendans de la Cour, qui n'oublie rien pour les corrompre ; & ils vivifient les campagnes par la dépenſe qu'ils y font. Ces campagnes ſeroient bien plus peuplées & plus floriſſantes, ſi elles étoient cultivées par un peuple libre. Les Serfs de Pologne ſont attachés *à la glebe ;* tandis qu'en Aſie même on n'a point d'autres Eſclaves que ceux qu'on achete, ou qu'on a pris à la guerre. Ce ſont des Etrangers. La Pologne frappe ſes propres enfans. Chaque Seigneur eſt obligé de loger ſon Serf. C'eſt dans une très-pauvre cabane, où des enfans nuds, ſous la rigueur d'un climat glacé, pêle-mêle avec le bétail, ſemblent reprocher à la nature de ne les avoir pas habillés de même. L'Eſclave qui leur a donné le jour, verroit tranquillement brûler ſa chaumiere, parce que rien n'eſt à lui. Il ne ſçauroit dire, *mon champ, mes enfans, ma femme.* Tout appartient au Seigneur

Seigneur qui peut vendre également le laboureur & le bœuf. Il eſt rare de vendre des femmes; parce que ce ſont elles qui multiplient le troupeau: population miſérable; le froid en tue une grande partie.

L'homme peut-être qui mérita le plus du genre humain, fut le Pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un Concile, au douziéme ſiécle, proſcrivit la ſervitude. La Pologne s'eſt endurcie plus que le reſte du Chriſtianiſme. Malheur au Serf, ſi un Seigneur yvre s'emporte contre lui. On diroit que ce que la nature a refuſé à certains peuples, c'eſt préciſément ce qu'ils aiment avec le plus de fureur. L'excès du vin & des liqueurs fortes, fait de grands ravages dans la République. Les Caſuiſtes paſſent légérement ſur l'yvrognerie, comme une ſuite du climat; & d'ailleurs les affaires publiques ne s'arrangent que le verre à la main.

Les Femmes ſont ſinguliérement agréables dans la Société. Elles diſputent aux Hommes les jeux d'exercice, la chaſſe & les plaiſirs de la table. Moins délicates & plus hardies que les Beautés du Midi, on les voit faire ſur la neige cent, deux cens lieues en traîneau, ſans craindre ni les mauvais gîtes, ni la difficulté des chemins.

Les Voyageurs éprouvent en Pologne que les bonnes mœurs valent mieux que les bonnes loix. La quantité des forêts, l'éloignement des habitations, la coûtume de voyager de nuit comme de jour, l'indifférence des Staroſtes pour la ſûreté des routes, tout favoriſe le vol & l'aſſaſſinat: dix ans en montrent à peine un exemple.

La Pologne avoit déjà cette partie des bonnes mœurs avant que de recevoir le Chriſtianiſme. Elle fut idolâtre plus long-tems que le reſte de l'Europe. Elle avoit adopté les Dieux Grecs qu'elle défigura, parce qu'ignorant les lettres, & ne ſe doutant pas de l'exiſtence d'Homère ni d'Héſiode, elle n'avoit jamais ouvert les archives de l'idolâtrie. Elle marchoit au crépuſcule d'une tradition confuſe.

Vers le milieu du dixiême ſiécle, le Duc *Miecislaw*, premier du nom, cédant aux ſollicitations de la belle Dambrowka ſa Femme, née Chrétienne, embraſſa la Foi, & entreprit de la répandre. Dieu ſe ſert de tout, adorable en tout. Ce ſont des Femmes ſur le Trône qui, en engageant leurs Maris à ſe faire baptiſer, ont converti la moitié de l'Europe; *Giſelle*, la Hongrie: *la Sœur d'un Empereur Grec*, la Ruſſie: *la Fille de Childebert*, l'Angleterre: *Clotilde*, la France. Cependant ſi le Chriſtianiſme, en s'établiſſant,

bliſſant, avoit été partout auſſi violent qu'en Pologne, il manqueroit de deux caractères de vérité qui le faiſoient triompher dans les trois premiers ſiécles, *la douceur* & *la perſuaſion.* L'Evêque de Merſebourg, qui vivoit au tems de Mieciſlaw, nous apprend qu'on arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande dans le Carême; qu'on ſuſpendoit un adultere ou un fornicateur à un clou par l'inſtrument de ſon crime, & qu'on mettoit un raſoir auprès de lui, avec la liberté de s'en ſervir pour ſe dégager, ou de mourir dans cette torture *). On voyoit d'un autre côté des pères tuer leurs enfans imparfaits; & des enfans dénaturés aſſommer leurs pères décrépits, coûtume barbare des anciens Sarmates que les Polonois n'ont quittée qu'au treiziéme ſiécle; on les laiſſoit faire. Il y avoit une terreur toujours ſubſiſtante, lorſque le Prêtre liſoit l'Evangile à la Meſſe: tous ceux qui portoient le ſabre, le tiroient à demi, pour montrer qu'ils étoient toujours prêts à verſer le ſang idolâtre **). Le terrible Chrétien Mieciſlaw, avoit répudié ſept Femmes Payennes pour s'unir à Dambrowka; & lorſqu'il l'eut perdue, il finit, ſi l'on en croit Baronius & Dith-

*) Dithmar. lib. 8. pag. 419.

**) Cromer. lib. 3 p. 51.

Dithmar *), par épouſer une Religieuſe qui n'oublia rien pour étendre la Foi. Le zèle de Miecislaw étoit ſoutenu par l'eſpérance d'obtenir le titre de Roi, que Rome venoit de donner au Duc de Hongrie: mais Rome ne voulut pas couronner des ſuccès ſi atroces.

Son fils & ſon ſucceſſeur Boleslas I, étouffa ſans violence les reſtes de l'idolâtrie. Humain, acceſſible, familier, il traita ſes Sujets comme des malades. Les armes qu'il employa contre leurs préjugés, furent la raiſon & la manſuétude. Le père leur avoit ordonné d'être Chrétiens; le fils le leur perſuada.

C'eſt ainſi que Jagellon, au quatorziéme ſiécle, devenu Roi de Pologne, planta la Croix en Lithuanie. On l'avoit cru d'un naturel féroce. Le Chriſtianiſme qu'il venoit d'embraſſer, l'adoucit ſans doute. Il acheva de réduire par ſes dons & ſes careſſes ceux qu'il n'avoit pu vaincre par la force du dogme.

Cet eſprit de paix dans les Rois paſſoit à la Nation. Elle prit fort peu de part à toutes les guerres de Religion qui déſolerent l'Europe aux ſeiziéme & dix-ſeptiéme ſiécles. Elle n'a vû dans ſon ſein ni Conſpiration des Poudres, ni Saint-Barthelemi, ni Sénat égorgé, ni Rois aſſaſſi-

*) Tom. 1. pag. 359.

aſſaſſinés, ou ſur un échafaut, ni des Freres armés contre des Freres; & c'eſt le pays où l'on a brûlé moins de monde pour s'être trompé dans le dogme. La Pologne, cependant, a été barbare plus longtems que l'Eſpagne, la France, l'Angleterre & l'Allemagne; ce qui prouve qu'une demiſcience eſt plus orageuſe que la groſſiere ignorance, & lorſque la Pologne a commencé à diſcourir, un de ſes Rois, *Sigiſmond I*, prononça la peine de mort contre la Religion Proteſtante. Un paradoxe bien étrange, c'eſt que, tandis qu'il pourſuivoit avec le fer des hommes qui conteſtoient la préſence de Jeſus-Chriſt dans nos Temples, il laiſſoit en paix les Juifs qui en nioient la divinité. Le ſang couloit & devoit couler encore plus: mais la République ſtatua que déſormais les Rois, en montant ſur le Trône, jureroient la tolérance de toutes les Religions.

On voit effectivement en Pologne des Calviniſtes, des Luthériens, des Grecs Schiſmatiques, des Mahométans & des Juifs. Ceux-ci jouiſſent depuis longtems des priviléges que *Caſimir le Grand* leur accorda en faveur de ſa Concubine la Juive *Eſther*. Plus riches par le trafic que les naturels du pays, ils multiplient davantage. Cracovie ſeule en compte plus de vingt mille, qu'on trouve dans tous

tous les besoins de l'Etat; & la Pologne qui tolere près de trois cens Synagogues, s'appelle encore aujourd'hui *le Paradis des Juifs.* Si on le lui reproche, elle répond que Rome les laisse vivre paisiblement dans ses murs. Un Inquisiteur Espagnol croiroit, le jour de Pâques, que les Polonois judaïsent. On voit sur toutes les tables *un Agneau Paschal* qui se mange avec du Pain béni. Mais il seroit édifié de cent autres pratiques.

Il n'est peut-être aucun pays où l'extérieur de la Religion ait été & soit encore mieux observé. Les Polonois, dès les premiers tems, ont trouvé le Christianisme trop doux. Ils ne tarderent pas à commencer le Carême à la Septuagésime. Ce fut le Pape Innocent IV, qui abrogea cette surérogation rigoureuse en récompense des contributions qu'ils lui avoient fournies pour faire la guerre à un Empereur Chrétien, Ferdinand II *). A l'abstinence ordinaire du Vendredi & du Samedi, ils ont ajoûté celle du Mercredi. Sigismond Auguste, le lendemain des obséques de son Pere, donna un festin aux Seigneurs qui y avoient assisté. C'étoit un Mercredi, on servit du gras: la Nation fut extrêmement scandalisée; & dans ce même moment, elle vouloit qu'il rompît

*) Cromer, pag. 226.

pît un engagement formé aux pieds des Autels & des Loix, ſon Mariage: „s'il „y avoit du mal, diſoit l'Archevêque „Primat, à renvoyer une Epouſe légiti- „me, il n'eſt aucun de nous qui, pour le „bien de l'état, n'en prît volontiers une „partie ſur ſa conſcience *)", & comme il s'agiſſoit d'un Roi, l'Evêque de Przémislie appuya ce ſentiment d'un paſſage d'Euripide: *S'il faut violer la loi, c'eſt pour régner*.

Les Confrairies ſanglantes de Flagellans ſont auſſi communes dans cette partie du Nord que vers le Midi. C'eſt peut-être de-là que le Roi de France, Henri III, en rapporta le goût.

Aucune Hiſtoire, dans la même étendue de ſiécles, ne cite autant de miracles. On voit à cinq milles de Cracovie, les Salines de Bochnia: c'eſt Sainte Cunégonde, Femme de Boleslas le Chaſte, diſent toutes les Chroniques, qui les a tranſportées de Hongrie en Pologne. On admire bien moins celles de Velika, où l'on trouve une Ville ſouterraine à trois lieues de profondeur, monument étonnant des travaux & des Arts. Dans le tems qu'on voyoit en Pologne tant de miracles apocryphes ſe mêler aux véritables, on n'y avoit pas encore étu-

*) Stanisl. Orichov. pag. 1489.

étudié la nature. Il faut que cette étude ſoit peu avancée; car le merveilleux, qui fut toujours la raiſon du Peuple, y conſerve encore plus d'empire qu'ailleurs. Rome n'a pas voulu ſe prêter aux Polonois toutes les fois qu'ils ont ſollicité des prédictions.

Leur reſpect pour les Papes s'eſt fait remarquer dans tous les tems. Lorſque Clément II releva de ſes Vœux le Moine Caſimir, pour le porter du Cloître ſur le Trône, en 1041, il impoſa aux Polonois des conditions ſingulieres, qui furent obſervées très-religieuſement. Il les obligea à porter déſormais les cheveux en forme de couronne monacale, à payer par tête, tous les ans à perpétuité, une ſomme d'argent pour l'entretien d'une Lampe très-chere dans la Baſilique de Saint Pierre; & il voulut qu'aux grandes Fêtes, durant le tems du Sacrifice, tous les Nobles euſſent au cou une étole de lin pareille à celle des Prêtres *). La premiere condition ſe remplit encore aujourd'hui.

Ce reſpect outré pour les Décrets de Rome, ſe déborda juſqu'à engloutir la Royauté. Boleslas I avoit reçu le titre de Roi de l'Empereur Othon, l'an 1001. Rome s'en ſouvint lorſque Boleslas II verſa le ſang de l'Evêque Stanislas. Dans ce

*) Cromer. pag. 73.

ce tems-là, *Hildebrand*, qui avoit passé de la boutique d'un Charon sur la Chaire de S. Pierre, *Grégoire VII*, se rendoit redoutable à tous les Souverains. Il venoit d'excommunier l'Empereur Henri IV, dont il avoit été Précepteur. Il lança toutes ses foudres sur Boleslas, excommunication, dégradation, interdit sur tout le Royaume, dispense du serment de fidélité, & défense aux Evêques de Pologne de couronner jamais aucun Roi sans le consentement exprès du S. Siége *). On ne sçait ce qui étonne le plus: la défense du Pontife ou l'obéissance aveugle des Polonois. Pas un Evêque n'osa sacrer le Successeur: & cette crainte superstitieuse dura pendant deux siécles dans les Sujets, comme dans les Princes, jusqu'à Przémislas qui assembla une Diète générale à Gnesne, s'y fit sacrer, & reprit le titre de Roi sans prendre les auspices de Rome **). Les peuples crurent que ce coup de Maître, dont Rome frémit, lui avoit porté malheur. Sept mois après il fut assassiné par ses propres neveux. *Uladislas Loketek* qui monta sur ce Trône sanglant, eut recours au Pape Jean XXII, pour être Roi dans son propre Royaume.

Aujour-

*) Cromer. pag. 90.
**) Sarnic. pag. 1116.

Aujourd'hui les Papes ne tenteroient pas ce qu'ils ont exécuté alors. Mais il est encore vrai que leur puissance est plus respectée en Pologne que dans la plûpart des états Catholiques. Une Nation qui a pris sur elle de faire ses Rois, n'a pas osé les proclamer sans la permission du Pape: c'est une Bulle de *Sixte V*, qui a donné ce pouvoir au Primat. On voit constamment à Varsovie un Nonce Apostolique avec une étendue de pouvoir qu'on ne souffre point ailleurs. Il n'en a pourtant pas assez pour maintenir l'indissolubilité du Mariage. Il n'est pas rare, en Pologne, d'entendre dire à des Maris, *ma Femme qui n'est plus ma Femme*. Les Evêques témoins & juges de ces divorces, s'en consolent avec leurs grands revenus. Les simples Prêtres paroissent très-respectueux pour les Saints Canons, & ils ont plusieurs bénéfices à charge d'ames.

La Pologne, telle qu'elle est aujourd'hui dans le moral & dans le physique, présente des contrastes bien frappans: la Dignité Royale avec le nom de République, des Loix avec l'Anarchie féodale, des traits informes de la République Romaine avec la Barbarie Gothique, l'abondance & la pauvreté.

La Nature a mis dans cet Etat tout ce qu'il faut pour l'enrichir, blés, pâturages, bestiaux,

beſtiaux, laines, cuirs, ſalines, métaux, minéraux; & l'Europe n'a point de peuple plus pauvre. La plus grande ſource de l'argent qui roule en Pologne, c'eſt la vente de la Royauté.

La Terre & l'Eau, tout y appelle un grand commerce; & le commerce ne s'y montre pas. Tant de Rivieres & de beaux Fleuves, la *Duna*, le *Bog*, le *Nieſter*, la *Viſtule*, le *Niémen*, le *Boryſthène*, ne ſervent qu'à figurer dans les Cartes Géographiques. On a remarqué, avant moi, qu'il ſeroit aiſé de joindre par des canaux l'Océan ſeptentrional & la Mer noire, pour embraſſer le commerce de l'Orient & de l'Occident. Mais, loin de conſtruire des Vaiſſeaux Marchands, la Pologne qui a été inſultée pluſieurs fois par des Flotes, n'a pas même penſé à une Marine guerriere.

Cet Etat, plus grand que la France, ne compte que ſix millions d'habitans; & il laiſſe la quatriéme partie de ſes terres en friche, terres excellentes; perte d'autant plus déplorable.

Cet Etat, large de deux cens de nos lieues, & long de quatre cens, auroit beſoin d'armées nombreuſes pour garder ſes vaſtes frontiéres: il peut à peine ſoudoyer quarante mille hommes. Un Roi, qui l'a gouverné quelque tems, & qui nous montre dans une Province de Fran-

ce, ce qu'il auroit pu éxécuter dans un Royaume; ce Prince fait pour écrire & pour agir, nous dit *) *qu'il y a des Villes en Europe dont le trésor est plus opulent que celui de la Pologne*, & il nous fait entendre que *deux ou trois Commerçans d'Amsterdam ou de Londres négocient pour des sommes plus considérables que n'en rapporte tout le Domaine de la République.* Elle ne fait pas réflexion, cette République, que la puissance de la Hollande a eu pour principe la pêche du hareng, & la façon de le saler.

Ce n'est pas la République Romaine dans le bon tems. Les Sénateurs vivoient dans la médiocrité; & l'Etat étoit riche. Des Palatins ont des troupes à leur solde pour s'entre-détruire; & la République est trop pauvre pour se défendre. Prend-elle les armes: les deux corps d'armée qui sont sa garde ordinaire, celui de Pologne, & celui de Lithuanie, indépendans l'un de l'autre, sous deux grands Généraux, manquent de cette unité qui réunit les forces. Il est arrivé plus d'une fois que l'un marchant, l'autre s'est arrêté. Ils se sont même menacés.

Le luxe est entré dans les maisons, & les villes sont dégoûtantes par des boues affreu-

*) La voix libre du Citoyen, pag. 247 & 285.

affreuſes. Varſovie n'eſt pavée que depuis dix à douze ans.

Le comble de l'eſclavage & l'excès de la liberté ſemblent diſputer à qui détruira la Pologne. La Nobleſſe peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la Nation eſt dans la ſervitude. L'exemple du Dannemarck eſt juſqu'à préſent une leçon fort inutile pour cette Nobleſſe. Par-tout où les Grands ont trop abbattu le Peuple, celui-ci les a livrés eux-mêmes à un Maître deſpotique. Tous les hommes ſont nés égaux: c'eſt une vérité qu'on n'arrachera jamais du cœur humain; & ſi l'inégalité des conditions eſt devenue néceſſaire, il faut du moins l'adoucir par la liberté naturelle, & par l'égalité des Loix. Un Noble Polonois, quelque crime qu'il ait commis, ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné dans l'aſſemblée des Ordres: c'eſt lui ouvrir toutes les portes pour ſe ſauver. Il y a une loi plus affreuſe que l'homicide même qu'elle veut réprimer. Ce Noble qui a tué un de ſes Serfs, met quinze livres ſur la foſſe; & ſi le Payſan appartient à un autre Noble, la loi de l'honneur l'oblige ſeulement à en rendre un. C'eſt un bœuf pour un bœuf.

Le *Liberum veto* donne plus de force à un ſeul Noble qu'à la République. Il enchaine par un mot les volontés unani-

mes de la Nation; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut qu'elle se sépare. C'étoit le droit des Tribuns Romains: mais Rome n'en avoit qu'un petit nombre; & ce furent des Magistrats pour protéger le Peuple. Dans une Diète Polonoise, on voit trois ou quatre cent Tribuns qui l'oppriment.

La République a pris toutes les précautions pour conserver du moins l'égalité dans la Noblesse. Peu de pays montrent des Terres Seigneuriales aussi étendues: mais pas une qui soit titrée. Les titres de *Marquis* & de *Comte* s'y sont introduits avec les Cuisiniers François. Ces Marquis & ces Comtes ne le sont que pour des valets & des flatteurs. Le Saint Empire seme l'Europe de Princes. Ce titre qui, à sa naissance vers le tems de Frederic II, n'étoit pris que par les plus grands terriens, se donne aujourd'hui à moindre prix, aux Etrangers comme aux Nationaux, aux Polonois comme aux autres. Les *Jablonowski*, les *Lubomirski*, les *Radziwil*, les *Doenoff*, les *Ossolinski*, les *Sulkowski*, pouvoient se passer de cette décoration Germanique. Quoi qu'il en soit la République n'en tient pas compte. Il n'y a de Princes reconnus pour tels par les lettres d'union de la Lithuanie, que les *Czartoriski*, les *Sangusko* & les *Wieçnowieski*;

& encore le titre d'Alteſſe ne les tire pas de l'égalité. Les charges ſeules peuvent donner des préſéances. Le moindre Caſtellan précéde le Prince ſans charge, pour apprendre à reſpecter la République, plus que les titres & la naiſſance. Ceux même que les charges élevent, doivent ſe renfermer dans les bornes de leur état. Le Primat qui préſidoit à l'élection d'Auguſte II, fit placer un dais ſur ſon fauteuil: le même jour le vit abbattre. Malgré toutes ces précautions, rien de ſi rampant que la petite Nobleſſe devant la grande. Il eſt vrai que la petite s'en venge, lorſque la grande veut gagner *la popularité;* c'eſt-à-dire, ſe faire un parti dans les Diètines ou les Diètes pour les affaires courantes, ou pour l'élection d'un Roi.

Puiſque le Royaume eſt électif, il ſemble que le peuple, qui en eſt la partie la plus nombreuſe & la plus néceſſaire, devroit avoir part à l'élection: pas la moindre. Il prend le Roi que la Nobleſſe lui donne; trop heureux s'il ne portoit pas des fers dans le ſein de la liberté. Tout ce qui n'eſt pas noble, vit ſans conſidération dans les villes, ou eſclave dans les campagnes; & l'on ſait que tout eſt perdu dans un Etat, lorſque le Plébéïen ne peut s'élever que par un bouleverſement général. Auſſi la Pologne n'a-t-

elle

elle qu'un petit nombre d'ouvriers & de marchands; encore ſont-ils Ecoſſois, François ou Juifs. Dans ſes guerres, elle a recours à des ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'Ecole de Peinture. L'Architecture eſt dans l'enfance. Point de Théâtre. L'Hiſtoire y eſt traitée ſans goût, les Mathématiques peu cultivées, la ſaine Philoſophie preſqu'ignorée; nul monument, nulle grande Ville: Varſovie ne compte pas ſoixante mille ames. Telle étoit la France ſous le gouvernement féodal. Qu'attendre d'un pays où le poids de la Nobleſſe écraſe tout?

L'honneur d'être Noble Polonois, a été brigué par des Princes. Les Neveux du Roi Etienne Battori, l'obtinrent; & il faut avouer qu'aucun Etat ne montre autant de Nobleſſe de la plus haute antiquité. Toutes les généalogies des principales familles commencent avant le dixiéme ſiécle *).

Rien de plus pompeux que les Seigneurs. Leurs Femmes ont adopté les modes Françoiſes, ſans avoir les Arts qui travaillent le luxe: il ne faut pas croire que cette magnificence ſuppoſe un Etat riche. Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qui ſouffre. Tandis qu'une trentaine de Palatins, une centaine de Caſtellans

*) Okolski, Orbis Polonus.

ſtellans & Staroſtes, les Evêques & les grands Officiers de la Couronne, jouent les Satrapes Aſiatiques, cent mille petits Nobles cherchent le néceſſaire comme ils peuvent; & cette Nobleſſe ſi libre, ſi fiere, n'a pas honte de ſe mettre au ſervice des plus puiſſans pour gagner un ſalaire dans les fonctions les plus baſſes. Ce Gentilhomme ſous la livrée fait-il une faute? le *Canchou* *)le corrige. Mais on lui met un tapis ſous les genoux par reſpect pour ſa généalogie. Quelques-uns d'eux pour s'arracher à ces baſſeſſes, voulurent commercer: une conſtitution de 1677, déclara que le commerce dérogeoit à Nobleſſe. Avec tout cela le plus petit Noble de Pologne croit l'emporter ſur toute la Nobleſſe étrangére. Cependant cette Nobleſſe qu'il vante tant, la République la donne quelquefois aſſez légérement en accordant l'indigénat. Un Juif qui ſe fait baptiſer, l'obtient, ſi peu qu'il ſoit protégé; & il fait autant de bruit dans les Diètines que le Sang des Jagellons.

L'Hiſtoire eſt obligée d'inſiſter ſur la Nobleſſe Polonoiſe, puiſque le Peuple n'eſt pas compté. Le droit d'élire ſes Rois eſt celui qui la flatte le plus, & qui la ſert le moins. Elle vend ordinairement ſa

*) Le fouet.

ſa Couronne au Candidat qui a le plus d'argent. Elle crie dans le champ électoral qu'elle veut des Princes qui gouvernent avec ſageſſe; & depuis le regne de Caſimir le Grand, elle a cherché en Hongrie, en Tranſylvanie, en France & en Allemagne, des Etrangers qui n'ont aucune connoiſſance de ſes mœurs, de ſes préjugés, de ſa langue, de ſes intérêts, de ſes loix, de ſes uſages.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majeſté Royale, le croiroit le Monarque le plus riche & le plus abſolu. Ni l'un ni l'autre. La République ne lui donne que ſix cent mille écus pour l'entretien de ſa Maiſon; & dans toute conteſtation les Polonois jugent toujours que le Roi à tort. Comme c'eſt lui qui préſide aux Conſeils & qui publie les décrets, ils l'appellent *la Bouche*, & non *l'Ame* de la République. Ils le comparent encore au Roi des Abeilles, qui, ſelon d'anciens Naturaliſtes, eſt ſans aiguillon. Ils le gardent à vûe dans l'adminiſtration: quatre Sénateurs doivent l'obſerver par-tout ſous peine d'une amende pécuniaire. Son Chancelier lui refuſe le ſceau pour les choſes qu'il ne croit pas juſtes. Son Grand-Chambellan a droit de le fouiller; auſſi ne donne-t-il cette Charge qu'à un Favori. Ses Sujets ſe paſſent mutuellement des transgreſ-

ſions qu'ils ne lui pardonneroient pas. Ils lui oppoſent ſans ceſſe le bouclier de la liberté dont ils abuſent. Auſſi diſent-ils aux autres Nations: *nous avons un Roi, mais le Roi vous a.*

Cependant ces hommes ſi hauts vis-à-vis de leur Maître, ſe complimentent en eſclaves: *je tombe à vos pieds, je me mets ſous la ſemelle de vos ſouliers;* & ils ſouffrent patiemment une excluſion humiliante. Le Roi, lorſqu'il mange en cérémonie, admet les Ambaſſadeurs étrangers à ſa table, jamais les Grands de l'Etat: ils ſont occupés à le ſervir, en lui liant les mains. La Pologne eſt peut-être le ſeul Royaume où le Roi n'ait pas droit de faire battre monnoie: la République l'en a dépouillé.

Ce Roi, tel qu'il eſt, joue pourtant un beau rôle, s'il ſçait ſe contenter de faire du bien, ſans le pouvoir de nuire. Il diſpoſe, non-ſeulement, comme les autres Souverains, de toutes les grandes Charges du Royaume & de la Cour, des Evêchés & des Abbayes qui ſont preſque toutes en Commende; car la République n'a pas voulu que des Moines qui ont renoncé aux richeſſes & à l'état de Citoyen, poſſédaſſent au-delà du néceſſaire: il a encore un autre tréſor qui ne s'épuiſe pas. Un tiers de ce grand Royaume eſt en biens Royaux, *Ténutes*,

Advocaties, *Staroſties*, depuis ſept mille livres de revenus, juſqu'à cent mille. Ces biens Royaux, le Roi ne pouvant ſe les approprier, eſt obligé de les diſtribuer; & ils ne paſſent point du pere au fils aux dépens du mérite. On dit communément qu'il n'y a point d'heure dans la journée, où le Roi de Pologne n'ait des graces à répandre.

Pour achever le tableau de la Pologne, il faut crayonner ceux qui l'ont gouvernée. Laiſſons dans la poudre le vulgaire des Princes. Elle compte des Chefs intelligens, actifs & laborieux plus qu'aucun autre Etat; & ce n'eſt pas le hazard qui lui a donné cet avantage. C'eſt la nature de ſa conſtitution. Dès le quatorziéme ſiécle elle a fait ſes Rois: ce ne ſont pas des enfans qui naiſſent avec la Couronne, avant que d'avoir des vertus, & qui, dans la maturité de l'âge, peuvent encore ſommeiller ſur le Trône. Un Roi de Pologne doit payer de ſa perſonne dans le Sénat, dans les Diètes & à la tête des Armées.

Si l'on n'admire que les vertus guerrieres, la Pologne a eu preſqu'autant de grands Princes qu'elle a eu de Souverains. Mais ſi l'on ne veut compter que ceux qui ont voulu la faire plus grande & plus heureuſe qu'elle ne l'eſt, il y a beaucoup à rabattre.

Leck

Leck la tira des forêts & de la vie errante pour la fixer & la civiliser. L'Histoire ne nous a pas conservé son caractère: mais on sait en général que les fondateurs des Empires, ont tous eu de la tête & de l'exécution. Leck avoit besoin de l'une & de l'autre pour gouverner des Sauvages qui ne connoissoient que l'égalité naturelle. VI Siécle. I. Classe.

Cracus leur donna les premieres idées de la Justice en établissant des Tribunaux pour décider les différends des Particuliers. L'ordre régna où la licence dominoit; Cracovie idolâtre honora longtems son tombeau: c'étoit son *Palladium* *). VII Siécle. I Classe.

Piast enseigna la vertu en la montrant dans lui-même. Ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force du commandement, il le persuadoit par la raison & par l'exemple. Son regne s'écoula dans la paix; & des barbares commencerent à devenir Citoyens **). IX Siécle. II Classe.

Ziemovit, plus guerrier, les disciplina. Jusqu'alors semblables à des torrens qui abandonnent rapidement les terres qu'ils désolent, ils n'avoient connu que les irruptions passageres. Ils apprirent à com- IX Siécle. II Classe.

 battre

*) Dlugloss. lib. 1. pag. 50.
**) Cromer, lib. 2. pag. 40.

battre de pied ferme, à vaincre en résistant, & à garder leurs conquêtes *).

X Siécle. II Claſſ. *Boleslas Chrobri* travailla à réformer leurs uſages, à déraciner leurs préjugés, à régler leur courage, qui abuſoit trop ſouvent de la victoire. Plein d'entrailles, il les accoûtumoit à regarder leur Souverain comme leur Pere; & l'obéiſſance ne leur coûtoit rien **).

XI Siécle. II Claſſ. Caſimir I fit entrevoir les Sciences & les Lettres dans une terre ſauvage où elles n'étoient jamais entrées †). La culture groſſiere qu'on leur donna d'abord, attendoit des ſiécles plus favorables pour produire de meilleurs fruits. Ces fruits ont encore aujourd'hui une certaine âpreté. Mais le tems, qui mûrit tout, achevera un jour en Pologne, ce qu'il a perfectionné en d'autres climats.

XII Siécle. II Claſſ. Caſimir II, qui ne fut nommé *le Juſte* qu'après l'avoir mérité, protégea les gens de la campagne contre la tyrannie de la Nobleſſe. Ces malheureux étoient obligés de fournir à tout Noble qui voyageoit le logement, la nourriture, des chevaux & tous les beſoins du voyage. Il abolit ces vexations ††), & ſi la Nobleſſe

*] Chronic. Pol. tom. I. pag. 4.
**) Harrknoch, lib. I. pag. 65.
†) Sarnic. Annal. Pol. lib. VI. cap. 8.
††) Dlugloſſ. pag. 512.

blesse avoit pensé comme certains de ses Rois, il n'y auroit plus de servitude en Pologne.

Casimir III, ou Casimir *le Grand*, qu'on appelloit aussi *le Roi des Paysans*, voulut les mettre en liberté; & n'ayant pu y réussir, il demandoit à ces bonnes gens, lorsqu'ils venoient se plaindre, s'il n'y avoit chez eux ni pierres, ni bâtons pour se défendre. Cette obstination de la Noblesse Polonoise à retenir le Peuple dans la servitude, n'a pu être surmontée ni par l'autorité du Pape Alexandre III, qui déclara, au nom d'un Concile, que tous les Chrétiens devoient être libres, ni par l'exemple de la France & de l'Angleterre où la tyrannie féodale ne régne plus, ni par la forme Républicaine si ennemie de tout ce qui sent l'esclavage. Casimir eut les plus grands succès dans toutes les autres parties du gouvernement. C'est à lui que la Pologne doit ses premieres forteresses, avantage qu'elle n'a pas senti, puisqu'au lieu d'y en ajoûter, elle les a négligées. C'est lui qui essaya de chasser la barbarie du domaine des Arts. Des Villes nouvelles parurent & servirent de modèle pour rebâtir les anciennes. Des monumens s'éleverent aussi beaux qu'ils pouvoient l'être alors. Il appella les plus habiles Maîtres, qui malheureusement ne

XIV Siécle. II Class.

étoient guères *). S'il eût vécu deux siécles plus tard, vers le tems de Léon X, la Pologne ne seroit peut-être pas ce qu'elle est encore aujourd'hui. C'est lui aussi, qui s'étant apperçu que les loix primordiales ne convenoient plus ni aux intérêts, ni aux mœurs de la Pologne, en fit un nouveau corps qui la régle encore à présent. Il eut toutes les grandes qualités d'Auguste, & plus de valeur. On lui décerna les honneurs du triomphe, usage qui enfantoit des Héros chez d'anciens peuples, qui regardoient l'émulation comme un des premiers ressorts de l'Etat. Il fut le dernier des Piast, race qui a régné 528 ans.

Jagellon qui commença la troisiéme, soutint & augmenta tous les biens que ses Prédécesseurs avoient faits. Il fit tout ce qu'il voulut avec une Nation d'autant plus difficile à gouverner, que sa liberté naissante étoit toujours en garde contre les entreprises de la Royauté. Il étonna ses Sujets par la douceur de ses mœurs; car n'étant encore que Duc de Lithuanie, il avoit effrayé le Nord en faisant mourir son Oncle. Changé tout à coup, en commandant à un peuple libre, il sentit l'heureuse nécessité d'être bon. Il mesura ses forces avec celles de Sigismond,

*) Sarnic. Annal. Pol. pag. 1147. Cromer. p. 319.

mond, qui, après avoir été enterré tout vivant, dans un cachot de 80 pieds de profondeur, en fut tiré au bout de six mois pour joindre sa Couronne de Hongrie à celles de Bohême & de l'Empire. Jagellon auroit pu lui enlever la premiere que les Hongrois même lui offroient. Prêt à vaincre, il céda dans la crainte de déchirer la Pologne en voulant l'étendre *). Il est étonnant que le Trône, toujours électif dans sa race, n'en soit pas sorti pendant près de quatre cens ans; tandis qu'ailleurs des Couronnes héréditaires passoient à des familles étrangeres. Cela montre combien les événemens trompent la sagesse humaine.

Le Fils de Jagellon, Uladislas VI, n'avoit que dix ans lorsqu'on l'éleva au Trône: chose bien singuliere dans une Nation qui pouvoit donner sa Couronne à un Héros tout formé; c'est qu'on en appercevoit déjà l'ame à travers les nuages de l'enfance. La République nomma autant de Régens qu'il y avoit de Provinces; & des Burrhus se chargerent d'instruire l'Homme de la Nation. Il prit les rênes de l'Etat à dix-huit ans; & en deux ans de régne, il égala les grands Rois. Il triompha des forces de la Maison d'Autriche. Il se fit couronner Roi de XIV Siécle.

G 5

*) Neugebauer. Hist. Pol. pag. 238.

de Hongrie, il fut le premier Roi de Pologne qui osa lutter contre la fortune de l'Empire Othoman. Amurath II après avoir saccagé la Transylvanie & la Servie, menaçoit la Hongrie & toute l'Europe. Le jeune Uladislas arrêta ses Conquêtes, & l'obligea à demander la paix, qui fut jurée sur l'Evangile & sur l'Alcoran. Le Pape la rompit, & son Légat le Cardinal Julien Césarini, donna l'absolution du parjure. C'est sous de tels auspices, qu'Uladislas tournant vers le Pont-Euxin, entra dans la Bulgarie, & trouva, près de Varne, le Sultan à la tête de cent mille Turcs contre vingt-cinq mille Polonois. Au premier choc les Musulmans lâcherent le pied; & ce fut alors que le Sultan, tirant de son sein le Traité rompu, qu'il fit attacher au bout d'une lance, s'écria: *Dieu, qui punis les parjures, venge cet outrage fait aux loix des Nations* *). A peine a-t-il achevé qu'il ramene ses troupes au combat. L'enthusiasme Musulman se rallume, l'aile droite des Chrétiens plie, le désordre s'augmente à chaque instant, & Uladislas tombe sans vie: sa tête coupée par un Janissaire, & portée de rang en rang, acheve la déroute **). A peine avoit-il vingt ans;

*) Sarnic. lib. 7. chap. 6. Dlugloff. pag. 793.
**) Dlugloff. pag. 808 & 811.

ans; & la Pologne, regrettant également l'avenir & le passé, ne versa jamais des larmes plus ameres. Les Historiens s'accordent à dire que dans le feu des passions, il ne ternit jamais ses vertus par aucun vice. S'il fut parjure envers Amurat, on croyoit alors qu'on pouvoit manquer de foi aux Infidéles. Le Légat qui avoit sanctifié le parjure, périt au passage d'une riviere.

La Pologne n'essuya bien ses larmes, que sous le régne de Sigismond I. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la Diète d'élection : il fut nommé *Roi* par acclamation, sans division de suffrages *). Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abbattit la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siécles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin de malades, avoient trouvé un asile en Pologne sous le régne de Boleslas V. Ils eurent un zéle infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que se servant de l'épée plus avantageusement que de la Croix, ils en usurperent la Souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est-là qu'ils forgerent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les Régnes,

XVI Siécle. III Classe. Race des Jagellons.

XIII Siécle. II Classe. Race de Piast.

*) Neugebauer. lib. 7.

gnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés & trois cent mille combattans, qui avoient ensanglanté la scène. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux, ne les effrayoient pas. Ils avoient égorgé de sangfroid plus de dix mille habitans de Dantzig, sans épargner ni les femmes ni les enfans *). Ils avoient fait trancher la tête, au milieu d'un festin, à une foule de Nobles, qui ne vouloient pas entrer dans leurs violences. Uladislas Loketek, Jagellon, Casimir, avoient attaqué l'hydre, qui reprenoit toujours de nouvelles forces. Sigismond l'extermina enfin; & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée. Sigismond étoit doué d'une force extraordinaire, qui le faisoit passer pour l'Hercule de son tems **). Il brisoit les métaux les plus durs; & il avoit l'ame aussi forte que le corps. Il a vécu 82 ans, presque toujours victorieux, respecté & ménagé par tous les Souverains, par Soliman même qui ne ménageoit rien. C'est sous

*) Dlugloss. pag. 949.
**) Pastor ab Hirtenberg. pag. 207. Cromer. pag. 68.

ſous lui que ſe formerent tant de grands Généraux qui ont illuſtré la Pologne, un Duc d'Oſtrog, un Kaminiecki, un Firley, un Lanczkoronski, un Zaremba, un Sieniawski, un Tarnowski, un Pretficz. On ne ſavoit alors à qui donner le prix des Souverains, à François I, à Charles-Quint, ou à lui, ſupérieur peut-être à tous deux, en ce que, plus jaloux du bonheur de ſes peuples que de ſa gloire, il s'appliqua conſtamment à rendre la Nation plus équitable que ſes loix, les mœurs plus ſociables, les villes plus floriſſantes, les bâtimens publics plus décens, les Maiſons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences plus honorés, la Religion même plus épurée *).

Perſonne ne lui reſſembla plus, parmi ſes ſucceſſeurs, qu'Etienne *Battori*, Prince de Tranſylvanie, à qui la Pologne donna ſa Couronne, après la fuite de Henri de Valois. Il ſe fit une loi de ne diſtribuer les honneurs & les emplois qu'au mérite. Il réforma les abus qui s'étoient accumulés dans l'adminiſtration de la Juſtice. Il fit des ordonnances militaires, qui aſſujettirent les Polonois & les Coſaques à toute la diſcipline peut-être dont ils ſont ſuſceptibles. Il entretint

A. 1575. IV Claſſe.

*) Cromer. pag. 702 & 709.

tretint le calme au-dedans, & il contint les Tartares, les Moſcovites & les Coſaques. Il régna dix ans: c'étoit aſſez pour ſa gloire, pas aſſez pour la République.

A. 1587. IV Claſſe. Sigismond III, Prince de Suéde, lui ſuccéda ſans le remplacer. Il n'eut ni les mêmes qualités, ni le même bonheur. Il perdit un Royaume héréditaire pour gagner une Couronne élective. Il manqua l'occaſion de conquérir la Moſcovie, & peut-être de recouvrer la Suéde. Il laiſſa enlever à la Pologne, par Guſtave Adolphe, Elbing, Marienbourg, & l'une de ſes plus belles Provinces, la Livonie. Il avoit deux défauts qui cauſent ordinairement de grands malheurs. Il étoit borné & obſtiné.

Fin du premier Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

LIVRE II.

Ce fut ſous le Régne de Sigiſmond III, en 1629, que Jean Sobieski, dont j'écris l'Hiſtoire, vint au monde, dans le tems que Louis XIII régnoit en France; le malheureux Charles I, en Angleterre; le victorieux Guſtave Adolphe, en Suéde: dans le tems que la Pologne étoit entraînée dans des guerres qui n'ont fini qu'avec le ſiécle, il lui naiſſoit un Défenſeur dans le Château d'Olesko, petite Ville du Palatinat de Ruſſie. Sobieski ſortoit de deux anciennes Maiſons, dont les Généalogiſtes Polonois, auſſi entreprenans que ceux de France, ont poſé les premieres pierres dans la nuit des ſiécles. Une vérité plus conſtante, c'eſt qu'on remarquoit dans l'une & dans l'autre, une ſucceſſion de vertus,

vertus, qui étoit bien au-dessus de la plus haute généalogie.

Le fameux Zolkiewski, Ayeul maternel de Sobieski, avoit battu les Moscovites en 1610, pris Moscow & le Czar Basile, qu'il amena au Roi Sigismond III *). Les monumens de cette victoire se voyoient encore au platfonds du Château de Varsovie, lorsque le Czar Pierre fut appellé en Pologne, pour défendre le Roi Auguste, contre Charles XII. Il les fit enlever : mais l'Histoire reste. En 1520, Zolkiewski s'étoit ouvert un passage à travers cent mille combattans, qui l'investissoient en Moldavie, Turcs & Tartares. Il faisoit sa retraite devant cette armée formidable, toujours suivi & harcelé pendant une marche de cent lieues. Arrivé aux frontieres de Pologne, sur les bords du Niester, fleuve tranquile qu'Ovide a connu, sous le nom de Tyras **), il ne s'attendoit pas à être trahi par les siens. Sa Cavalerie, lasse d'envisager la mort, saisit le premier moyen d'échapper en se jettant à la nage, abandonnant ainsi son Général, avec l'Infanterie. Il avoit un fils à côté de lui qui le supplioit de penser à son propre

*) Lengnich, Hist. Pol. pag. 117.

**) - - - *Nullo tardior amne Tyras.*
Ex Ponto, Epist. 10. v. 50

pre ſalut. Il répondit que *la République lui avoit confié l'Armée entiere.* Il vit tailler en piéces cette Infanterie qui lui reſtoit. Il vit expirer ſon fils; & lui-même, percé de coups, ne lui ſurvécut quelques heures que pour mourir avec plus d'horreur. Le Général Turc lui fit couper la tête, & l'envoya au Serrail pour raſſurer l'Empire Othoman *). Cette tête fut rachetée; & le même tombeau renferma le pere & l'enfant, avec cette Inſcription Latine:

Exoriare aliquis, noſtris ex oſſibus, ultor.

Puiſſe un vengeur ſortir de nos cendres! Il reſtoit un fils qui voulut être ce vengeur. Il attaqua les Tartares avec un courage bien au-deſſus de ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en une petite troupe ſoudoyée par lui-même. Il fut accablé par le nombre; & payant de ſa tête, après le combat, il fut réuni aux ſiens.

La gloire de venger les Zolkiewski, étoit réſervée à Sobieski, leur deſcendant dans la ligne féminine. Il ne lut jamais, ſans émotion, l'Epitaphe qui l'invitoit à la vengeance. La République ne ſe contenta pas de ce monument dome-

*) Lengnich, pag. 125.

domestique. Elle sçavoit que l'immortalité dans la mémoire des hommes est tout à la fois la récompense & le germe des Héros. Une pyramide que les Turcs & les Tartares même ont respectée jusqu'à présent, s'éleva sur le lieu où avoit coulé ce sang généreux, pour apprendre à la postérité comment on doit mourir pour la patrie. C'est ce qu'on y lit encore en quatre Langues.

L'Histoire des Zolkiewski, nous fourniroit une foule de traits héroiques, si elle entroit directement dans notre sujet; & ce n'est pas seulement dans la Maison de sa Mere, que Jean Sobieski trouvoit des Héros à imiter.

Son Ayeul paternel, Marc Sobieski, Palatin de Lublin, lui avoit laissé de grands exemples. C'est lui qui, dans la Bataille, où Michel, Hospodar de Moldavie, fut vaincu, détermina le succès. On alloit prendre un chemin qui exposoit les troupes à périr par la difficulté des vivres, & par le feu de l'ennemi. Il en indiqua un autre qui conduisit à la victoire; & dans l'action, il montra qu'il savoit combattre aussi bien que conseiller: c'est lui encore qui défit les Rebelles Dantzicois en 1577, auprès de Dirchaw *), & qui se jetta dans la Vistu-
le,

*) Ville de Prusse dans le Palatinat de Culm.

le, en pourſuivant leur Général, qu'il atteignit, & tua de ſa propre main au milieu des flots. Cela ſe paſſoit ſous les yeux de ſon Roi Etienne *Battori*, qui dit plus d'une fois que, s'il falloit commettre la fortune de la Pologne à un combat ſingulier, comme autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'héſiteroit pas de nommer le Palatin de Lublin. L'intrépide Palatin périt à l'attaque de Sokol, Fortereſſe Moſcovite que les Polonois prirent d'aſſaut. Tel fut l'Ayeul de Jean Sobieski; & ſon Pere, Jacques Sobieski, ne dégénéra pas. Avant que de monter aux Charges, il fut élu quatre fois Maréchal de la Diète. On le regardoit comme le bouclier de la liberté; & il entra dans le Sénat pour y occuper la ſeconde place. Il fut Caſtellan de Cracovie. Ce Caſtellan, tout à fait hors de rang, eſt au-deſſus des Palatins mêmes. Dans la Poſpolite, il a l'honneur de ſe mettre à la tête de la Nobleſſe, au préjudice du Palatin de Cracovie: récompenſe d'une victoire, où le Palatin prit la fuite, tandis que le Caſtellan, ſon Lieutenant, tint ferme, & vainquit. Il eſt auſſi le premier Sénateur d'Epée, comme le Primat eſt le premier Sénateur d'Egliſe. Tous deux ont le titre d'*Alteſſe*.

Jacques Sobieski étoit propre à servir la République de plus d'une façon, parce que les Sénateurs Polonois, formés à cet égard sur ceux de l'ancienne Rome, connoissent également les armes & les loix. La Pologne se souviendra longtems de la fameuse bataille de *Choczin* *) en 1621. Le jeune Prince Uladislas, fils du Roi Sigismond III, y avoit l'honneur du commandement: Jacques Sobieski, la réalité, en l'absence du Grand-Général. Deux cent mille Turcs & Tartares y furent défaits par soixante-cinq mille Polonois & Cosaques; & comme l'Héros du jour étoit aussi propre à négocier qu'à combattre, il fut envoyé à Constantinople pour signer la Paix, que la Porte vaincue demandoit. Toutes les fois que la République eut besoin d'un homme de tête dans les Cours étrangeres, en Suéde, en France, en Italie, elle jetta les yeux sur Jacques Sobieski, & s'en trouva bien. Il avoit épousé *Théophile Zolkiewska*, Fille du grand Zolkiewski, & héritiere de tous les biens que cette puissante Maison possédoit dans le Palatinat de Russie **). Il en eut deux fils *Marc* &

*) Ville de la Moldavie sur le Niester.

**) Ces biens étoient plus considérables que beaucoup de Souverainetés en Italie ou en Allemagne. La terre de Zolkiew, Ville fortifiée avec

& *Jean.* Leur éducation fut un devoir ſacré pour lui, & il en partagea les ſoins. Tout occupé qu'il étoit dans le Sénat & dans les Armées, il ne négligea pas les Lettres. Il ſavoit que Céſar avoit écrit ſes Commentaires en ſubjuguant les Gaules. On voit dans les Bibliothéques Polonoiſes des Ouvrages de Jacques Sobieski; & quiconque écrit pour le Public (fût-ce médiocrement) marque toujours une ame plus active. On admire auſſi dans le Palais de Villanow, à deux lieues de Varſovie, des monumens de Peinture & de Sculpture, qu'il s'étoit procurés en faiſant venir des Artiſtes Italiens pour donner du goût à ſa patrie. On y lit, en forme d'explication, des Vers tirés des Géorgiques de Virgile. Cette ſavante ſuperfluité ſur des figures qui doivent s'expliquer d'elles-mêmes, ſent encore la mal-adreſſe Gothique. Mais elle prouve du moins l'érudition de celui qui l'emploie.

avec un Château, compte plus de cent cinquante Villages, celle de Zloczow, autre place de défenſe, en renferme preſqu'autant. Je ne parle pas d'Olesko, qui feroit la fortune d'un Seigneur François: en tout, près de vingt lieues d'étendue. Telle étoit autrefois l'opulence des Seigneurs François, que la diſſipation, les croiſades & la politique ont enfin ruinés.

Un Pere de cette trempe étoit en état de former ses fils. Il voulut qu'on leur donnât la connoissance des choses avant celle des Langues. Il leur parloit aussi souvent de la justice, de la bienfaisance, des loix & du respect qui leur est dû, que de la gloire militaire. Il leur découvroit peu à peu les intérêts de la Pologne. Il les accoûtumoit insensiblement à les défendre par la plume & par la parole: talens fort inutiles dans un Gouvernement absolu, mais extrémement nécessaires dans une République. Il travailla sur-tout à faire naître en eux ce goût d'application qu'il avoit lui-même; & sans lequel il n'y aura jamais de grands hommes.

L'aîné, *Marc*, étoit d'une complexion douce, d'une grande docilité, fait pour être chéri d'une Mere; & s'il eût vieilli, il auroit partagé le sort d'Esaü qui fut soumis à son cadet.

Jean étoit d'un tempérament vif, ardent, impétueux, voulant fortement ce qu'il désiroit, avide de louanges, plus sensible à l'humiliation qu'au châtiment; & si nous avions les mémoires de son enfance, peut-être y verrions-nous les premiers rayons de la gloire dont il devoit se couvrir: peut-être aussi n'y trouverions-nous que des choses fort communes, parce que les hommes ressemblent

aux

aux fruits qui attendent la faiſon pour ſe développer.

Les Polonois ne penſent pas que leur patrie réuniſſe tout ce qu'il faut voir & ſçavoir. L'adoleſcence des deux Freres arriva; & ils voyagerent. Le pays où ils s'arrêterent le plus, fut la France. Ils y arrivoient dans le tems que le jeune Duc d'Anguien, connu depuis ſous le nom du Grand Condé, avoit déjà gagné trois batailles. Les deux Freres diſoient qu'ils le trouvoient plus grand, d'avoir battu de vieux Généraux, que d'être né Prince du Sang. Ils arrivoient encore dans le tems que la France commençoit une guerre civile, celle de la Fronde, pour chaſſer un Miniſtre, ſans penſer à faire des loix qui contiendroient tous les Miniſtres. Jean Sobieski, qui avoit déjà des idées de Gouvernement, a dit ſouvent depuis, qu'il n'avoit pas compris pourquoi on n'aſſembloit pas, comme en Pologne, les Etats Généraux. On le vit parmi nos Mouſquetaires, lui que la fortune avoit marqué pour être Roi. Il n'y avoit encore alors qu'une Compagnie de cette Milice, créée par Louis XIII en 1622, appellée long-tems les Grands Mouſquetaires. L'autre Compagnie ſervoit le Cardinal Mazarin, avant que de ſervir l'Etat.

Dans

Dans les pays que les deux Freres parcoururent enſuite, après la ſcience des mœurs & des intérêts nationaux, ils s'appliquerent à l'étude des Langues. Quand on les apprend de la Nation qui les parle, on les ſait mieux, & en moins de tems. Le Cadet vint à bout d'en parler ſix, & on étoit tenté de dire qu'elles lui étoient naturelles. Paris avoit été le premier objet de leurs voyages. Conſtantinople en fut le terme. Leur ſéjour s'y prolongea, parce qu'ils vouloient connoître à fond une Puiſſance qui étoit ſi ſouvent en guerre avec la Pologne. *La Porte*, en les voyant, n'imaginoit pas que ſes Armées fuiroient un jour devant l'un des deux jeunes Curieux. Eclairés l'un & l'autre des lumieres qu'ils avoient puiſées en Europe, ils projettoient de s'enfoncer dans l'Aſie, lorſqu'ils reçurent nouvelle que le feu de la guerre s'allumoit ſur les frontieres de Pologne; & ils crurent que leur premier devoir étoit de défendre leur patrie. C'eſt la grande vertu des Républiques. Ils y revinrent. Ils n'eurent pas le plaiſir d'embraſſer un Pere qui les avoit inſtruits par la parole & par l'exemple. Il étoit mort en leur laiſſant un héritage plus précieux que ſes grands biens, la mémoire de ſes vertus.

A. 1648. Le Trône de Pologne étoit occupé par un Prince qui, de Jéſuite, étoit devenu Cardi-

Cardinal, & de Cardinal, Roi. C'étoit Caſimir V, Frere d'Uladiſlas VII. Celui-ci avoit employé ſeize ans de regne à ſe faire aimer: tout deux fils de Sigiſmond III, qui auroit été un excellent Particulier, Roi fort médiocre.

Caſimir, à peine couronné, vit ſon Royaume en proie aux Coſaques. Les Coſaques avoient habité les Isles que forme le Boryſthène: vrais Pirates qui ne vivoient que de leurs courſes. Un Roi de Pologne, Etienne Battori, les avoit attachés à ſa Couronne, en les gagnant par ſes bienfaits, & en leur montrant une maniere de vivre plus honnête & plus heureuſe. Il en avoit fait un Corps Militaire de quarante mille hommes qu'il établit dans la baſſe Podolie & la baſſe Volhinie, pour les employer principalement contre les Tartares & les Moſcovites, ennemis naturels de la Pologne. Il leur avoit aſſocié des colonies pour peupler & cultiver le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Ukraine. C'eſt une étendue de cent lieues de longueur, ſur à peu près autant de largeur, partagée par le Boryſthène en deux parties preſqu'égales. Parmi tant de grandes choſes qu'avoit fait Battori, c'étoit peut-être la plus belle. Il aſſuroit les Frontieres de la Pologne; il doubloit ſes forces Militaires. Il fertiliſoit pour elle une contrée inculte

qui devenoit un des pays le plus fertile du monde. Il lui donnoit un nouveau Royaume.

Mais la violence des Particuliers puissans a renversé plus d'une fois la fortune des Etats. Les Seigneurs Polonois des Palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter les Cosaques comme leurs Serfs. Ils foulerent aux pieds leurs priviléges, ils envahirent leurs possessions, ils les frapperent même dans l'endroit le plus sensible, en démolissant des Eglises Grecques où ils servoient Dieu à leur maniere ; & le Roi Uladislas VII eut la foiblesse de fermer les yeux sur ces vexations. D'un Peuple fidéle, on en fit des Sujets révoltés. Ils coururent aux armes, furent battus, & pour sauver le reste de la Nation, ils livrerent leur Général Pauluk, à qui l'on coupa la tête, malgré la parole donnée de lui sauver la vie *).

Un nouveau crime, de la part des Polonois, forma un autre Général. Le Cosaque *Chmilienski* vivoit paisiblement du bien que son pere lui avoit laissé. Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit mises en valeur, & améliorées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois, nommé *Jatinski*, qui avoit un

*) Lengnich. pag. 158.

un commandement dans l'Ukraine, envia la fortune du Cosaque. Il trouva de la résistance; il brûla ses moulins, viola sa femme, & la massacra sur le cadavre sanglant de son fils. Le malheureux Pere, l'époux outragé, demanda vengeance au Roi. Une foule qui avoit aussi des plaintes à porter, se joignit à lui. On n'obtint rien.

Un déni de justice ou toute autre oppression de cette espéce, n'arrache que des larmes à une Nation douce & subjuguée depuis longtems. Mais une Nation fiere & qui distingue l'obéissance de l'esclavage, n'éteint sa colere que dans le sang.

Uladislas venoit de mourir en laissant le feu allumé. Chmilienski, avec plus de rage que de capacité, mene ses Cosaques dans le cœur de la Pologne, fait main-basse sur la Noblesse en épargnant le Paysan, rencontre l'Armée Polonoise à Pilawiecz, dans la Petite Pologne, la défait entierement, marche à Léopol, Capitale de la Russie Rouge, qui se rend pour éviter les derniers malheurs, porte l'épouvante jusques à Cracovie, d'où l'on enleve la Couronne pour la mettre en lieu de sûreté. L'incendie, le viol & le meurtre l'accompagnent pour rendre ce qu'il avoit souffert; & au milieu de ce torrent de vengeance, il se souvient qu'on A. 1648.

a insulté sa Religion. Il obligé les Prêtres à se marier avec des Religieuses, & à vivre dans le Schisme Grec *).

Si l'on tenoit régistre des forfaits que la Justice de Dieu ou des Hommes laisse impunis sur la terre, les scélérats seroient encore plus effrénés. Bien des innocens périrent dans la vengeance de Chmilienski. Le principal coupable, *Jatinski*, échappa à ses coups.

Un autre sujet d'étonnement, c'est la défaite de l'Armée Polonoise. Le Grand-Général Potoçki avoit une longue expérience; Chmilienski n'en avoit point ou presque point. L'Histoire nous montre plus d'une fois ces phénomènes. Il faut que le désespoir dans une ame forte, & dans un peuple courageux, tienne lieu de tout.

Casimir qui ne faisoit que prendre le Sceptre, se voyoit au moment d'en être dépouillé. Ce tems étoit funeste à plusieurs Rois. Philippe IV venoit de perdre le Portugal & presque toutes ses possessions en Asie. Une faction en France forçoit la Mere de Louis XIV à fuir de sa Capitale avec ses Enfans. Charles I mouroit à Londres sur un échafaut. Les Rois oublieroient qu'ils sont hommes, s'ils étoient toujours heureux.

L'Armée

*) Pastor. Hist. Pol. pag. 138 & 192.

L'Armée Polonoiſe avoit donc lâché le pied à Pilawiecz. L'ignominie en étoit toute fraîche, lorſque les deux Sobieski arriverent: *Venez-vous nous venger*, leur dit une Héroïne en les voyant; c'étoit leur Mere: *Je ne vous reconnois point pour mes Fils, ſi vous reſſemblez aux Combattans de Pilawiecz.*

La Nobleſſe ſollicitoit Caſimir de ſe mettre à la tête d'une puiſſante Armée. Ce Roi qui vouloit ramener les Coſaques par la négociation, & en donnant quelque ſatisfaction à de braves gens cruellement inſultés, répondit à la Nobleſſe: *Il ne falloit pas brûler les moulins de Chmilienski, encore moins violer ſa femme & la maſſacrer avec ſon fils.* Cette réponſe déplut; & la Nobleſſe s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla ſe faire battre dans la baſſe Volhinie. Il lui reſtoit encore du courage. Elle s'approcha de l'*Hypanis*. Ce Fleuve qui ſe joint au Boryſthène, & tombe avec lui dans la Mer Noire, ſe nomme aujourd'hui le *Bogh*. C'eſt ainſi que des Barbares ont défiguré juſqu'au nom des Pays que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Les bords du Bogh ne furent pas plus favorables aux Polonois, que le premier Champ de Bataille. Leur déroute fut complette.

Ce fut dans cette ſeconde Action, que Marc Sobieski, moins heureux que ſon Cadet, perdit la vie à la fleur de l'âge, & en entrant dans la carriere de la gloire. Lorſqu'il étoit parti pour voyager en France, avec ſon Frere, le Pere leur avoit dit: *Mes Enfans, inſtruiſez-vous de tout ce qui eſt utile. Quant à la Danſe vous l'apprendrez ici avec les Tartares.* Les Tartares combattoient effectivement avec les Coſaques dans cette fatale journée. Leur Kan avoit une injure perſonnelle à venger. La Pologne lui avoit payé, auſſi bien qu'à ſon Prédéceſſeur, une penſion conſidérable, qu'Uladislas avoit ſupprimée. On lui amena, après la victoire, trois cens Gentilhommes Polonois chargés de chaînes & couverts de bleſſures Marc Sobieski étoit du nombre. Le cruel Tartare, ſans avoir égard au droit des Gens, qui reſpecte les Priſonniers de guerre, lui fit couper la tête & à tous ſes Compagnons; leurs corps ſervirent de pâture aux Vautours, & la Mere de Marc Sobieski n'eut pas même l'affreuſe conſolation de mettre ſon Fils dans le tombeau de ſes Peres. Elle porta ſa douleur en Italie pour éviter la vûe d'un Pays où elle venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Le Fils qui lui reſtoit, n'en étoit pas aimé ſi tendrement à cauſe de quelques vivacités de

jeunesse, & de deux combats singuliers où il avoit prodigué un sang qu'il ne devoit qu'à la patrie. Cet honneur barbare des duels, inconnu dans tout l'Orient, depuis Constantinople jusqu'au fond du Japon, nous est venu du Nord. Il n'est pas étonnant que les Polonois s'en piquent ainsi que nous: mais moins sages encore, ils ne se sont pas corrigés comme nous, de ces duels publics où l'on prend des seconds, & où les Spectateurs animent l'émulation des Gladiateurs. Jean Sobieski étoit puni par le duel même; car, tandis que son Aîné avoit marché au véritable honneur, une blessure l'avoit retenu à Léopol. Dès qu'il eut recouvré ses forces, la vengeance & la gloire lui parlerent également.

On avoit encore les mêmes ennemis à combattre. Il étoit tems que Casimir se mit à la tête des troupes pour jetter plus d'ordre dans les opérations, & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une République qui veut des Rois guerriers. Il s'y mit.

Le jeune Sobieski, devenu le Chef de sa Maison, n'avoit encore que préludé dans la guerre. Tout ce qu'on avoit pu remarquer en lui, c'étoit une ardeur bouillante qui l'étourdissoit sur les dangers, & une avidité de s'instruire qui le portoit souvent où le devoir ne le de- A. 1649.

mandoit pas. Il avoit la Staroftie de Javorow dans le Palatinat de Ruffie, qu'il tenoit de fon Pere. Il parut à la tête d'une troupe choifie. Il y eut vingt combats contre des ennemis qui ne fuyoient que pour revenir à la charge; & partout il fit voir que la nature lui avoit donné la valeur du Soldat; & ce qui eft bien plus rare, ce coup d'œil heureux qui annonce le Général. Un événement montra quelle confidération il s'étoit acquife en fi peu de tems. L'Armée Polonoife fe révolta dans le Camp de Zborow, ville de la petite Pologne, aux confins de la Podolie. Tout fut employé par le Général Czarneski, la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le devoir. On en défefpéroit, lorfque Sobieski demanda cette négociation. Les ames extraordinaires juftifient leur témérité par le fuccès. Il eft aifé d'imaginer de quelle adreffe, de quelle éloquence il eut befoin pour perfuader des hommes qui avoient les armes à la main. Il réuffit. Cet empire fur les efprits auroit fait honneur à un Général confommé; il combloit de gloire un jeune homme qui n'étoit encore dans aucune charge de l'Etat.

On marcha à l'ennemi avec ce concert de volontés, qui annonce la victoire. Chmilienski, malgré la juftice de fes armes,

mes, ceſſa d'être heureux. Soutenu des Tartares, il entreprit de forcer ſon Roi dans le Camp de Zborow. On ſe battit pluſieurs jours, pendant leſquels il perdit plus de vingt mille hommes ; & il n'oſa plus tenter la fortune. On parla de paix ; & avant que de la ſigner, le Roi récompenſa Sobieski de la Charge de Grand-Enſeigne de la Couronne, Officier de Cour & d'Armée, qui porte la Banniere de la République à la Poſpolite, au Couronnement, & aux Funérailles des Rois.

La paix de Zborow fit murmurer toute la Nobleſſe. Le Roi qui n'avoit point abandonné ſon deſſein de ramener les Coſaques par la douceur, leur accorda des conditions dont ils pouvoient abuſer. Oubliant tout le paſſé, il les laiſſoit armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiovie, qui ne devoit plus être donné qu'à un Seigneur du *Rit Grec*. Il les rétabliſſoit dans l'exercice paiſible de leur Religion, & dans tous leurs priviléges. Cependant comme il faut toujours quelque choſe pour ſatisfaire la Majeſté des Rois, il fut ſtipulé que Chmilienski demanderoit pardon à genoux. Le Coſaque ſe ſoumit à cette humiliation pour le bien de ſon Pays. Le Prince Tartare gagna du butin & le rétabliſſement de ſa Penſion. Tout

cela étoit ſage: mais la Nobleſſe Polonoiſe ne l'étoit pas. On cria de toute part que le Roi trahiſſoit la République. On penſoit à rompre un Traité dont on ne vouloit pas voir les avantages.

Les Coſaques ſentirent que le parti des Grands l'emporteroit ſur celui du Roi; & que la paix qu'ils venoient de faire étoit
A. 1651. fragile. Ils reprirent les armes avec les Tartares. Bereſtesk, ville ſituée aux confins du Palatinat de Beltz, fut le Champ de Bataille. Les Tartares, après une perte de ſix mille hommes, prirent la fuite. Les Coſaques ſe retrancherent dans leur Camp où ils ne furent forcés qu'en vendant chérement la victoire aux Polonois. On peut dire que Caſimir, contraint par ſes Sujets à reprendre les armes, vainquit malgré lui. Sobieski fut bleſſé à la tête: mais tant d'autres avoient des bleſſures à montrer, que ce n'étoit pas une diſtinction.

Chmilienski étoit battu, mais il vivoit, & il lui reſtoit des reſſources. Le Czar Alexis ſe ſervit de lui pour attaquer la Pologne. Il prit Smolensko, grande ville ſur la rive droite du Boryſthène, qui retournoit à ſes premiers Maîtres, & il s'ouvrit un paſſage dans la Lithuanie qu'il déſola par le fer & par le feu.

Nos Mémoires ne nous inſtruiſent pas ſur la conduite de Sobieski dans cette guerre

guerre avec les Moscovites & les Cosaques : il faut des actions d'éclat pour faire parler la renommée ; & les actions d'éclat ne se font pas sans des occasions singulieres. Il est pourtant vraisemblable qu'on appercevoit constamment ces traits soutenus de courage & de sagesse, qui décèlent le grand Capitaine ; puisque dans une autre guerre qui vint s'allumer au feu de celle-ci, pour embrâser la Pologne dans toutes ses Provinces, Sobieski, encore à ses premieres campagnes, eut un commandement distingué dans la Cavalerie. Ces avancemens précipités ne se font pas sans de grandes raisons dans un Royaume Républicain, où la Cour doit s'observer & donner des récompenses plûtôt que des graces.

Il y avoit longtems que la Pologne A. 1655. n'avoit vû tant d'ennemis conjurer sa perte. Charles Gustave devenu Roi de Suède, par l'abdication de Christine, cette Reine trop Philosophe, qui aima mieux vivre à Rome avec les Arts, les Cardinaux & les Lettres, que de travailler au bonheur d'un Royaume, Charles Gustave, emporté par une erreur trop commune aux Rois, crut ne pouvoir mieux commencer son régne que par des Conquêtes. Il se rendit maître en peu de tems de la Mazovie, & d'une grande partie de la Pologne, d'où il

porta le théâtre de la guerre dans la Prusse.

Sobieski, dans une Armée battue partout, apprenoit à battre. A la tête de quatre cens chevaux entre Elbing & Marienbourg, il en défit plus de six cens commandés par un proche Parent du Roi de Suéde. Si Casimir avoit eu beaucoup de Sobieskis, il auroit évité les dures extrémités où il se vit réduit. Abandonné de son Armée, il chercha un asile dans la Siléſie. Il vit même la Lithuanie, qui n'étoit pas encore soumise, se mettre sous la protection du Vainqueur. On eut dit que tous ses Sujets étoient frappés de la foudre, & que ceux qu'elle n'avoit pas tués, n'étoient plus capables que d'un seul sentiment, celui de la terreur. Mais enfin l'orage passa en se dispersant sur une grande étendue de pays. On reprit ses sens; on crut que Charles Gustave n'étoit pas invincible.

Casimir profita de cette lueur de courage. Parmi les Officiers qui méritoient le plus sa confiance, il avoit remarqué Czarneski & Sobieski. Il détacha les Tartares du parti Moscovite; il eut l'adresse de les mettre dans le sien. Sobieski fut chargé de les conduire, tandis que Czarneski commandoit les Polonois. D'abord on fit main-basse sur les Troupes Suédoises qui avoient pris leur quartier d'hiver

d'hiver en Lithuanie; on tailla auſſi en piéces tout ce qu'on trouva diſperſé en Pologne. Chaque jour briſoit quelqu'anneau des chaînes de la Nation.

Cependant Charles Guſtave ramenoit ſon Armée du fond de la Pruſſe, & avec elle un ſecours de l'Electeur de Brandebourg. Sobieski l'aſſiége entre la Viſtule & le Sanus, riviere qui ſe jette dans ce fleuve, il lui coupe les vivres, le fatigue par des eſcarmouches continuelles; & comme il apprend que *Douglas*, Général Suédois, s'approche avec un corps de ſix mille hommes pour dégager ſon Roi, il laiſſe de l'Infanterie pour continuer à le tenir enfermé, il marche à Douglas avec ſa Cavalerie, il paſſe à la nage la Pilcza que la fonte des neiges avoit beaucoup enflée; & avec cette *célérité* que Céſar regardoit comme la premiere qualité du Général, il ſurprend Douglas, le bat, & le pourſuit pendant huit milles du côté de Varſovie.

Tous les corps de l'Armée Polonoiſe obligée de faire face en tant d'endroits, ne combattoient pas auſſi bien que celui qui marchoit ſous les ordres de Sobieski. Il fallut ſe diviſer encore pour s'oppoſer à Ragotski, Prince de Tranſylvanie qui s'avançoit de concert avec la Suède, dans le deſſein de ravir la Couronne à Caſimir. Au milieu de tant d'ennemis, on fit des fautes

ſautes dont Charles Guſtave profita. S'étant dégagé du poſte dangereux où il s'étoit mis, il s'approcha de Varſovie; on en vint à une affaire générale qui dura trois jours. Il y eut de part & d'autre, dans des flots de ſang, des efforts de courage & de tête. Mais enfin la victoire ſe déclara encore pour Charles Guſtave, victoire que Caſimir lui vendit bien cher. Jamais les Tartares n'avoient combattu avec tant d'ordre & de fermeté. Accoûtumés à un brigandage continuel, impatiens de la diſcipline, toujours prêts à fuir lorſqu'ils trouvent de la réſiſtance, ils ſe croyoient devenus d'autres hommes ſous le commandement de Sobieski; & lorſque la ſuite des événemens tourna ſa valeur contr'eux, ils ſe ſouvinrent toujours, avec une admiration mêlée de reſpect, des belles actions qu'ils lui avoient vû faire, & ils ſentirent qu'on pouvoit acquerir de la gloire en perdant une bataille.

C'étoit fait de la République, ſi Charles Guſtave eût vécu quelques années de plus. Il mourut dans ſa trente-huitiéme année, preſqu'auſſi grand que Guſtave Adolphe, ſi la guerre décide des grands hommes.

D'un autre côté Ragotski plus ambitieux que Général, & peu docile aux conſeils de ſon Allié Charles Guſtave, avoit man-

manqué l'occaſion de vaincre. Georges Lubomirski, Petit-Général de l'Armée Polonoiſe, & Sobieski, étoient entrés dans ſon pays pour y exercer les mêmes hoſtilités dont il affligeoit la Pologne. La défenſe ne lui réuſſit pas mieux que l'attaque. Battu il entraîna dans ſa disgrace une ſecte qui avoit abuſé, en Pologne, de la tolérance dont elle jouiſſoit. Celle des *Unitaires*, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, adorateurs d'un Dieu unique, incommunicable, qui ne produiſit jamais rien d'égal à lui. La Pologne les proſcrivit, non pour leur doctrine, quelque condamnable qu'elle fût; mais pour leurs liaiſons avec Ragotski. Cette Secte, qui a ſéduit l'Orient & l'Occident pendant trois ſiécles, & qui ſe mêle à toutes les Religions, eſt peut-être encore la plus nombreuſe: mais elle n'a plus de Temples. Ragotski ſe crut perdu auſſi bien qu'elle, trop heureux d'accepter une paix honteuſe qui lui ôta toute envie de troubler le repos de ſes voiſins.

Quant à la Suéde, ne ſe croyant plus en état de ſoutenir les grands projets du Roi qu'elle venoit de perdre, elle ſigna la paix à Oliva, célébre Monaſtere de la Pruſſe Royale à un mille de Dantzic. A. 1660.

Il reſtoit deux ennemis à la Pologne: les Moſcovites & les Coſaques: ceux-ci plus acharnés, parce que le reſſentiment d'une

d'une grande injure eſt plus dévorant que l'envie des Conquêtes. La République avoit pour auxiliaires les Tartares de Crimée. Ce ſecous dont on pouvoit tirer un grand avantage, on le devoit principalement au zéle de Sobieski. Il avoit vécu parmi eux comme ôtage. Un ôtage dans le ſein d'une Nation barbare, s'il n'eſt qu'un homme ordinaire, ne penſe qu'au moment qui l'en tirera pour le rendre à ſes foyers. Sobieski s'occupoit des intérêts de ſa patrie. Les Tartares l'eſtimoient déjà pour l'avoir vû combattre; & c'étoit la raiſon qui le leur avoit fait préférer à d'autres ôtages: le Kan ſûrtout conçut pour lui une amitié qui ſervit bien la Pologne en cette occaſion. L'alliance fut conclue.

A. 1660. Les Armées combinées attaquerent les Moſcovites, tantôt en leur dreſſant des embuches, tantôt en campagne ouverte. Les ſuccès ſe balançoient. On touchoit à une affaire déciſive près de Cudnow; & le Roi Caſimir, qui commandoit en perſonne, la déſiroit beaucoup; mais les Moſcovites trainoient en longueur pour donner le tems à Chmilienski de joindre avec ſes Coſaques. Il étoit de la derniere importance d'empêcher cette jonction; & il falloit un homme de tête pour y réuſſir. Sobieski fut détaché avec un Corps bien inférieur à celui des Coſaques. Il les

les chargea au moment qu'ils arrivoient près de Slobodyſzée en Ukraine. La déroute fut ſi grande que leur Général fut pris, chargé de chaînes comme rebelle & amené au Roi Caſimir. Le bruit de cette victoire effraya tellement les Moſcovites, qu'ils rendirent les armes preſque ſans combattre.

Il n'y avoit plus que quelques places en Lithuanie qu'il falloit reprendre. Wilna la Capitale en étoit une, grande ville bien peuplée, bâtie de bois, faute de carrieres. Le Moſcovite qui défendoit la Citadelle, auroit puni de mort quiconque eût parlé de ſe rendre. Il eut des ſoupçons ſur un Prêtre Polonois; il le fit mettre dans un mortier, & fit jetter cette affreuſe bombe ſur les aſiégeans. Sa cruauté, ſon obſtination, & l'impoſſibilité où il étoit de ſe défendre longtems, révolterent quelques Officiers étrangers qui étoient ſous ſes ordres. Ceux-ci craignant un ſort funeſte, le livrerent aux Polonois avec la place. Les Polonois maîtres de ce barbare, voulurent le faire périr par la main des bourreaux. Il ne s'en trouva point. Son Cuiſinier s'offrit, & lui coupa la tête. Quel devoit être le Maître d'un pareil Serviteur?

La guerre avec la Moſcovie touchoit à ſa fin, ſi Caſimir ne s'étoit pas laiſſé diſtraire par un projet qui tourna les armes

de la République contre elle-même. Ce Prince fait pour toutes les ſingularités, après avoir été Jéſuite & Cardinal, avoit épouſé la veuve de ſon Frere, Louiſe-Marie de Gonzague *). C'étoit le cas où s'étoit trouvé le Roi d'Angleterre, Henri VIII, en épouſant Catherine d'Arragon, veuve de ſon frere Artus; & les conteſtations qui s'étoient élevées en Angleterre, avoient agité la Pologne. Les Théologiens du parti du Roi s'étoient appuyés du Deutéronome qui permet non-ſeulement, mais qui ordonne *d'épouſer la veuve de ſon frere, quand elle n'a point d'enfans.* Les Docteurs oppoſés avoient objecté *le Lévitique* qui défend *de révéler la turpitude de la femme de ſon frere.* Les Sénateurs, ſans aller chercher la régle dans les loix du Peuple Juif, avoient dit au Roi: „Comment oſez-„vous former un pareil nœud, après tous „les malheurs arrivés à l'Angleterre ſous „Henri VIII, & à la Pologne ſous Sigiſ-„mond votre Pere? Eſt-ce parce que „votre Pere a épouſé les deux Sœurs **), „que vous voulez vous unir à la veuve „de votre Frere? Nous penſons comme „pen-

*) Fille du Duc de Mantoue & de Nevers, la même qui avoit aimé en France le Grand-Ecuyer *Cinq-Mars.*

**) Anne & Conſtance, Filles de l'Empereur Ferdinand II.

„penſoient les Sénateurs de ce tems-là.
„Vous ſavez qu'ils écrivirent au Pape
„Clément VIII, qu'ils ne ſouffroient pas
„même ces ſortes d'union dans leurs
„haras *). "

Rome, qui avoit ſanctifié ces deux mariages, ne s'étoit pas effrayée de celui-ci; & il ſembloit que plus il avoit été conteſté, plus la Reine étoit chere à Caſimir. Bon, doux, complaiſant, voulant tout ce qu'elle vouloit, penſant aux choſes auxquelles elle le faiſoit penſer, ou ne penſant à rien, il ſe livroit à l'amour conjugal plus peut-être qu'il ne convenoit à ſon repos, & à celui de la Pologne. Se voyant ſans enfans, il projetta, pour plaire à ſa femme, de faire déſigner pour la Couronne un jeune Prince qui devoit épouſer ſa niéce. La Reine qui avoit été élevée en France, en aimoit le ſang preſqu'autant que le ſien. Le jeune Prince qu'on vouloit couronner, c'étoit le Duc d'Anguien, Henri-Jules de Bourbon, Fils du grand Condé. La Princeſſe qu'on lui deſtinoit, ſe nommoit Anne de Baviere, Gonzague par ſa Mere. La Reine accoutumée au gouvernement, ſe flattoit d'en prolonger la durée par l'empire naturel qu'elle auroit ſur un jeune Prince

K 2 cou-

*) Zaluski, tom. I. part. I. pag. 158.

couronné de sa main, si le Roi venoit à mourir.

A. 1661. Le Roi sonda les esprits des Sénateurs & des Grands Officiers. Ils ne répondirent d'abord que par un silence plus expressif que la parole; & ensuite ils desapprouverent ouvertement *). Lubomirski surtout, Grand-Maréchal de Pologne & Petit-Général de l'Armée Polonoise, s'écria que vouloir élire un Roi avant la vacance du Trône, c'étoit violer la loi la plus sacrée de la République, & renverser le rempart le plus ferme de la liberté. Il supplia le Roi de se souvenir que ses prédécesseurs depuis Jagellon, & lui-même, avoient tous juré de ne jamais proposer un Successeur. „On ne „vous permettroit pas, ajoûta-t-il, pour „votre propre fils, ce que vous tentez „pour un Etranger."

Casimir arrêté par le Sénat, feignit de se désister. Le projet resta enseveli pendant trois ans dans son cabinet; & on employa ce tems à gagner des suffrages par tous les appas que les Rois présentent aux ambitieux, ou par la crainte qu'ils savent inspirer aux foibles. On ne s'avisa pas d'agir sur Lubomirski, on connoissoit son caractère: il ne s'étoit pas contenté de dire son avis dans le Sénat,

*) Lengnich, pag. 208.

nat, il avoit inſpiré ſes ſentimens aux uns, il avoit raſſuré les autres. C'étoit un chef de conſpiration aux yeux de la Cour; & on eſſaya de le faire paſſer pour tel aux yeux de la République.

L'Armée Polonoiſe, mécontente de ſa A.1664. ſolde, & encore plus des payemens différés, s'étoit confédérée. De toutes les confédérations qui ſe font en Pologne, ſous prétexte du bien public, celle de l'Armée eſt la plus dangereuſe. Plus de diſcipline, plus de frein pour le Soldat qui vit à diſcrétion, au milieu des excès; & comme il ſecoue l'autorité du Grand-Général, il ſe choiſit un Chef ſous le nom de *Maréchal de la Confédération.* Ce Chef eſt un vrai *Dictateur*, qui réunit dans ſa perſonne tout le pouvoir qui eſt partagé entre les trois Ordres de l'Etat. Il reçoit les Ambaſſadeurs, il donne les ordres aux Tribunaux, il leve des troupes & des ſubſides, il commande l'Armee, il inflige des peines, il exerce le droit de vie & de mort. Cette ſorte de confédération eſt proſcrite par les loix: mais malgré les loix elle n'eſt criminelle que lorſqu'elle eſt foible. Ce ne fut pas Lubomirski qu'elle mit à ſa tête: mais la Cour ſuppoſa que Suiderski qu'elle avoit choiſi, n'étoit qu'un inſtrument dont Lubomirski étoit l'ame. On aſſembla une Diète où le Chef apparent ne fut point

 accu-

accuſé; on ne cita que Lubomirski. Il ne comparut pas, bien perſuadé que la Cour vouloit abſolument le trouver coupable. Il fut jugé & condamné comme ennemi de l'Etat, & criminel de Léze-Majeſté, à perdre les biens, l'honneur & la vie *). Ce jugement porté contre le vœu & la proteſtation des Nonces étoit illégal.

L'illuſtre proſcrit ſavoit que la colere des Rois eſt un feu dévorant qui conſume tout dans ſa premiere chaleur. Il ſe retira hors de la Pologne, à Breslaw, pour lui donner le tems de ſe ralentir & peut-être de s'éteindre. Il comptoit même beaucoup ſur une Diète extraordinaire, où il devoit être queſtion de ſes intérêts.
A. 1665. Elle s'aſſembla; & une grande partie de la Nobleſſe refuſa de délibérer ſur les affaires publiques, avant que le Roi ſe fût laiſſé fléchir en faveur de Lubomirski. D'un autre côté la Faction Royale prétendoit que c'étoit tout perdre, ſi le Roi ſe relâchoit. Ceux-ci diſoient que Lubomirski étoit un eſprit inquiet, un perturbateur, un boutefeu dont il falloit ſe délivrer: ceux-là en plus grand nombre, que c'étoit un vrai Citoyen, un Général expérimenté, un Miniſtre incorruptible, un Soutien des loix qu'on vouloit detruire;

*) Kochov. pag. 147. Lengnich. pag. 215.

re; & bientôt on n'entendit plus que de voix confuſes avec des menaces réciproques. On ſe ſépara ſans rien conclure.

Mais le Roi éxécuta en partie le jugement qui avoit été porté. Il diſpoſa des charges du proſcrit en faveur de deux Sujets qui lui étoient agréables *). Le Palatin de Kiovie, Czarneski, eut celle de Petit-Général. Sobieski, d'Enſeigne de la Couronne, fut fait Grand-Maréchal. Cette place élevée n'eſt pas Militaire. La République a quatre Officiers principaux qui répondent aux quatre branches du Gouvernement; le Grand-Général qui eſt le Chef de la Guerre, le Grand-Chancelier qui préſide à la Juſtice, le Grand-Tréſorier qui veille aux Finances, & le Grand-Maréchal qui a la direction de la Police. On les appelle *Brachia Regalia*, les bras du Roi; & quelquefois les Rois s'en ſervent pour frapper la République. Lubomirski ne s'étoit jamais prêté à cet uſage: fermeté patriotique qui lui attiroit beaucoup de partiſans. Sobieski & Czarneski jouiſſoient auſſi d'une grande réputation; on convenoit même qu'ils méritoient les charges; mais on ajoûtoit qu'il étoit injuſte d'en dépouiller celui qui les rempliſſoit avec tant de dignité.

Lubo-

*) Kochov. pag. 164. Lengnich, p. 216.

Lubomirski desespérant de la Justice au Tribunal de son Roi, la chercha dans les armes. Il rentra en Pologne avec huit cens hommes seulement. Cette petite troupe grossissoit en marchant. Elle se trouva de cinq mille, lorsqu'elle arriva à Czenstochow, ville peu considérable sur la Warta, dans le Palatinat de Cracovie. Le Roi avoit assemblé des forces bien supérieures dans la Siradie, & campoit auprès du Bourg de Warta. Il détacha les Lithuaniens sous le commandement de Polubinski, pour attaquer l'Armée des Rebelles. C'est ainsi qu'on les appelloit. Les Rebelles battirent les Sujets fidéles, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouverent les principaux Officiers, & Polubinski lui-même. Le Vainqueur les traita avec toute l'humanité qu'on pourroit attendre d'un ami, & les renvoya libres sans rançon *). Il ne fut pas aussi généreux pour Sobieski, & il faut avouer que la tentation d'écraser un Rival qui s'éleve sur nos ruines, ébranle la vertu la plus ferme. Il fit ravager ses terres, & enlever ses haras.

Ce premier succès lui ouvrit la grande Pologne, tandis que l'Armée Royale faisoit tous ses efforts pour lui disputer les pas-

*) Kochov. pag. 173. 192.

paſſages. La Nobleſſe d'abord incertaine entre le Roi & Lubomirski, ſe détermina & ſe rangea ſous les étendarts du Sujet. La Tempête qui alloit engloutir la République, augmentoit d'un jour à l'autre. Des Sénateurs qui n'aimoient que la Juſtice & la Paix, André Trzebiski & Thomas Leſczinski, celui-ci Evêque de Chelm, l'autre de Cracovie, obtinrent des deux Armées qu'elles reſteroient en préſence ſans coup férir, juſqu'à une Diète extraordinaire que le Roi indiqua à Varſovie pour le 17 Mars. Les Conciliateurs faiſoient eſpérer à Lubomirski ſon rétabliſſement, & à l'Armée confédérée la ſolde qu'elle demandoit.

Lubomirski n'étoit pas infléxible. Il ſavoit oublier une injure, dès qu'on la réparoit. Victorieux il prit le perſonnage de ſuppliant, & pour prouver qu'il cherchoit la Paix de bonne foi, il s'éloigna de ſon Armée pour attendre à Breslaw l'événement de la Diète. Ce grand jour qui tenoit les armes & les eſprits en ſuſpens, arriva. Le Maréchal des Nonces *) qui portoit la parole, s'étendit en propos vagues ſur le bien de la paix: les

*) Les Nonces, ou autrement les Députés des Diètes particulieres de chaque Palatinat, nomment un Maréchal qui préſide aux délibérations, porte la parole & donne la permiſſion de parler.

les Partiſans de Lubomirski marquerent leur impatience. L'Orateur paſſa aux demandes des Confédérés; l'attention ſe renouvella. On crut toucher au moment qui alloit mettre ſur la ſcène Lubomirski & ſes intérêts. L'Orateur, qui avoit les yeux attachés ſur ceux du Roi, n'en eut pas le courage. Un *Veto* qui partit du milieu de l'aſſemblée, mit fin au diſcours & aux comices *).

Outre le reſſentiment de Caſimir, qui s'aigriſſoit toujours davantage, le tems avoit fait naître un nouvel obſtacle au rétabliſſement de Lubomirski. Czarneski, qui avoit profité d'une partie de ſes dépouilles, *du Petit Généralat*, étoit mort depuis peu. Caſimir s'étoit preſſé de donner encore cette importante Charge à Sobieski. Sans le mérite frappant qui parloit pour lui, on ſeroit fâché de le voir ainſi s'élever dans le trouble, & ſur les ruines d'un Héros. Le Roi s'étoit donc mis dans un pas fort embarraſſant. Il falloit ôter à Sobieski les deux places dont il avoit à peine goûté le pouvoir & les honneurs; & pour rétablir un homme d'un mérite éclatant, en injurier un autre qui jouoit déjà un grand rôle dans la République. Le moyen, diſoit la Cour, de défaire ce qui eſt fait; & convient-il

*) Lengnich. pag. 218.

il à la Majesté du Trône de regarder en arrière? Il vaut mieux reprendre les armes. On les reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, à la tête de vingt-six mille hommes, alla chercher son ennemi qui n'en avoit que dix-huit mille. Les Armées s'approcherent le 13 Juillet dans la Cujavie. Ce fut la premiere occasion où Sobieski exerça le Généralat. Les Armées étoient séparées par un marais. Le Roi lui ordonna de le passer. Sobieski représenta tout le danger d'une pareille manœuvre. Il étoit aisé de prévoir que l'ennemi ne laisseroit passer qu'autant de troupes qu'il en pourroit battre. Mais la passion ne voit rien ou voit mal. On entra donc dans le marais, on s'embarrassa dans la fange, on arriva avec beaucoup de peine. Outre l'intérêt de la patrie que les deux partis croyoient aimer en la déchiranr, il y avoit un intérêt personnel dans les deux Généraux, tous deux savans dans la guerre, & intrépides dans l'action. On voyoit un Général nouvellement pourvu en attaquer un autre qu'on avoit dépouillé pour le revétir. Celui-ci combattant pour lui-même autant que pour la Confédération, tomba avec impétuosité sur Sobieski sans lui donner le tems de se former au sortir du marais. L'Armée Royale fut accablée avant que de com-

A. 1666.

battre. Le Roi en vit la défaite de l'autre bord, & il eut à se reprocher le sang de quatre mille hommes qui resterent sur le champ de bataille. C'étoit une Armée perdue sans l'habileté de Sobieski, qui sauva les débris par une retraite aussi savante qu'elle étoit difficile *). Et quoiqu'un Général battu ait toujours tort, ses ennemis mêmes l'excuserent par l'obstination du Roi.

Le Roi se repentant de n'avoir pas suivi son Conseil, alla camper sur la riviere de Pilcza dans le Palatinat de Rava, où il se montra moins éloigné d'un accommodement: il n'étoit pas difficile d'y parvenir; car Lubomirski, sans être enflé de la victoire, tendoit encore les bras à la paix. Il ne fut inébranlable que sur les intérêts de son Armée & sur ceux de sa Patrie. On convint que cette Armée toucheroit les sommes qu'on lui avoit refusées; & que personne ne seroit recherché sur tout ce qui s'étoit passé; le point capital qui avoit armé les Citoyens contre les Citoyens, ne fut pas oublié. Le Roi s'engagea par un diplôme particulier à ne se mêler en aucune façon de son Successeur, dont il promettoit de laisser l'élection à la liberté des suffrages, lorsque le Trône seroit vacant. L'Armée con-

*) Lengnich. pag. 219.

confédérée & la Patrie étant satisfaites, Lubomirski s'oublia lui-même. Il se contenta de la révocation du décret qui l'avoit proscrit, sans insister sur son rétablissement dans les Charges dont on l'avoit dépouillé. Rentré en grace & ayant congédié ses troupes, suivi seulement des Chefs; il se rendit à Jaroszin où il salua le Roi. Cette réconciliation ressembla à toutes celles qui se font entre un Maître & un Sujet qui s'est fait craindre; & comme il connoissoit les Rois, libre de rentrer en Pologne, il retourna à Breslaw où il mourut subitement six mois après. Les ennemis de la Cour n'accuserent point la nature *).

Sobieski avoit appris à vaincre sous ses ordres; & il se préparoit à le surpasser. Sa vie jusqu'ici n'avoit été qu'un tissu de combats, où, toujours célibataire, il avoit risqué tant de fois de finir ses jours & sa race. Il touchoit à sa trente-sixiéme année. Parmi les *Filles d'Honneur* que la Reine Louise avoit amenées de France, sans se douter qu'elle amenoit une autre Reine, la Noblesse Polonoise en avoit distingué une que la Reine elle-même honoroit d'une faveur particuliere. C'étoit *Marie Casimire de la Grange*, Fille de Henri de la Grange & de

 Fran-

*) Kochov. pag. 251 & 55.

Françoiſe de la Châtre, qui avoit été Gouvernante de la Reine Louiſe. Ces deux anciennes Maiſons du Berry s'étoient illuſtrées par des Maréchaux de France. Henri de la Grange a été plus connu ſous le nom de Marquis d'Arquien, Capitaine des Gardes de Philippes d'Orléans, Frere unique de Louis XIV. Sa Fille *Marie* tranſplantée en Pologne, avoit épouſé le Palatin de Sendomir, Radziwil, Prince de Zamoski, Ville de Pologne, dans le Palatinat de Beltz. Elle en avoit eu quatre enfans, morts au berceau; & le Pere avoit fort peu ſurvécu.

Sobieski, perſuadé que la faveur aide le mérite, & ſachant bien que la Reine continuoit à protéger la jeune Veuve, demanda ſa main, ſans lui donner le tems d'eſſuyer ſes larmes. La Reine les maria ſecrettement pour garder la décence du deuil, après quoi elle écrivit au Marquis d'Arquien pour avoir ſon conſentement. Le Marquis répondit „qu'il étoit „inoui de ſe remarier un mois après le „veuvage, que l'éclat de M. Sobieski ne „l'éblouiſſoit pas, qu'ayant ſçu le peu de „ſatisfaction que ſa Fille avoit eu dans „ſon premier Mariage, il avoit réſolu de „la retirer dans ſon Pays natal, eſpérant „de la juſtice de Sa Majeſté qu'elle le laiſ„ſeroit uſer pleinement du pouvoir qu'ont „les Peres ſur leurs Enfans, par toutes

„les

„les loix divines & humaines: mais que „la chose s'étant faite sans son consentement, qu'on avoit jugé par conséquent „inutile, le respect qu'il devoit à une „grande Reine, l'empêchoit d'en dire son „sentiment, en conservant néanmoins le „souvenir de la faute de Madame Zamoska". Les hommes devroient apprendre à se livrer de meilleure grace à la destinée. Le Marquis n'eût certainement pas écrit de ce ton, s'il eût prévu que ce Mariage devoit mettre sa Fille sur le Trône, en le comblant lui-même de biens & d'honneurs. Le Pape Innocent XII n'oublia jamais qu'il avoit béni cette union étant Nonce Apostolique en Pologne; & il donna dans toutes les occasions des preuves particulieres de son affection aux deux Epoux.

Il leur restoit peu de tems à jouir des bontés de la Reine. Elle mourut en 1667, en remuant encore des ressorts secrets pour assurer le Trône de Pologne au Duc d'Anguien, malgré la loi renouvellée dans la derniere Diète. On l'accusoit même d'avoir chargé le Référendaire *) André Morstyn, arrivé depuis peu de Fran-

*) Il y a deux Référendaires, l'un Ecclésiastique, l'autre Séculier. Leur office est de rapporter les Placets au Roi, ou au Chancelier, & de donner leur avis quand le Roi tient sa Cour de Justice.

France, d'engager le Grand Condé à passer en Pologne, où elle lui promettoit une Armée pour couronner son Fils *).

C'étoit une Femme d'un esprit mâle, plus faite pour porter la Couronne que pour en admirer les diamans, plus propre que Casimir à manier les affaires publiques. Elle préparoit avec lui dans un Conseil secret les matieres qu'il falloit porter au Sénat. Elle dirigeoit également les négociations secrettes, elle se montroit même dans les Diètes, où elle influoit sur les délibérations par la voix de ses créatures. On se plaignoit que sa présence y blessoit la dignité de la République **). Elle avoit encore les vertus de son sexe, la dévotion même, chose assez rare dans une Reine qui a du crédit. S'il est vrai, comme l'écrivent quelques Historiens Polonois, qu'une Femme de ce caractere ait inspiré au Roi son Mari, le dessein d'abdiquer, ce problême ne peut se résoudre qu'en supposant qu'elle se lassoit enfin, comme elle le disoit elle-même, des fatigues du Trône, des murmures de la Nation, & des mécontentemens de ceux même qu'elle obligeoit. D'ailleurs sa santé qui s'affoiblis-

*) Lengn. pag. 221. Zaluski, tom. I. part. I. pag. 153.
**) Lengn. pag. 222.

foibliſſoit, la faiſoit ſoupirer après une vie tranquille qui étoit auſſi du goût du Roi. On n'eut pas de peine à ſe conſoler de ſa mort. Il n'y eut que le Roi, les Favoris, les Monaſteres & les Egliſes qui la pleurerent amerement. Deux fois Reine, elle ne laiſſa point d'enfans.

Il reſtoit à Sobieski la faveur du Roi, A. 1667.
& l'eſtime publique; deux choſes qui ne ſe trouvent pas toujours enſemble. Les événemens le ſervoient auſſi avec une rapidité qui a peu d'exemples. Lubomirski, en prenant les armes contre ſon Roi, lui avoit abandonné ſa place de Grand-Maréchal en 1665. Un an après, Czarneski en mourant lui laiſſa celle de Petit-Général. Il avoit encore un pas à faire pour devenir l'homme le plus important de la République. Le Grand-Général Stanislas Potoçki meurt cette année (1667). Sobieski ſuccède à ſon *Bâton*, en remettant celui de Petit-Général à Démétrius Wieçnowieçki, Palatin de Belz. Les deux Généraux reçoivent effectivement du Roi un Bâton qu'on nomme *Boulaf*. C'eſt une maſſe d'armes fort courte, finiſſant par un bout en groſſe pomme d'argent ou de vermeil, qu'on enrichit quelquefois de pierreries. Ce Bâton de commandement n'eſt pas celui qui figure dans les Armées, mais une grande Lance, ornée d'une queue de cheval,

A. 1667. val, propre à être vûe de loin, dans la marche, dans le combat ou dans un camp. Les deux Généraux campent l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne, avec cette marque du Généralat, qui se nomme *Bontchouk*.

Un Grand-Général peut tout ce qu'il veut. Le plus grand inconvénient de ce pouvoir illimité, c'est l'abus des quartiers d'hyver qu'il établit à son gré, foulant ou soulageant comme il lui plaît. On avoit vû des Grands-Généraux accumuler des Starosties *), que des Gentils-hommes étoient forcés de leur vendre à vil prix pour se rédimer d'une ruine totale. Sobieski revétu du suprême commandement, renonça au privilége des quartiers d'hiver, afin d'ôter à ses successeurs les moyens d'être tyrans. Il auroit pu tyranniser plus qu'un autre, s'il avoit eu ces entrailles de fer, qui se rencontrent trop souvent avec le pouvoir. Il joignoit au Bâton de Grand-Général, comme nous l'avons dit, celui de Grand-Maréchal; c'est-à-dire, qu'il avoit dans ses mains *la Police & la Guerre.* On en mur-

*) Espéces de Gouvernemens. Ces terres faisoient autrefois partie des domaines des Rois. Ils les céderent aux Gentils-hommes pour les aider à soutenir les frais des expéditions militaires, en se réservant seulement le droit d'y nommer.

murmura d'abord, parce que felon l'efprit & les ufages de la République, ces deux Charges dont la réunion rend un Citoyen trop puiffant, doivent toujours être féparées: mais fa conduite appaifa bientôt les murmures. A. 1667.

Quatre-vingt mille Tartares étoient aux frontiéres de l'Etat. Ils dévaftoient déjà la Podolie, la Volhinie & le Palatinat de Ruffie. Les Cofaques toujours irrités contre leurs Maîtres, dont ils avoient reçu de nouveaux mécontentemens, fe joignoient à quiconque vouloit les détruire. Ils marchoient fous la conduite de Doroszensko, moins habile, mais plus intraitable que Chmilienski. La Pologne, après tant de guerres, étoit épuifée de Soldats. On n'en voyoit que dix à douze mille fous les drapeaux; & bien loin de pouvoir foudoyer de nouvelles troupes, le Grand-Tréforier déclaroit qu'il manquoit d'argent pour les anciennes. Le Roi tout à fa douleur & dégoûté plus que jamais de la Couronne, ne penfoit plus à la foutenir. Cependant le mal preffoit. Les Tartares foutenus par les Cofaques, pénétroient toujours plus avant; & le Turc menaçoit auffi *).

La République fe crut perdue. Sobieski ne défefpéra pas. Si jamais il eut befoin

*) Zaluski, tom. I. part. I. pag. 9.

A. 1667. besoin d'un second, ce fut dans cette conjoncture. Tout manquoit à la fois. Le Petit-Général Wieçnowieçki, homme de tête & d'expérience, fort aimé des troupes, étoit dangereusement malade. Seul chargé de tout le poids de la guerre, il travailla à grossir la petite Armée. Elle devoit passer sur ses amples domaines. Il y fit des levées qu'il joignit à d'autres qu'on lui amena d'ailleurs. Il y amassa des subsistances, il puisa dans son propre fonds, il emprunta pour suppléer au trésor public; & avec vingt mille combattans, il en alla défier cent mille dans le Palatinat de Russie. A peine arrivé il détacha Koniecpolski à Tarnopol, Szlieniski à Léopol, Modrewski en Brzescie. Il fit occuper par différens Corps les passages des rivieres, afin d'intercepter les courses des Tartares *). Il confia deux mille chevaux à un Partisan, avec ordre de tenir la campagne & de harceler sans cesse. Ce Partisan, nommé *Piwot*, valoit un Général. Pour lui il marcha au camp de l'Armée ennemie; & comme s'il eût commandé à la victoire, il écrivit à la Grande-Maréchale son Epouse, qui étoit allé revoir la France sa patrie, qu'un tel jour il s'enfermeroit „avec douze mille „hommes dans un camp retranché devant „Po-

*) Id. pag. 2.

„Podahieç, place que Dorofcensko vou- A. 1667.
„loit affiéger; que le lendemain, & les „jours fuivans, il feroit des forties fur „les ennemis; qu'il avoit difpofé des „embufcades fur tous les paffages, & qu'il „ruineroit cette grande Armée.„

Le Prince de Condé, en lifant cette lettre, ne voyoit pas la poffibilité du fuccès. La plûpart des Officiers Polonois blâmoient hautement les difpofitions du Chef. Ils difoient que divifer ainfi une petite Armée, c'étoit la détruire, qu'il falloit vaincre ou périr tous enfemble; ces propos paffoient de l'Officier au Soldat, & le découragement étoit à craindre. Il eft des occafions où *la Parole* devient auffi néceffaire à un Général que *l'Action*. „Je ne changerai rien à mon plan, dit-il; „le fuccès fera voir s'il eft bien conçu. „Au refte, je ne retiens point ceux qui „n'ont pas le courage d'affronter une bel„le mort. Qu'ils fe retirent pour périr „fans gloire dans la fuite par le fer du „Cofaque ou du Tartare. Pour moi, je „refterai avec les braves gens qui aiment „leur patrie. Ce grand nombre de bri„gands ne m'épouvante pas. Je fçais „que le Ciel a donné plus d'une fois la „victoire au petit nombre que la valeur „anime; & doutez-vous que Dieu ne „foit pour nous contre des Infidéles?„

A. 1667. On se regarda, on rougit, & personne n'osa quitter le camp *).

Les Barbares pouvoient passer outre & arriver au cœur de la Pologne: mais ils crurent qu'il valoit mieux détruire son unique ressource en tombant dessus avec toutes leurs forces; & ils connoissoient trop Sobieski pour le laisser derriere eux. On lui avoit déjà amené quelques prisonniers, dont il s'étoit servi pour menacer le Général Tartare, menace singuliere, tandis qu'il avoit tout à craindre pour lui-même. *Allez*, leur dit-il, en les renvoyant, *dites à Nuradin Sultan que je le traiterai comme il a traité mon Frere: ce sera tête pour tête.* Nuradin ne répondit qu'en précipitant l'attaque **).

Parmi les Officiers Polonois qui défendoient les retranchemens, on en connoissoit qui s'étoient couverts de gloire en d'autres combats. Ils furent employés ici avec la confiance & la distinction qui leur étoient dûes. Alexandre Polanowski, commandoit la gauche; Uladislas Wilczowski, la droite; le Palatin de Russie, Stanislas Jablonowski, celui dont on disoit: *Est-il plus grand dans le Sénat que dans l'Armée?* dirigeoit

*) Zalusk. Tom. 1. Part. 1. pag. 10.

**) Chruscinski.

geoit le centre. Le Grand-Général étoit A. 1667.
par-tout *).

L'ennemi fond de tout côté ſur le camp, & de tout côté on lui fait face, tandis que l'Artillerie le foudroye. Il pénétre pourtant par un côté foible, on y accourt, on le repouſſe, & en le chaſſant on le pourſuit à coups de ſabre hors des retranchemens. La plaine ſe couvre de morts, parmi leſquels on ne compta que quatre cens Polonois. Les Tartares emportent les leurs pour les brûler ſelon leur coûtume. Sobieski en ſoutenant ce premier aſſaut ne ſe livra pas à tout le ſuccès que la fortune du moment ſembloit lui promettre. Les Aſſaillans avoient beaucoup à perdre; & lui tout à ménager. Il rentra dans ſes retranchemens pour y mettre à profit ce que l'occaſion feroit naître.

Une bataille eſt ordinairement l'affaire de quelques heures: celle-ci fut une action de dix-ſept jours; & chaque jour on ſe battoit comme ſi l'on avoit dû décider: c'étoit de la part des Aſſiégeans à qui le nombre donnoit de la confiance, aſſaut ſur aſſaut; & de la part des Aſſiégés, défenſe ſur défenſe, ſortie ſur ſortie. Le dernier jour fut le plus ſanglant. Sobieski avoit donné ordre aux détachemens

*) Zaluski, Tom. 1. Part. 1. pag. 11.

A. 1667. mens dont la ſéparation avoit fait murmurer l'Armée de ſe rapprocher inſenſiblement. Les Barbares irrités & humiliés de tant de réſiſtance avec tant de foibleſſe, s'étoient déterminés à un aſſaut général. Ce moment alloit décider du ſalut ou de la perte de la République.

Sobieski, au lieu d'attendre l'attaque, ſort de ſes retranchemens & va au-devant. Ses troupes avoient appris dans les chocs précédens, que ce grand nombre d'ennemis n'étoit pas invincible. Les Barbares étonnés de cette hardieſſe, en marquent leur joye par de grands cris. Les coups ſuccédent. La victoire ſe balance au milieu des flots de ſang: mais tandis qu'elle reſte incertaine, les Corps détachés qui ont tenu la campagne, viennent prendre les ennemis en flanc. Le brave Piwot ſurtout, après avoir déſolé les quartiers des Coſaques, enlevé leurs convois, donné la chaſſe à leurs fourageurs, redouble ſes efforts & ſa gloire. Il charge avec ſes deux mille chevaux, il ſabre, il enfonce. Il n'y a pas juſqu'aux Valets de l'Armée & aux Payſans qui faiſant armes de tout, ne veuillent partager la victoire. Elle n'eſt plus que foiblement diſputée. Le carnage ſeroit général, ſi le petit nombre ne s'épuiſoit pas à force de frapper. Les Tartares peu accoûtumés à combattre de pied ferme,

me, commencent à regarder en arriere; A. 1667. ils plient, ils perdent leurs rangs, ils prennent la fuite & entrainent les Cosaques avec eux. C'est à ce moment que Sobieski, dont la tête & le bras avoient tout animé, se flate de tenir parole à Nuradin. Il le fait chercher parmi les fuyards, avec ordre de ménager sa vie, pour l'immoler aux mânes de son Frere. Mais Nuradin & Doroscensko s'étoient retirés de la mêlée assez à tems pour ne pas craindre la poursuite, en laissant vingt mille hommes sur le champ de bataille. On vit, avec horreur, après leur retraite, tous les ravages qu'ils avoient faits, les villages saccagés, les châteaux des Seigneurs, & leurs palais dans les villes renversés jusqu'aux fondemens, les temples brûlés, les cadavres entassés sur les ruines des campagnes, les frontieres entierement désolées: mais le corps de l'Etat étoit sauvé *). Le succès étonna la Pologne, Condé & la France.

Les Barbares qui avoient aporté la guerre, demanderent la paix. Les Vainqueurs en avoient plus besoin que les Vaincus. Jablonowski en arrangea les conditions. Une difficulté arrêtoit. Les Infidéles demandoient & offroient des ôtages: les Chrétiens disoient qu'une paix

*) Lengnich pag. 22 & 23.

A. 1667. paix jurée les rendoit inutiles. Les Tartares s'opiniâtrerent & répondirent que le passé leur avoit appris ce qu'ils devoient penser des sermens. On convint des ôtages, & la Paix fut signée le 19 Octobre *).

Sobieski retourna à Varsovie, précédé de la victoire. Les peuples sur sa route lui faisoient hommage de tous les biens qu'il leur avoit conservés; & la Capitale n'épargna pas ses acclamations.

Une autre joie qu'il goûta, moins brillante, plus douce peut-être, ce fut celle de la Paternité. La Grande-Maréchale accoucha à Paris d'un Fils que les vertus du Pere devoient mettre un jour au rang des Princes. Tenu sur les Fonts par Louis XIV, il fut nommé *Jacques-Louis*, réunissant ainsi le nom de son illustre Ayeul, à celui d'un grand Monarque.

A. 1668. L'hiver est la saison destinée aux Diètes pour laisser aux armes le tems qui leur est propre. Le mois de Février ouvrit la Diète de l'année présente. La Pologne dans ses usages montre des traits de la République Romaine. Le Grand-Général rendit compte des instructions qu'il avoit reçues du Sénat, de ses opérations, de ses succès, & des belles actions qu'il avoit remarquées dans ceux

*) Zalusk. Tom. 1, Part. 1. pag. 13 & 15.

ceux qui partageoient ſes travaux, appuyant plus ſur celles-là que ſur les ſiennes. Tous les Ordres applaudirent; & le Vice-Chancelier ſe levant du pied du Trône, remercia ſolemnellement, au nom de tous les Ordres, le Libérateur de la Patrie, & ceux qui l'avoient ſauvée avec lui *). Pratique utile, reſſort d'émulation, qui manque aux Etats purement Monarchiques où l'on ne voit que le Roi. A. 1668.

Caſimir n'eut d'autre part à cette victoire que les prieres qu'il avoit ordonnées; & les actions de graces qu'il rendit publiquement à Dieu dans la Baſilique de Varſovie. Une noire mélancolie le conſumoit. Il ne ſe conſoloit point de la mort de la Reine; & cependant, par une contradiction de l'eſprit avec le cœur, ſa conſcience s'allarmoit de l'avoir épouſée. Il s'étoit tranquilliſé longtems ſous l'autorité du S. Siége. Mais à ce moment il ſe croyoit preſque reſponſable de toutes les calamités que le cri public attribuoit à ce mariage & à ſon gouvernement. Son ame plongée dans la douleur, ne ſentoit plus que les peines du Trône. Il ſe rappelloit tant de dégoûts qu'on lui avoit donnés en différens tems, la violence qu'on lui avoit faite pour prendre les armes contre les Coſaques, la Confé-

M 2 déra-

*) Zaluſki Tom. I. pag. 33.

A. 1668. dération de Lubomirski, la défection d'une grande partie de la Nobleſſe, les déclamations perpétuelles contre la Reine qui le livroit, diſoit-on, aux Conſeils d'une Cour étrangére, les invectives des Nonces en pleine Diète contre l'Ambaſſadeur de France, Pierre de Bonzi, Evêque de Beziers, Italien ſouple & inſinuant qui lui étoit extrêmement cher, & leur obſtination à vouloir le renvoyer malgré la Cour. Il ne pouvoit oublier ce qu'un Nonce lui avoit dit en face, un peu avant la mort de la Reine, *que les maux de la Patrie ne finiroient qu'avec ſon regne.* Un autre trait l'avoit encore vivement bleſſé. On avoit diminué ſa Garde Allemande, quoiqu'il la payât de ſes deniers *) Il ne voyoit plus dans la Royauté qu'un fardeau immenſe que la Reine ne ſoutenoit plus avec lui, & dont il cherchoit à ſe débarraſſer.

Louis XIV n'avoit pas perdu de vûe cette Couronne pour le Duc d'Anguien, eſpérant par ce moyen de regner en Pologne. Il offroit par ſon Ambaſſadeur des Abbayes pour des Royaumes ; & une réſidence au choix de Caſimir dans l'éten-

*) Zalusk. Tom. 1. pag. 161. La Garde étrangere du Roi peut être plus ou moins nombreuſe. Celle que la République lui donne, eſt de 1200 hommes.

l'étendue de ses Etats. Il falloit bien connoître Casimir, pour lui faire de pareilles propositions. A. 1668.

La République ignoroit encore que son Roi eût formé un projet d'abdication. Il en avoit parlé, à la vérité, deux heures après la mort de la Reine: mais ses Confidens crurent qu'il changeroit de sentiment dès que le tombeau seroit fermé; & ils avoient enseveli le secret. Les Sénateurs craignant seulement quelque nouveau mariage contre le vœu de la République, se hâtérent d'en proposer un dont elle pût s'applaudir.

Il y avoit alors en Europe, comme aujourd'hui, beaucoup de Princesses à marier, & peu de Maris. Chaque Etat offroit les siennes. On voyoit leurs Portraits dans le Château de Varsovie; & le Roi étoit le seul qui ne les regardât pas. Pour se délivrer de ces objets importuns, il n'avoit qu'un mot à dire, *j'abdique*. Ce mot alloit être prononcé. Il venoit de l'écrire à toutes les Puissances. On lit dans sa Lettre au Pape Clément IX, ces paroles qui édifierent Rome & scandaliserent Varsovie: *Le Diadême que j'ai reçu par la Bénédiction du S. Siége Apostolique, je le dépose aux pieds de votre Sainteté* *). Rien n'étoit fait cependant s'il ne

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 38 & 154.

A. 1668. ne traitoit avec ſon Peuple, qui ſeul pouvoit reprendre une Couronne qu'il lui avoit donnée.

Il aſſembla donc le Sénat au mois de Mai, ſans indiquer le ſujet de la délibération. Ce nuage tenoit tous les Sénateurs en ſuſpens, lorſque le Vice-Chancelier Olſowski le diſſipa en prenant des mains du Roi un papier qu'il arroſa de ſes larmes, & qu'il lut d'une voix entrecoupée de ſanglots: „Le Roi a réſolu de „mettre un intervalle entre l'agitation du „Trône & le repos de l'Eternité dont il „veut s'occuper uniquement. Le moment n'eſt pas loin où il ne pourra plus „ſoutenir le poids de la Couronne. Il „aime mieux le prévenir que d'en être „prévenu. Il a entendu les murmures „contre ſon Gouvernement. Il a ſçu les „interprétations ſiniſtres qu'on a données „plus d'une fois à ſes intentions juſqu'à „l'accuſer de machiner une election violente pour ſe donner un Succeſſeur. Il „va donc délivrer la République de ſes „craintes en lui remettant le Sceptre „qu'il tient d'elle. C'eſt un deſſein irrévocablement arrêté; c'eſt pourquoi il „prie le Sénat de s'épargner & à lui d'inutiles repréſentations.„

On vit en ce moment ce que peut ſur les cœurs un projet qui a un air de grandeur & de déſintéreſſement. On eut dit

que le Roi, en defcendant du Trône, en A. 1668.
acquéroit les qualités. Tous les Sénateurs, les yeux baignés de larmes, faifoient figne au Primat de parler. Il parla & repréfenta au Roi: „Qu'il y avoit „de la dureté à répudier une Nation qui „avoit répandu tant de fang pour lui, à „livrer une République Chrétienne aux „coups des Barbares; qu'elle ne fouffriroit pas que le fang de fes Rois errant „fur la terre, cherchât une retraite, fans „favoir où la trouver; que s'il aimoit le „repos, la République avoit des Généraux & d'excellens Miniftres; que fi fa „confcience le tourmentoit, il y avoit „des Evêques & un Pape.„ Il parloit encore en s'avançant pour fe profterner aux pieds du Trône, & les Sénateurs avec lui.

Cet ufage Afiatique de parler aux Rois à genoux, inconnu jufqu'à ce moment à la Pologne, montroit une étrange contradiction dans les mœurs d'un Peuple libre. Le Roi plus foigneux qu'eux de l'honneur public, fe déroba à cette profternation, en leur faifant fentir que c'étoit s'oublier eux-mêmes & avilir le Sénat. Après quoi, il leur donna un jour pour penfer à la forme d'abdication *).

On

*) Zalusk. Tom. I. pag. 35. & 157.

A. 1668. On n'avoit point de modéle. Henri de Valois avoit fui. C'étoit une Abdication de fait qui força la République à déclarer le Trône vacant. Ceux qui restoient attachés à Casimir, disoient que les liens entre le Roi & les Sujets étoient indissolubles. Ceux qui désiroient un changement, se seroient contentés d'une Abdication dans le Sénat. Après bien des débats, tous convinrent enfin que Casimir étant monté sur le Trône par les suffrages de tous les Ordres, il devoit en descendre par les mêmes degrès. Le Roi toujours fixe dans son projet, indiqua l'Assemblée générale au 30 Août.

Dans cet intervalle, il reçut des Lettres de plusieurs Souverains qui l'exhortoient à rester sur le Trône. Les reproches qu'il se faisoit, d'avoir quitté le Parti de l'Eglise & la contemplation assidue de l'Eternité, pour travailler à sa grandeur temporelle, ne leur paroissoient que des scrupules peu réfléchis. Le Pape Clément IX, fort content de la docilité qu'il avoit toujours marquée pour le S. Siége, lui écrivoit de sa propre main, que *si sa conscience étoit blessée, il pouvoit envoyer son Confesseur à Rome pour lui rapporter le remède dont il avoit besoin.* Ces Lettres vinrent à la connoissance du Public. On ne savoit plus si le Roi abdiqueroit: une autre considération augmentoit

mentoit le doute. Il paroiſſoit moins triſte, & plus occupé des affaires publiques que des ſiennes. Il aſſiſtoit aux Jugemens, il embelliſſoit ſon Palais, il augmentoit ſa Garde, il donnoit des Fêtes *). On ſe ſouvenoit que dans une Diète avant la mort de la Reine, fatigué, excédé des oppoſitions à ſes volontés, il avoit dit d'un ton d'emportement: „J'ai „prêté l'oreille à vos diſcours, il eſt ju-„ſte que vous écoutiez les miens. Je „vois que vous cherchez à me bleſſer. „Si vous vous ennuyez de mon régne, je „m'ennuye bien plus de régner ſur vous.„ Après ces paroles ſi poſitives, il avoit pourtant continué à régner. On ſe regardoit, on n'oſoit plus s'expliquer. Pluſieurs ſe reprochoient d'avoir peut-être trop marqué leur deſir de changer de Maître. A. 1668.

Enfin le jour du dénoûment arriva. La nouveauté & l'importance de la ſcène avoient frappé tous les eſprits. Sénateurs, Chevaliers, Nonces, Maréchaux des Diètes, Prélats, Palatins, Caſtellans, Staroſtes, Grands Officiers de la Couronne, perſonne ne s'abſenta. Caſimir qui montoit ſur le Trône pour la derniere fois, ſe regardant déjà comme deſcen-

*) Zaluski, Tom. I. pag. 158.

A. 1668. descendu, ne se servit pas de l'organe des Rois pour annoncer sa volonté. Il parla lui-même en ces termes:

POLONOIS,

„Il y a 280 ans que ma Maison vous „gouverne. Son régne est passé, & le „mien expire. Fatigué par la guerre, „par les conseils & par l'âge, accablé „par les travaux & les sollicitudes de 21 „ans de régne, moi votre Roi & votre „Pere, je remets entre vos mains ce que „le monde estime le plus, la Couronne, „& je choisis pour Trône six pieds de ter-„re qui me réuniront à mes Peres. En „montrant mon tombeau à vos enfans, „dites-leur que j'étois le premier dans les „combats & le dernier dans la retraite, „que j'ai renoncé à la grandeur des Rois „pour le bien de la Patrie, que j'ai re-„mis le Sceptre à ceux qui me l'avoient „donné. Ce fut votre amour pour moi „qui me plaça au premier rang, & c'est „mon amour pour vous qui m'en fait „descendre. Plusieurs de mes Prédéces-„seurs ont transmis le Sceptre à leurs „Fils ou à leurs Freres, pour moi je le „remets à la Patrie, dont j'ai été l'En-„fant & le Pere; & dès ce moment du „faîte des grandeurs, je rentre dans la „foule, de Seigneur je deviens Sujet, de „Roi votre Concitoyen; & je laisse ma

„place

„place à celui que vous jugerez digne de A. 1668
„vos ſuffrages. La République choiſira
„bien & proſpérera ſi le Ciel m'écoute
„dans la ſolitude où je vais me retirer.
„Il ne me reſte plus qu'à remercier la Ré-
„publique de tous les ſervices qu'elle
„m'a rendus, de tous les conſeils qu'el-
„le m'a donnés, de tout le zèle qu'elle
„m'a marqué; & ſi contre ma volonté,
„j'ai eu le malheur de déplaire à quel-
„ques-uns, je les prie de l'imputer au
„malheur des tems ou au ſort, & de me
„pardonner comme je pardonne à ceux
„qui ont pu m'offenſer. Je vous dis
„adieu à tous en vous portant dans mon
„cœur. La diſtance des lieux pourra
„me ſéparer de la République: mais mon
„cœur ſera toujours avec cette tendre
„Mere; & j'ordonne que mes cendres
„ſoient dépoſées dans ſon ſein *)„

Si Caſimir n'avoit pas montré ſur le Trône toute la grandeur à laquelle on pouvoit s'attendre, il paroiſſoit y toucher en le quittant. Le Sénat renouvella ſes ſoupirs; l'Ordre Equeſtre même qui avoit marqué tant de fois ſon mécontentement, qui lui avoit parlé ſi durement en tant d'occaſions, le conjuroit de ne pas abandonner le gouvernail de la République: les larmes couloient de toute

N 2 part;

*) Zaluski, Tom. 1. Part. 1. pag. 57.

A. 1668. part; mais elles reſſembloient à celles qu'une Tragédie fait couler: le ſpectacle fini, le cœur n'eſt plus touché; & il étoit vraiſemblable que ſi Caſimir cédant aux prieres, eût repris le gouvernail, les plaintes, les murmures auroient bientôt recommencé. Il convenoit pourtant qu'il prêtât l'oreille aux dernieres repréſentations de la République. Ce fut Sarnowski, Maréchal de la Diète, qui parla au nom de tous. Il employa tout ce que la décence demandoit pour diſſuader le Roi: mais ce ne fut qu'après avoir vanté l'abdication comme l'effort le plus héroïque dont le cœur humain ſoit capable; qu'après avoir blâmé Auguſte, qui délibéra pendant vingt ans, & n'en eut pas le courage; qu'après avoir loué ce petit nombre d'ames fortes qui ont ſçu ſe détacher de la Souveraine Puiſſance, Sylla, Dioclétien, Charle-Quint & les autres *).

Ce diſcours étoit peu propre à ébranler le Roi. La nuit s'avançoit, la ſéance finit, & la République employa les jours ſuivans à former une derniere réſolution. Caſimir n'étoit pas tyran; & l'eût-il été, un tyran n'eſt jamais haï univerſellement. Ceux qui lui devoient beaucoup, ou qui perdoient à ſa retraite, opinoient à de nouvel-

*) Id. ibid. pag. 55.

nouvelles inſtances plus fortes que les A. 1668.
premieres. Sobieski étoit du nombre plûtôt par reconnoiſſance que par ambition: Grand-Général & Grand-Maréchal, où pouvoit-il monter? La pluralité prétendit que c'étoit aſſez ſupplier; & qu'après tant d'attendriſſement, il falloit enfin penſer au vrai bien de la Patrie. On convenoit que Caſimir avoit été bon Mari, bon Maître dans ſon Palais, bon Ami, doux, affable, aimant la juſtice lorſqu'il la connoiſſoit, Guerrier même du côté de la bravoure: mais on auroit voulu de l'application & des talens pour gouverner. Ne vous rappellez-vous pas, ſe diſoit-on les uns aux autres, quelle étoit ſa vie dans les bras de la Reine; comme ſon Palais étoit fermé d'abord après-dîné, avec quel ſoin on éloignoit toute affaire, combien d'heures il perdoit dans ſes jardins, à la chaſſe, au jeu ou dans d'autres amuſemens, qui pouſſés bien avant dans la nuit, faiſoient tort au travail du lendemain; quel goût il a toujours marqué pour la vie particuliere, quel dégoût pour la vie publique? Ne l'avons-nous pas vû prendre de l'humeur dans les Jugemens, dans le Sénat, dans les Diètes, & s'aigrir indécemment contre les travaux de la Royauté? Ne le fatiguons plus de vaines remontrances: lui ôter un fardeau que, de ſon propre aveu, il ne peut

A. 1668. plus supporter, c'est le servir, c'est l'aimer *). Le Primat qui n'étoit pas fâché de jouer le rôle d'*Inter-Roi*, Prazmowski appuya cet avis; & l'on ne s'occupa plus qu'à deux choses, l'une à régler la pension de l'*Ex-Roi*, qui fut fixée à trois cents mille florins. L'autre donna plus d'embarras; c'étoit le Diplôme d'Abdication: j'ai dit qu'on n'en avoit point de modèle; on y travailla. Je le consacre à l'Histoire pour servir aux Rois qui, pénétrés de leur insuffisance, voudront imiter Casimir.

JEAN CASIMIR, Roi de Pologne, & Grand-Duc de Lithuanie; sçavoir faisons au tems présent & avenir, que nous sentant affoibli par l'âge & accablé de tant de travaux auxquels nos forces ne peuvent plus suffire, nous avons pris, de notre propre mouvement, la résolution d'abdiquer la Couronne, afin de vaquer avec plus de liberté à la grande affaire du Salut; c'est pourquoi nous avons convoqué le Sénat à Varsovie le 12 Juin, pour lui communiquer nos intentions. Mais les Sénateurs aussi frappés de la grandeur que de la nouveauté de l'objet, ont renvoyé la décision au jugement de toute la République. Nous avons donc indiqué l'assemblée de tous les Ordres au 21 Août; &

*) Id. ibid. pag. 160.

& là, aussitôt que nous avons prononcé A. 1668.
le mot d'Abdication, nous avons éprouvé l'amour & les regrets de nos fideles Sujets, qui se rappellant tous les bienfaits de nos Ancêtres envers la République, & en particulier tout ce que nous avons fait pour elle, n'ont rien oublié pour nous retenir sur le Trône; mais rien n'a pu nous ébranler. Il a donc fallu procéder à une Abdication solemnelle en présence de tous les Ordres, selon laquelle, après une mûre délibération, & du consentement de tout le Royaume; „Nous Jean Casimir, sain de corps & „d'esprit, nous renonçons librement, & „sans contrainte au Royaume de Pologne, „& au Grand-Duché de Lithuanie, & à „tous les Domaines qui y sont annexés. „Nous abdiquons pour le présent, & pour „toujours, les droits de Majesté, & nous „remettons la Couronne, avec toutes ses „dépendances, entre les mains du Sénat, „des Nonces terrestres & de toute la Ré„publique, en relevant du serment de fi„délité, d'obéissance & d'hommage tous „les Ordres, & chaque Sujet en particu„lier; & en vertu de cette Abdication, „l'Interrégne étant ouvert, le Réveren„dissime Archevêque de Gnesne, Primat „du Royaume, est en droit de procéder „avec tous les Ordres, à l'Election d'un „nouveau Roi, suivant les loix & les

 „usa-

A. 1668. „ufages; Election dont nous promettons „de ne nous mêler en aucune façon. En „foi de quoi, & pour avoir force perpé„tuelle, nous avons appofé le Sceau de „la Majefté, au préfent Diplôme, figné „de notre main. Donné à Varfovie, dans „la Diète générale du Royaume, le 17 „Septembre l'an 1668, de notre Régne „le 21. „

Par cet Acte, la République étoit déliée envers le Roi: mais le Roi ne le fut envers la République, qu'au moment qu'elle lui donna un Diplôme reverfal, par lequel acceptant fon Abdication, elle rompoit tous les engagemens qu'il avoit pris avec elle, le relevant à fon tour des *Pacta conventa*, qu'il avoit jurés à fon Couronnement. Tout étant fini, on fe fit des adieux réciproques, difcours d'appareil où l'efprit eut plus de part que le cœur, après quoi, on conduifit l'Ex-Roi dans un Fauxbourg de Varfovie, en lui rendant pour la derniere fois les honneurs qu'on ne lui devoit plus *).

C'étoit le dernier de la Race des Jagellons, qui avoit régné près de trois fiécles. Rien de plus varié que la

*) Ibid. pag. 57, 58 & 59.

la fortune de ce Prince. Né Fils de Roi, il ne put résister à l'envie d'être Religieux, espéce de maladie qui attaque la Jeunesse, dit l'Abbé de Saint-Pierre, & qu'il appelloit la petite vérole de l'esprit. Le Pape l'en guérit en le faisant Cardinal. Le Cardinal se changea en Roi; & après avoir gouverné un Royaume, il vint en France gouverner des Moines. Les deux Abbayes que Louis XIV lui donna, celle de Saint Germain - des-Prez, & celle de Saint Martin de Nevers, devinrent pour lui une subsistance nécessaire; car la Pologne lui refusoit la Pension dont elle étoit convenue: ce qui ne prouvoit guères la sincérité des larmes dont elle avoit arrosé son Abdication; & pendant ce tems-là, il y avoit en France des murmures contre un Etranger qui venoit ôter le pain aux enfans de la Maison. D'autres attaquoient la vertu qui lui convenoit dans son nouvel état. Il voyoit souvent *Marie Mignot*, cette Blanchisseuse que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un Conseiller du Parlement de Grénoble, & ensuite dans celui du Maréchal de l'Hôpital. Cette Femme singuliere, deux fois veu- A. 1668.

A. 1663. ve, soutenoit à Gourville qu'elle avoit épousé secrettement le Roi Casimir. Ce titre de Roi, ses anciens Sujets le lui refusoient, en disant que tout ce qu'ils pouvoient lui accorder, c'étoit le titre d'*Ex - Roi* *). S'il se repentit d'avoir abdiqué, ses regrets ne furent pas longs. La mort l'en délivra bientôt.

*) Ibid. pag. 140.

Fin du second Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

LIVRE III.

Auſſitôt qu'une Nation cherche un Maître, il n'y a point de Prince qui ne ſe croie en état de la gouverner ; des Adoleſcens mêmes qui n'ont encore rien fait, ni dans les Conſeils, ni dans les Armées. Pluſieurs Candidats ſe propoſerent : le Fils du Czar, le Prince de Tranſylvanie, Ragotski, le jeune Duc d'Anguien, & au cas que la République le rejettât, le Prince de Condé ſon Pere. Deux autres entrerent auſſi dans la lice : le Prince Charles de Lorraine, Fils du Duc François, & le Duc de Neubourg, Palatin du Rhin. A. 1668.

La République écarta d'abord les quatre premiers pour différentes raiſons : le Fils du Czar, à cauſe de ſa Religion quoiqu'il promît de l'abjurer ; abjuration trom-

A. 1668. trompeuse, puisqu'il n'y pensa plus après avoir manqué la Couronne. Ragotski fut rejetté parce que la Pologne fumoit encore du feu de la guerre que son Pere y avoit allumé. Le Duc d'Anguien avoit contre lui sa jeunesse & un grand crime; c'étoit pour lui que Casimir avoit voulu précipiter une élection contre la loi la plus sacrée de la République. La France même venoit de lui retirer sa protection pour la transporter au Prince de Condé son Pere. Le Fils ne donnoit encore que des espérances. Le Pere étoit un Héros tout formé, célébre, ou peu s'en falloit, par autant de victoires qu'il en avoit projettées, vaincu seulement par Turenne, sans rien perdre de sa gloire, homme d'Etat aussi bien que Général. Il fallut de grands coups pour détruire en Pologne un pareil concurrent. On employa les traits de la calomnie: & ils partirent de la France. Un libelle passa en Pologne, & courut de main en main.

On y lisoit, que „Troye avoit été & „toute sa gloire; que le Héros bien plus „affaissé par les excès de sa jeunesse, que „par l'âge, travaillé de la goutte & d'une „foiblesse de nerfs qui perdoient leur res„sort, étoit obligé de se faire porter „comme un monument de son ancienne „splendeur; qu'il passoit ses jours dans „l'oisiveté; incapable désormais d'appli„cation;

„cation; que si le Dieu Mars l'animoit A. 1668.
„autrefois dans les combats, Minerve ne „l'inspiroit pas dans les Conseils; qu'il „n'avoit jamais connu la paix, ne respi„rant que la guerre, à laquelle il n'étoit „plus propre; & qu'à supposer que son „génie se réveillât, ce seroit pour dé„truire la Milice Polonoise, qu'il vou„droit plier à la discipline Françoise. Le „libelle ajoûtoit que son cœur n'étoit pas „fait pour sentir l'humanité & l'amitié; „qu'il avoit abandonné Bouillon & Tu„renne, qui s'étoient attachés à son sort; „qu'il étoit d'un naturel hautain & vio„lent; que dans des tems de trouble, il „avoit traité indignement le Sénat Fran„çois; & qu'il avoit payé des incendiai„res pour brûler le Palais où il s'assemble. „Sa Religion n'étoit pas plus épargnée „que son caractére. Il se répandoit en „railleries sur les Pratiques Chrétiennes; „on ne l'avoit jamais vû aux pieds d'un „Prêtre; sa table étoit servie en gras le „Vendredi. Un Seigneur Polonois s'y „étoit trouvé, & le publioit partout. „Un autre l'avoit vu danser un jour de „Fête.„ Les plaisanteries même dont Paris ne faisoit que rire, Varsovie s'en formalisoit: on citoit que dans un soupé avec le Cardinal Mazarin, il avoit dit à un Page: *Donne moi du vin dont le Cardinal boit quand il est tête à tête avec Madame*

A. 1668. *dame de* ***. Les Evêques Polonois regardoient ce propos joyeux comme un manque de reſpect au Cardinalat & à l'Egliſe, & ils n'oublioient pas ſes propres amours; comme ſi on ne devoit pas pardonner aux Princes toutes les foibleſſes qui n'influent en rien ſur les affaires publiques. Enfin, ſi la France offroit Condé à la Pologne, c'étoit bien moins, diſoit-on, pour la ſervir que pour s'en débarraſſer *).

Tandis qu'on faiſoit en Pologne un portrait ſi difforme du Héros de *Rocroi*, il prenoit la Franche-Comté (vraiment franche alors) en moins de trois ſemaines. Il eſt vrai qu'il avoit gagné le Gouverneur, & l'Abbé *Jean de Vatteville*, qui, après avoir été Officier, puis Chartreux, puis Muſulmann chez les Turcs, & enfin Eccléſiaſtique, finiſſoit par trahir ſon Roi & ſa Patrie. Néanmoins cette expédition mêlée d'intrigues & de ſiéges, marquoit encore de la tête & de la vigueur. Mais on étoit alors diſpoſé à tout croire en Pologne contre la France & les François. „Ces eſprits bouillans & lé„gers, diſoit-on, ne ſympathiſeront ja„mais avec notre flegme & notre gravité. „Leur ambition démeſurée nous entraî„neroit dans toutes leurs guerres; & leur pré-

*) Zaluski, tom. 1. pag. 83.

„préſomption nous raviroit nos lauriers. A. 1668.
„N'avons-nous pas entendu dire à quel-
„ques-uns d'eux que les Polonois étoient
„braves lorſqu'ils étoient menés par des
„François. Ils n'eſtiment que leur Na-
„tion & leur Roi qui affecte la Monar-
„chie univerſelle. Ils ont fait un Livre
„(*Recherche des Droits*) qui lui donne tous
„les Pays où ſes Armes peuvent attein-
„dre. Le nôtre viendra à l'examen. La
„Sorbonne, les Parlemens, ou des Cham-
„bres de Juſtice, décideront de notre
„perte *)."

C'eſt ainſi qu'on travailloit à ruiner le parti de Condé. Louis XIV lui-même, qui avoit traité avec les Suédois pour forcer les ſuffrages, lui porta le dernier coup par une révolution ſubite qui amena de nouveaux intérêts. L'Electeur de Brandebourg venoit de s'unir aux ennemis de la France, & ſe rendoit redoutable dans les Pays-Bas. Il étoit important de le détacher des Alliés, en lui montrant la Couronne de Pologne pour le Duc de Neubourg, dont il attendoit des agrandiſſemens pour ſa Maiſon. Louis XIV n'héſita pas à faire déclarer à la Pologne qu'il ſe déſiſtoit de ſa premiere demande, pour tranſporter ſa faveur au Prince de Neubourg **).

Les

*) Zaluski, tom. I. pag. 84.
**) Id. ibid. pag. 83 & 154.

A. 1669. Les choſes étoient ainſi lorſque la Diète d'Election s'ouvrit au mois de Mai. Auſſitôt que le Trône eſt vacant, toutes les Cours de Juſtice & les reſſorts ordinaires du Gouvernement, reſtent ſans activité. Toute l'autorité paſſe au Primat. Cet *Inter-Roi* a plus de pouvoir en quelque ſorte que le Roi; & la République n'en prend point d'ombrage, parce qu'il n'a pas le tems de ſe faire craindre. Il donne avis à tous les Souverains de la vacance du Trône: *Couronne à diſputer*. Il expédie les Univerſaux pour l'Election. Il ordonne aux Staroſtes de garder exactement les Châteaux, & aux Grands-Généraux, les Frontieres où toutes les troupes ſe rendent. Si quelque Miniſtre Etranger s'y préſentoit en ce moment, on lui refuſeroit l'entrée juſqu'à ce qu'il eût reçu un Paſſeport du Primat. Le cas ſingulier où l'on ſe trouvoit, rejetta les yeux ſur Caſimir. Malgré ſon Abdication, il n'avoit point encore quitté la Pologne: on l'obligea de s'éloigner à quarante lieues de Varſovie, afin de le mettre hors de portée d'entrer dans quelque brigue.

C'eſt le champ de Wola, aux portes de Varſovie, qui eſt le théâtre de l'Election. Tous les Nobles du Royaume y ont droit de ſuffrage. Les Polonois campent ſur la rive gauche de la Viſtule, les

Lithua-

Lithuaniens ſur la droite: les uns & les autres ſous les drapeaux des Palatinats reſpectifs. C'eſt une Armée civile de cent cinquante mille à deux cent mille hommes, qui exerce le plus grand acte de la liberté. Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un cheval & un ſabre, ſe tiennent derriere à pied armés de faux, ſans en paroître moins fiers, ayant le même droit de ſuffrage. A. 1669

Le champ Electoral eſt entouré d'un foſſé avec trois portes pour éviter la confuſion, l'une à l'Orient pour la Grande Pologne, l'autre au Midi pour la Petite, la troiſiéme à l'Occident pour la Lithuanie. Au milieu du champ qu'on nomme *Kolau*, s'éleve un vaſte bâtiment de bois, c'eſt la *Szopa*, ou la Salle du Sénat. Les Nonces aſſiſtent à ſes délibérations, & les portent aux Palatinats. Leur Maréchal joue ici un Rôle encore plus grand que dans les Diètes ordinaires. Comme il eſt *la bouche* de la Nobleſſe, il eſt en état de rendre de grands ſervices aux Prétendans. C'eſt à lui à dreſſer le Diplôme d'Election; & le Roi élu ne peut le tenir que de ſa main. C'étoit un Potoçki qui rempliſſoit cette importante fonction.

Il eſt défendu ſous peine d'être déclaré ennemi de la Patrie, de paroître à l'Election avec des troupes réglées, afin d'éviter toute violence. Mais la Nobleſſe tou-

A. 1669. oujours armée de piſtolets & de ſabres, ſe violente elle-même, en criant *Liberté*.

Ceux qui aſpirent ouvertement à la Couronne, ſont poſitivement exclus du Champ Electoral, de crainte que leur préſence n'y gêne les ſuffrages. Le Roi doit être élu *Nemine contradicente;* c'eſt-à-dire, par toutes les voix. Un ſeul Gentilhomme s'oppoſa à l'Election d'Uladiſlas VII. On lui demanda ce qu'il avoit à lui reprocher: *Rien, mais je ne veux pas qu'il ſoit Roi.* La Proclamation fut ſuſpendue pendant quelques heures qui furent employées à le ramener. On y réuſſit; & le Roi voulut enfin ſavoir le motif de ſon oppoſition. *Je voulois voir*, répondit-il, *ſi notre liberté ſubſiſtoit encore: je ſuis content; & vous n'aurez pas de meilleur Sujet que moi.* On ſent le motif de la loi: c'eſt une famille immenſe qui adopte un Pere; il faut que tous les Enfans ſoient contens. Cette ſpéculation eſt belle: mais ſi on la ſuivoit à la rigueur, la Pologne n'auroit point de Roi légitime On abandonne donc l'unanimité réelle, pour ſe contenter de l'apparence; ou plûtôt le ſabre remplit la loi, ſi l'argent n'a pu le faire.

Avant que d'en venir à cette extrémité, aucune Election dans le monde ne ſe fait avec plus d'ordre, de décence & d'appareil de liberté. Le primat rappelle en

en peu de mots à toute la Nobleſſe à cheval, le mérite des Candidats, mérite déjà examiné dans les Diètines; il exhorte à choiſir le plus digne, il invoque le Ciel, il bénit la multitude & reſte ſeul avec le Maréchal de la Diète, tandis que le Sénat ſe diſperſe dans les différens Palatinats, pour travailler à l'harmonie des ſuffrages. S'il réuſſit, le Primat va les recueillir lui-même en nommant encore tous les Candidats. *Szoda*, répond cette Nobleſſe: *C'eſt celui-là que nous voulons;* & en même tems l'air retentit de ſon nom, de *Vivat*, & de coups de piſtolets. Tous les Palatinats opinent-ils de même: le Primat monte à cheval; & alors le plus profond ſilence ſuccédant au plus grand bruit, trois fois il demande ſi tout le monde eſt content; & trois fois, après l'approbation générale, il proclame le Roi. Trois fois auſſi le Grand-Maréchal de la Couronne réitere la Proclamation aux trois portes du Camp. Quel Roi! s'il en a les qualités; & quel droit! Les ſuffrages de tout un Peuple ſont le premier & le plus beau des droits. A. 1669.

Ce tableau d'une Election libre & tranquille ne repréſente guères ce qui ſe paſſe ordinairement. La corruption des Grands, la fougue de la multitude, les brigues, les factions, l'or & les armes des Puiſſances Etrangeres, violentent ſou-

A.1669. vent & ensanglantent la scène. Le Czar Alexis, pour faire élire son Fils Fédor, s'avançoit avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas encore alors Pere de Pierre I, dont la grandeur devoit étonner la terre. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir Paç, sauva la République en amusant Alexis qui venoit la déchirer; & tandis qu'il le flattoit du succès, sans tirer l'épée, on s'occupoit de deux autres Compétiteurs, *le Duc de Neubourg*, & le Prince *Charles de Lorraine*.

Le premier, déjà séxagénaire, étoit porté non-seulement par la Suéde, par les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, mais encore par le Roi de France & l'Empereur. Cette brigue montroit un de ces traits qui étonnent toujours ceux qui ne connoissent pas les Souverains. Louis XIV, abandonnoit un Bourbon, & Léopold un Prince Lorrain qu'il regardoit comme l'aîné de sa Maison; tous deux pour protéger un Etranger.

Le Prince Charles, Fils du Duc François, & Neveu de l'indécis Charles IV, qui passa ses jours à perdre ses Etats & à les reprendre, avoit pour lui la fleur de l'âge, une physionomie heureuse, une taille héroïque, la force du corps, la vigueur de l'ame, une réputation de bonté

&

& d'application, des talens pour la guerre, dont il avoit donné des preuves en Hongrie. Deux autres points de vûe le montroient favorablement. Encore libre, il pouvoit faire un mariage agréable à la République; & le Prince de Lixen, son Ambassadeur, disoit à toute la Noblesse: il se présente sans appui, pour ne tenir sa fortune que de vous-mêmes, & vous marquer en Roi sa reconnoissance. Des Jésuites, pour lui donner encore plus de faveur, débitoient qu'il étoit fort dévot à la Vierge, qu'il y avoit trois cents Saints dans sa Famille, & qu'il en récitoit les Litanies chaque jour *). Sans Etats, il n'avoit pour agents secrets, que le Jésuite Richard son Confesseur, & un Moine Irlandois, travesti en Cavalier. De pareils Emissaires n'étoient pas capables de lui attirer de la considération. A. 1669.

Déjà on alloit aux suffrages, & on touchoit au moment de décider, lorsque Debiczki, Enseigne de Sendomir, homme vénérable par ses mœurs & ses cheveux blancs, fit entendre à l'Ordre Equestre: „Que la Faction de Condé revivoit, qu'il „s'étoit tenu une assemblée suspecte chez „le Primat Prazmowski, qu'on connoissoit „les manœuvres ordinaires de la France, „qu'elle faisoit dire une chose par son

 Am-

*) Zaluski, tom. 1. pag. 44.

A. 1669. „Ambaſſadeur, & qu'elle en tramoit une „autre, que Condé ſeroit proclamé Roi „au moment qu'on s'y attendroit le moins, „ſi l'on ne ſe preſſoit pas de l'empêcher.“ Sur le champ l'Ordre Equeſtre courut au Sénat demander l'excluſion du Prince: demande embarraſſante. Le Primat cherchoit ſa réponſe dans les yeux des Sénateurs.

Sobieski, par ſa qualité de Grand-Général, auroit du être aux frontieres: le Champ Electoral lui étoit interdit: mais la grande conſidération dont il jouiſſoit l'avoit élevé au-deſſus des Conſtitutions, foibleſſe dans la République, parce que les loix doivent être plus reſpectées que les grands hommes. Sobieski voyant la perpléxité du Primat, prit donc la parole. Il étoit de ſon intérêt que l'excluſion fût prononcée; car, quoiqu'il ne fût pas au rang des Candidats, il ſavoit qu'une Nation libre pouvoit en un moment ſe tourner de tout autre côté: & en ce cas, le Héros de la Nation pouvoit bien ſe flatter d'attirer ſes regards. Voici pourtant comme il parla: „Il eſt tout „différent de refuſer ſon ſuffrage ou d'ex- „clure. Le refus eſt un exercice de la „liberté: l'excluſion eſt une injure. Si „l'Ordre Equeſtre prétend ainſi gêner la „liberté du Sénat, je me retire pour ne „pas participer à la ſervitude, & à l'af-

„front

„front qu'on feroit à un grand Prince. A. 1669.
„Si on ſe contente de lui refuſer les ſuf-
„frages, on ſait que c'eſt ma coûtume de
„céder à la voix publique.“ La voix
devint publique le lendemain, & le Primat prononça l'excluſion, contre ſon propre avis, & celui du Sénat *).

Tous les Ordres ſe calmerent pour un tems, n'ayant plus les yeux fixés que ſur le Duc de Neubourg & le Prince Charles. On diſcuta leurs vertus & leurs vices, les biens & les maux que la République pouvoit en attendre. C'eſt au Tribunal de la Liberté que les Princes doivent ſe faire juger, s'ils veulent apprendre ce qu'on penſe d'eux. Ils l'ignorent éternellement dans leur Cour. Les Partiſans du Prince Charles, c'eſt-à-dire, la plus grande partie de la Nobleſſe à cheval, ne ceſſoient de répéter: „Que ſe-
„rons-nous de Neubourg? Un Prince
„ſéxagénaire, qui n'aura pas plûtôt eſ-
„ſayé la Couronne, qu'il faudra penſer à
„une autre Election en nous rejettant
„dans le trouble, & quand même il vi-
„vroit plus qu'il n'eſt permis de l'eſpérer,
„ſon âge lui permettra-t-il d'apprendre
„notre Langue, de ſe former à nos
„mœurs, de ſupporter les travaux des
„Comices, des Jugemens, du Sénat &
„du

*) Zaluski, ibid. pag. 118.

A. 1669. „du Camp? Quels biens en attendons-„nous? Trop de Potentats s'intéressent à „lui pour qu'il ne nous en coûte pas „quelque chose. La Suéde & le Brandebourg nous touchent de près. On „nous offre un Roi: mais qu'on nous „cite ce qu'il a fait dans la guerre ou „dans la paix, pour la gloire & le bon-„heur de ses Sujets. Tout ce qu'on sait, „c'est qu'il est Pere d'une famille nom-„breuse: deux de ses Fils sont destinés „au Sacerdoce; pour qui seront nos meil-„leurs Abbayes, nos plus riches Evêchés, „si ce n'est pour eux? Et ses Filles! „Quel fardeau pour l'Etat! Si ce Vieil-„lard recherche notre Couronne, c'est „moins pour lui, n'en doutons pas, que „pour sa postérité qu'il veut élever sur le „Trône. Livrés pour toujours à la du-„reté d'une Nation hautaine, nous verrons „la Cour & les grandes Places se remplir „d'Allemans & d'Allemandes qui nous „vanteront sans cesse leur naissance, qui „nous braveront nous & nos Femmes, nous „les Enfans des Sarmates, qui tant de „fois ont fait trembler la Germanie *).

„La fortune nous offre un autre Prince „bien différent de celui-là; il sort d'une „Nation modeste, & il l'est lui-même; „fier seulement à la tête d'une Armée.

„Les

*) Id. ibid. pag. 76.

„Les Lorrains, en petit nombre, s'il en A. 1669.
„amene, se croiront trop heureux de marcher nos égaux. Sans brigue, sans remuer l'Europe pour s'élever, il ne veut „devoir notre Sceptre qu'à nos suffrages. „Son âge, sa taille, sa force, ses vertus, „les actions qui l'ont déjà illustré, tout „nous présage un régne long & heureux. „Ses enfans, s'ils doivent lui succéder, „naîtront Polonois, & de telle Mere qu'il „nous plaira *)."

Le Sénat, les Nonces & presque tous les Grands qui vouloient le Duc de Neubourg, convenoient que le portrait du Prince Lorrain étoit fidéle: mais, après avoir adouci celui de son rival, ils vantoient beaucoup ses grandes possessions, & ce qu'il promettoit à la République: un Corps de troupes entretenus à ses frais, la solde d'une année pour les Troupes Nationales, une Ecole Militaire pour la jeune Noblesse, avec des secours pour la faire voyager, avantages que le Prince Charles pouvoit bien promettre, mais qu'il n'étoit pas en état de réaliser, n'ayant pas la même fortune, ou plûtôt sans fortune, puisque la France venoit de dépouiller son Pere. En le refusant, ajoûtoient-ils, nous n'en avons aucun malheur à craindre: mais en rejettant le Duc de Neu-

*) Id. ibid. pag. 42.

A. 1669. Neubourg, ſongeons que les Puiſſances qui nous le propoſent ont des Armées pour ſe faire obéir.

A ces mots la Nobleſſe ne ſe contint plus: une fureur ſubite s'alluma, le feu paſſa dans tous les rangs. Le Sénat, les Grands Officiers & les Nonces, n'étoient point aſſez défendus par le retranchement qui borde la Szopa. La République aſſiégea la République. Il y eut pluſieurs décharges, préſages de toutes les horreurs qui pouvoient ſuivre. On voyoit les Sénateurs & les Nonces ſe précipiter de leurs ſiéges, courir çà & là, ou ſe coucher par terre, tandis que les balles ſiffloient ſur leurs têtes. Quelques-uns gagnerent les portes du Camp; on les reçut le piſtolet ſur la poitrine: deux furent tués, un grand nombre bleſſé. Tous par la crainte de la mort furent forcés à reprendre leurs places *). Le tumulte augmentoit d'un moment à l'autre. Le Maréchal de la Diète, Potoçki, ſe préſenta pour l'appaiſer. On ſe fit violence pour ne pas l'inſulter: mais on ne ſe calma pas. Rien de plus difficile que de con-

*) Cette violence a fait donner une nouvelle forme à la Szopa. Ce bâtiment de bois étoit tout ouvert, ſoutenu ſeulement par des piliers: il fut fermé pour les Elections à venir. La Nobleſſe en murmura: mais l'innovation ſubſiſte.

contenir une Nation qui fait des Rois. A. 1669.
Depuis l'ouverture de la Diète, point de nuit où l'on ne trouvât des perſonnes aſſaſſinées dans les rues de Varſovie ou dans le Champ Electoral. Sobieski avoit deux titres pour ſe faire écouter. Comme Grand-Maréchal, il avoit la grande Police; & comme Grand-Général, il avoit l'Armée à ſes ordres. Il en impoſa au Peuple de Varſovie. Il menaça d'appeller des troupes & de faire feu ſur toute faction qui voudroit violenter les ſuffrages. La crainte ſuſpendit la fureur, & le Palatin de Kaliſch, Opalinski, employa la ſageſſe des remontrances.

„A quoi penſons-nous, dit-il, de vouloir nous égorger, pour des Princes que „nous n'avons jamais vûs, & qui, peut-„être, nous frapperont de leur Sceptre? „Nos Ancêtres étoient plus ſages. La „Nation à peine formée, ſe trouva divi-„ſée comme elle l'eſt aujourd'hui, entre „pluſieurs Prétendans étrangers. Les „malheurs dont on étoit ménacé, rame-„nerent la raiſon. Un Originaire Polo-„nois, *Piaſt*, fut choiſi; & cet homme „ſans fortune, ſans naiſſance, gouverna „ſi ſagement qu'aujourd'hui encore tout „Polonois ſe nomme *Piaſt* par honneur „& par reconnoiſſance. Laiſſons le Duc „de Neubourg gouverner ſa nombreuſe „Famille & ſon petit Etat. Que le Prince

A. 1669. „Lorraine emploie ſon argent pour ren„trer dans le ſien. Imitons nos Ancê„tres, éliſons un *Piaſt* *) ".

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'un diſcours ſage a calmé les eſprits .... Mais quel *Piaſt?* C'étoit encore un embarras dont il n'étoit pas aiſé de ſortir. Les yeux ſe tournerent ſur Sobieski. Si dans ce moment il ſe flatta de la Couronne, l'illuſion fut courte. Plus on réfléchit ſur l'Hiſtoire ancienne & moderne, plus on voit que les choſes humaines ſont le jouet de la fortune. Celui qu'elle réſervoit ſecrettement pour le Trône, étoit le dernier que l'opinion publique y auroit deſtiné. Il s'intéreſſoit ſi peu à l'Election qu'on ne le trouva pas dans ſa tente: mais dans un Couvent de Varſovie. C'étoit Michel Wieçnowieçki. Les deux Palatins, Opalinski & un autre, l'amenent au Champ Electoral ſans lui rien communiquer de leur deſſein, le préſentent, le propoſent, le nomment. Un Prélat, Olſowski, Evêque de Culm, & Vice-Chancelier de Pologne, recommandable par ſes vertus, avec un ton d'enthouſiaſte, s'écrie: *Vive le Roi Michel.* Sur le champ ce cri paſſe d'une bouche à l'autre: tous les Ordres le répétent, il ne manque plus que la proclamation de la

*) Hiſt. des Diètes, pag. 194.

la part du Primat: la Nobleſſe l'y force A. 1669.
le piſtolet ſur la gorge; & Wieçnowieçki eſt Roi.

Le plus étonné de la Nation, ce fut lui-même. Il pleuroit, il ſe faiſoit traîner à la Couronne, il proteſtoit qu'il étoit incapable de la porter; & à dire vrai puiſque la Nation, rejettant l'Etranger, avoit tourné ſes regards ſur un Piaſt, il ſembloit qu'elle n'auroit pas dû balancer entre Wieçnowieçki & Sobieski. Wieçnowieçki avoit à peine trente ans: Sobieski, qui comptoit dix ans de plus, touchoit à cette maturité qui eſt ſi néceſſaire au Chef d'un grand Peuple. Wieçnowieçki avoit paſſé ſa jeuneſſe dans l'inertie: Sobieski avoit employé la ſienne aux voyages, à l'étude des affaires publiques & à la guerre. Wieçnowieçki n'avoit rempli aucune charge dans l'Etat: Sobieski étoit arrivé aux plus grandes par des actions d'éclat, & il s'y ſoutenoit ſur de nouveaux triomphes. Wieçnowieçki n'avoit pas même la conſidération que les richeſſes donnent; il ſubſiſtoit d'une penſion de ſix mille livres dont la Reine Louiſe l'avoit gratifié, & des bienfaits de l'Evêque de Plocsko! Sobieski étoit puiſſant en terres & en vaſſaux. Wieçnowieçki étoit venu dans la foule des Nobles pour mêler ſon ſuffrage aux leurs: Sobieski, le premier Perſonnage dans la

A. 1669. République, sembloit plûtôt se présenter pour recevoir les suffrages que pour donner le sien. Une seule chose parloit en faveur du nouveau Roi, si cette chose peut faire le bonheur d'un Peuple; c'étoit la naissance. Il descendoit de Koribut, Oncle du grand Jagellon. Il étoit Fils de Jérémie Wieçnowieçki, Palatin de Russie, qui après avoir joui d'une grande fortune en Ukraine, étoit mort ruiné par les Cosaques. Le Fils n'ayant pour lui qu'un vain Nom, devoit-il s'attendre à un si beau jour?

Rien dans les autres Etats ne ressemble à cette Fête. Qu'on imagine plus de cent mille Nobles à cheval, qui aimeroient mieux se réduire à la derniere nécessité que de ne pas étaler de la magnificence, tous les Grands & les Puissants sous le faste Asiatique, un Peuple de curieux, la Garde nombreuse du camp, une Artillerie dont le bruit se mêle aux acclamations d'un Royaume assemblé: c'est dans cette pompe militaire & civile, que l'on conduit le Prince élu, d'abord à la Basilique de S. Jean, & ensuite au Palais des Rois. La Nation dans les premiers momens de son enthousiasme, tournoit tout en heureux présages. Toujours frappée des anciens Romains, elle tient aux augures autant que le Christianisme peut le permettre. Pendant l'Election une

une Colombe avoit volé ſur l'enceinte où le Sénat délibéroit. Un Aigle avoit plané ſur la Nobleſſe. Un eſſain d'Abeilles avoit bourdonné autour de Wieçnowieçki ſans le bleſſer, comme autrefois elles avoient carreſſé la Statue d'Antonin le Pieux. On mêloit à tout cela des preſſentimens que des Moines avoient eus à l'Autel; & on annonçoit le régne le plus fortuné. On verra bientôt que la Colombe, l'Aigle, les Abeilles & les Moines ſe tromperent *). A. 1669.

Caſimir n'y fut pas trompé; car en apprenant la Proclamation, il s'écria: *Quoi! ils ont couronné ce pauvre Homme!* Son régne s'annonça ſi mal dans les Pays étrangers, que peu de tems après ſon Election, l'Electeur de Brandebourg, dont la Maiſon n'étoit pas à beaucoup près auſſi puiſſante qu'aujourd'hui, (Fréderic II étoit encore à naître,) fit enlever un Gentilhomme Pruſſien ſous les fenêtres de ſon Palais, aſyle qui fut violé ſans réparation.

Jamais Roi n'eut plus beſoin d'être gouverné; & en pareil cas, ce ne ſont pas toujours les plus éclairés & les mieux intentionnés qui gouvernent. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Caſimir *Paç*, s'empara de ſa confiance: avec un eſprit élevé,

*) Zaluski, pag. 133. 146.

A. 1669. élevé, une éloquence naturelle, il avoit des lumieres. Mais plus ambitieux que Citoyen, il ne vouloit les employer que pour la grandeur de sa Maison. Elle étoit déjà la plus florissante de la Lithuanie, quoiqu'elle n'en fût pas originaire. Elle s'incorporoit aux *Pazzi* de Florence. Cette Parenté avec *Sainte Magdelaine de Pazzi*, avoit coûté au Grand-Chancelier près de deux millions pour bâtir un Monastere de Camaldules, sous l'invocation de sa Parente: profusion singuliere pour un Homme d'Etat. Son Frere, Michel Paç, remuant, emporté, capricieux, étoit Grand-Général de Lithuanie, Rival décidé de Sobieski, sachant bien la guerre, sans avoir cette supériorité de génie qui rassure les Etats chancelans.

La Pologne alloit être ravagée, si Sobieski ne l'eût pas défendue. Les Cosaques, malgré la paix qu'ils avoient faite avec la République, sous le régne de Casimir, entroient dans de grandes défiances sur les desseins du Roi Michel. Ils craignoient l'envie qu'il pouvoit avoir de recouvrer les grands biens de sa Maison en Ukraine, & en même tems tous ceux des Seigneurs Polonois qui avoient été dépouillés. Pour se rassurer, ils demanderent un abandon de tous ces titres. La Pologne de son côté, appréhendoit de rentrer en guerre dans un tems où elle

étoit

étoit fort épuisée. Le Roi confia la négociation à Sobieski. Il auroit voulu pouvoir en charger tout autre; car il commençoit à prendre de l'ombrage contre un Sujet trop estimé. Le Chef des Cosaques, ce même Doroscensko que Sobieski avoit déjà battu, fut inflexible. Il fallut donc recourir à la derniere raison des Rois, qui a fait couler tant de sang depuis que les hommes se sont donné des Maîtres. Sobieski l'épargna autant qu'il put. Il regardoit celui des Cosaques mêmes comme le bien de la République: les Cosaques étoient effectivement de bons Sujets avant qu'on en eût fait de mauvais Esclaves. Une autre raison qui engageoit Sobieski à user de ménagement, c'est qu'il avoit peu de forces. Le génie & l'adresse suppléerent. Il jetta de la division parmi les Cosaques. Il opposa un nouveau Chef à l'ancien, Hanenko à Doroscensko. Il remit sous l'obéissance de la Pologne les Villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braclaw, & tout le pays entre le Bog & le Niester. Doroscensko battu ne sauva le reste de l'Ukraine que par la menace qu'il fit de livrer le pays aux Turcs, si on le poussoit à bout. Sobieski suspendit la Victoire. Les félicitations qu'il reçut, marquent l'importance de cette campagne. „On ne peut „assez admirer votre courage & votre

A. 1671.

A. 1671. „prudence dans cette expédition. Comment avec une poignée de Soldats avez-vous pu nous reconquérir tant de places, Braclaw ſur-tout qui ſeule vaut „une victoire? Vous nous ouvrez toute „l'Ukraine, & vous acheverez de nous „la rendre. Vous forcez l'Envie même „à convenir que la Pologne vous doit ſon „ſalut *)". C'eſt ce que lui écrivoit le Vice-Chancelier au nom du Roi & de la République; & c'eſt ainſi que le Grand-Géneral ſe vengeoit de n'avoir pas été couronné.

Mais il vouloit que, ſans abuſer de la victoire, on ménageât les Coſaques, & qu'on les fît rentrer dans le devoir par la clémence & l'attrait du bonheur.

A. 1672. Tel fut auſſi le vœu de tous les Nonces & de la plus grande partie du Sénat dans la Diète: mais le Roi & ſon Conſeil penſoient différemment. Le Régne du foible Michel étoit celui des Favoris. Son Conſeil étoit compoſé des Penſionnaires de l'Empereur Léopold, dont il venoit d'épouſer la Sœur. Léopold craignoit un Armement formidable que le Turc préparoit. Il entrevit un moyen de le détourner ſur la Pologne. Il ſavoit que Doroſcensko avoit ménacé de livrer l'Ukraine au Turc, ſi on le réduiſoit aux extré-

*) Zaluski, tom. I. pag. 133. 146.

extrémités ; & en même tems, il imagina que le Turc ne seroit pas indifférent à la conquête de cette belle Province qui lui ouvriroit la Pologne & la Moscovie, deux Etats d'où étoient sortis tant d'ennemis contre l'Empire Othoman. Il savoit encore que Michel, en recouvrant l'Ukraine par la force ouverte, se flattoit de recouvrer aussi l'immense Patrimoine de ses Peres, & au-delà. Léopold, avec toutes ces connoissances, n'eut pas de peine à lui persuader que toute négociation avec des Rebelles étoit aussi dangereuse qu'humiliante; que pardonner à Doroscensko, c'étoit affoiblir l'autorité Royale. Michel se crut donc grand en se montrant inflexible. A. 1672.

Cependant la Diète, selon les loix, pouvoit le forcer à la Paix. Il acheta un Nonce qui protesta, disparut, & la Diète fut rompue. Un fait qui montra bien que la protestation du Nonce étoit une manœuvre de la Cour, c'est que le Roi ne fit aucune démarche pour le chercher, le ramener & rendre l'activité au Conseil de la Nation.

Doroscensko apprenant ce qui se passoit, & craignant de succomber enfin sous un Maître irrité, en chercha un autre à Constantinople.

Mahomet IV étoit monté sur le Trône en passant sur le corps de son Pere, Ibrahim

A. 1672. him I, que les Janiſſaires avoient étranglé. Mahomet avoit battu les Impériaux, fait de grandes conquêtes en Hongrie, ſoumis la Tranſylvanie, pris l'Isle de Candie, l'ancienne Crète. Les Turcs croyoient ne pouvoir faire plus d'honneur à l'Ambaſſadeur de France, le Comte de Guilleragues & à ſa ſuite, qu'en diſant que les François étoient Parens de *Méhemmed-Tetih*, de Mahomet le Victorieux. Juſques-là il ne l'étoit pourtant qu'à la façon de la plûpart des Souverains, qui font tout ſans rien faire: il n'avoit pas encore paru à la tête de ſes armées. Mais ſa fortune paroiſſoit inaltérable entre les mains du Viſir *Cuprogli* auſſi grand que ſa place. Un grand Viſir eſt tout à la fois Connétable, Chancelier & Premier Préſident. Tout étoit rempli. Fils de Viſir, il avoit ſuccédé à ſon pere contre la politique de l'Empire, qui ne permet pas de perpétuer les honneurs dans une même famille. Une autre ſingularité, c'eſt qu'il étoit monté à ce comble d'honneur à l'âge de trente ans; l'uſage veut qu'on en ait quarante pour être dans les grands emplois *). Les Turcs qui ne ſont hyperboliques que ſur un grand fond, l'appelloient *la lumiere des Nations*, *le gardien des Loix*, *le terrible Commandant*. On

*) Ricaut, hiſtoire de l'Empire Othoman, p. 135.

On ſait le mot de Montécuculi en ſe reti- A. 1672.
rant lorſque ſes rivaux finirent leur carriere : *un homme qui a eu l'honneur de combattre contre Turenne, Condé & Cuprogli, doit-il compromettre ſa gloire avec des gens qui ne ſont que commencer à commander des Armées.* Montécuculi ne connoiſſoit dans Cuprogli que le Général.

L'habile Miniſtre refléchiſſant ſur les offres de Doroſcensko forma le deſſein de ſubjuguer la Pologne, renvoyant à une autre campagne la deſtruction de l'Empire de Vienne, victoire qui deviendroit plus facile par celle-ci ; & il voulut que ſon Maître vint cueillir lui-même les lauriers qu'il lui préparoit. La préſence de Mahomet à l'armée étoit, de la part du Viſir, un trait de politique & d'attachement. Ce Sultan, malgré les victoires de ſon régne, commençoit à tomber dans le mépris & la haine ; parce que livré entierement à ſes plaiſirs il dépenſoit plus dans ſon ſerrail, qu'il n'eût fait en battant les Chrétiens.

Mais le Divan repréſentoit que cette guerre ne pouvoit être juſte ſans une ſommation préalable aux Polonois, & un refus de leur part de ſatisfaire les Coſaques. *Le Mouphti* ſurtout, c'eſt-à-dire, le Pontife de la Religion Mahométane, refuſoit ſon *Fetfa.* Ce Mouphti eſt un per-

A. 1672. perſonnage bien important, le ſeul pour qui le Grand-Seigneur ſe lève: mais s'il s'aviſoit de prévariquer, il feroit pilé dans un mortier juſqu'à être réduit en bouillie *). Le Fetfa qu'il refuſoit eſt une eſpèce de Mandement qui accompagne preſque toujours les ordres publics du Grand-Seigneur. Sans cet oracle les Peuples obéiroient mal. Cuprogli trop ami lui-même de la juſtice & de la Religion pour ne pas les écouter, avertit la République par cette dépêche.

„Vous dites que l'Ukraine vous appar-
„tient, & que les Coſaques ſont vos Su-
„jets; comme ſi nous ignorions que cet-
„te Nation libre autrefois, ne dépendoit
„que d'elle-même. Il eſt vrai qu'elle
„s'eſt donnée à vous de ſon propre mou-
„vement, & à certaines conditions: mais
„elle n'a pas compté ſe livrer à des Ty-
„rans qui lui ont fait mille outrages.
„Elle a donc pris les armes ſelon le droit
„naturel pour recouvrer ſa liberté & ſon
„premier état. Elle a ſupplié la ſublime
„Porte de la recevoir ſous ſa protection
„& de faire pour elle ce qu'elle fait pour
„tous les malheureux; c'eſt pourquoi
„l'invincible Mahomet vient d'envoyer à
„Doroſcensko, chef des Coſaques, le
„ſabre & l'étendard. Sachez donc que,
„ſi

*) Ricaut, hiſtoire de l'Empire Othoman, p. 190.

„ſi vous ne vous dépêchez de compoſer A. 1672.
„avec mon Maître qui eſt déjà en mouve-
„ment vers Andrinople; que ſi vous le
„laiſſez arriver ſur vos frontieres avec
„des forces immenſes, ce ne ſera plus
„par un traité, mais avec le fer & la co-
„lere du Dieu vengeur que la conteſta-
„tion ſe décidera *). „

Au bruit de ce tonnerre le Sénat s'aſſemble. On commence par s'indigner de ce que la lettre qui contient une déclaration de guerre, eſt écrite par le Viſir & non par le Sultan lui-même, arrogance mépriſante. Les partiſans du Roi ſaiſiſſent ce moment d'indignation pour inſinuer que la déclaration n'eſt point ſérieuſe: „pourquoi la Porte romproit-elle
„avec nous qui ne lui en donnons aucun
„ſujet, elle qui eſt ordinairement ſi fidel-
„le à ſes traités? Seroit-ce pour agran-
„dir ſon Empire? Mais on ſait qu'à pré-
„ſent elle eſt plus occupée à conſerver
„l'immenſité de ſes poſſeſſions, qu'à les
„étendre. Seroit-ce effectivement pour
„ſoutenir Doroſcensko? Il étoit bien plus
„naturel de le favoriſer lorſque ſes for-
„ces étoient entieres. Mahomet vien-
„droit-il avec tout le poids de ſa puiſ-
„ſance pour faire ſociété avec un bri-
„gand? La déclaration du Viſir n'a que
„l'ap-

*) Zaluski Tom. I. pag. 360.

A. 1672. „l'apparence d'une menace arrachée par „les importunités & les menfonges de „Dorofcensko. Mais à fuppofer que la „foudre fuive l'éclair, le Czar nous offre „une forte diverfion dans laquelle il pro„met de faire entrer la Perfe; & pen„fons-nous que l'Empire d'Allemagne ne „foit pas intéreffé autant que nous à con„tenir le Tyran de l'Afie? C'eft enco„re un fecours à demander prompte„ment *). „

Les vrais Patriotes répondent qu'il eft bien plus fimple de fatisfaire les Cofaques, & d'ôter par-là tout prétexte à la Turquie de troubler la Pologne. Sobieski étoit abfent. Le Primat demande qu'on fufpende toute délibération fur la guerre jufqu'à l'arrivée du héros qui l'entendoit fi bien. Ce n'étoit pas le fentiment du Roi, qui craignoit d'augmenter l'importance du Grand-Général. La nuit vient, on veut déliberer aux lumieres. Le Primat s'y oppofe, de crainte que dans le feu des conteftations, on ne joue du poignard à la faveur des ténébres, violence qui s'étoit montrée plus d'une fois dans les affemblées. Il appréhenda peut-être pour lui-même quelqu'un de ces fcélérats qui font toujours plus que les Rois ne défirent.

Le

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 352 & fuiv.

Le lendemain Sobieski arrive. La plûpart des Sénateurs vont au-devant de lui. Il entend ſes louanges en plein Sénat. On dit que la Robe & le Saie lui conviennent également, qu'il mêle les lauriers aux faiſceaux, qu'il ſait être Sénateur & Capitaine. Tout cela étoit vrai: mais il falloit, ſans perdre un moment, s'arrêter à un parti qui pût ſauver la République. Sobieski parla vivement pour pacifier les Coſaques, il toucha tous les points ſur leſquels la Pologne pouvoit ſe relâcher. Mais on ne perſuade pas les eſprits bornés, encore moins les Princes qui s'accoutument à confondre le pouvoir avec la raiſon. Michel s'opiniâtra & laiſſa la Porte ſans réponſe, comme ſi ſes menaces avoient été vaines. A. 1672.

Ce fut alors qu'une ligue ſe forma pour le détrôner. Les Polonois ont pour maxime que tout peuple qui peut faire un Roi, peut le défaire. Ainſi ce qu'on appelleroit ailleurs conjuration, ils le nomment l'exercice d'un droit National. On comptoit parmi les chefs de la Ligue le Primat Prazmowski, le Grand-Enſeigne Sieniawski, le Palatin de Cracovie, Lubomirski; celui de Mazovie, Ledchinski; celui de Kiovie, Potoçki; un Vielopolski, & d'autres Seigneurs de cette importance. L'entrepriſe n'étoit pas auſſi orageuſe qu'elle le feroit dans un

A. 1672. Royaume héréditaire. Elle avoit pourtant ses dangers.

Les Seigneurs ligués jugerent à propos de prévenir & de ménager l'Empereur à cause de sa sœur qui partageoit le Trône de Pologne avec Michel. Ils lui découvrirent toutes les plaies de l'Etat; & surtout l'incapacité de Michel pour le gouvernement. Chez des Nations fières un Roi méprisé chancele presque toujours sur le Trône, tandis qu'on voit des usurpateurs estimés s'y affermir. Jamais les Anglois ne penserent à détrôner Cromwel. Ce Cromwel avoit humilié la Hollande, imposé les conditions d'un Traité au Portugal, vaincu l'Espagne, forcé la France à briguer son alliance, & donné l'empire de la mer & du commerce à sa Nation.

Michel étoit tout propre à ruiner la sienne. Les Seigneurs ligués déclaroient donc à l'Empereur qu'ils avoient besoin d'un autre chef; que la seule considération qui les arrêtoit, c'étoit leur respect pour Sa Majesté Césaréenne, & pour la Reine Eléonore qu'ils étoient bien fâchés d'envelopper dans le sort du Roi. Ils le prioient de s'expliquer sur la maniere dont il souhaitoit qu'elle fût traitée.

L'Empereur, après avoir plaint son beau-frere d'être né sans talens pour le Trône, répondit qu'il plaignoit encore plus

plus la République: mais qu'il ne pouvoit consentir à voir sa sœur sans couronne. Le moyen qu'il proposa pour sortir d'embarras fut celui-ci. Le Sérénissime Roi (c'est le titre que Sa Majesté Césaréenne donnoit à Michel) étoit d'une complexion foible & d'une santé chancelante, sans enfans jusqu'alors. On attaqueroit canoniquement son mariage par l'impuissance, moyen qui a si souvent réussi aux têtes couronnées. La Reine consentoit à se prêter à cette accusation pour le bien de la République: mais sous condition très-expresse qu'après la dissolution du lien elle épouseroit le Prince qui chasseroit son mari du Trône. C'est ainsi qu'en 1667 la Reine de Portugal, amoureuse de Dom Pédre, frere du Roi Alphonse son mari, avoit accusé celui-ci d'impuissance & obtenu une bulle de Rome pour épouser son beau-frere & regner avec lui. A. 1672.

Un autre embarras, c'étoit de savoir sur quelle tête on mettroit la couronne. L'Empereur excluoit tout hérétique, celui même qui se convertiroit pour regner: „tout François, Nation légere, disoit la „dépêche, inquiete & sulphureuse. Ses „machinations contre toute l'Europe & „en particulier contre la Maison d'Autri„che, sont assez connues. Il ne seroit „pas juste que pour vous faire du bien

A. 1672. „j'exposasse ma Maison & l'Empire. Le „Roi que je vous propose, c'est le Prin- „ce Charles de Lorraine, celui que vous „avez presque couronné dans la dernie- „re élection. Ne le regardez pas com- „me un Prince sans fortune & sans puis- „sance qui seroit à charge à la Républi- „que. Si son pere est dépouillé de ses „Etats, ce n'est qu'un malheur passa- „ger qu'il doit à la France, & dont el- „le aura plus à se repentir qu'à se fé- „liciter *). „

Léopold dans la derniere Election avoit préféré le Duc de Neubourg à ce Prince qu'il vantoit tant: mais la politique permet-elle aux Souverains d'avoir toujours le même langage & le même visage? Après avoir développé son plan, marquant encore son regret de voir arracher le Sceptre au Sérénissime Roi Michel, & gémissant sur cette triste nécessité, il prioit très-instamment la République de pourvoir convenablement à sa subsistance.

Jusques-là les Seigneurs ligués, incertains de Sobieski, dont la conduite paroissoit encore ménager la Cour, ne lui avoient rien communiqué de leur dessein: mais réfléchissant sur la nécessité de le gagner, ils s'ouvrirent à lui. Le parti qu'il

*) Zaluski, ibid. page 342 & suiv.

qu'il alloit prendre pouvoit décider du A. 1672.
ſort du Roi & du Royaume. Grand-Maréchal & Grand-Général, Maître & Pere d'une Armée qui ſe croyoit invincible ſous ſes ordres, il embraſſa la cauſe du Royaume contre le Roi. Mais ſoit qu'en déterminant la dépoſition de Michel, il voulut fixer les regards ſur lui-même; ſoit qu'il n'enviſageât que la choſe publique, il repréſenta combien il étoit dangereux d'accepter un Roi de la main de l'Empereur; que c'étoit mettre l'Etat ſous la tutelle du Conſeil de Vienne; qu'on en avoit fait la triſte expérience depuis que Michel étoit ſur le Trône: „mais autant „qu'il eſt juſte, ajoûta-t-il, d'ôter la Cou„ronne à celui qui ne ſait pas la porter, „autant il ſeroit injuſte de lui ravir ſon „Epouſe; & la République ne ſauroit „ſans honte ſe prêter à cet infâme com„plot. Au reſte ſi la Pologne n'a point „de Chef à nous donner, la France nous „en offre un auſſi guerrier que le Prince „Charles, ſans aucune ſuite fâcheuſe. „C'eſt un deſcendant du fameux Comte de „Dunois, qui ſauva les François & Char„les VII; c'eſt le Duc de Longueville *), „qui a hérité de ſon ſang & de ſes ver„tus, né pour ſauver la Pologne. „

 La

*) Connu auſſi ſous le nom de Comte de Saint-Paul.

A. 1672. La Reine ne penſoit pas comme Sobieski, qu'elle dût ſe tenir attachée à un Epoux ſans Couronne. A la vérité, elle eût préféré le Prince Charles au Duc de Longueville; mais de quelque façon que ce fût, elle vouloit reſter ſur le Trône. Elle fit donc inſinuer aux Grands qu'elle conſentiroit à épouſer le Duc. On lui en avoit montré le Portrait qui ne lui déplut pas.

La propoſition de Sobieski étoit conforme à l'inclination qu'il avoit toujours conſervée pour la France, & aux liaiſons qu'il entretenoit avec Louis XIV. Quant au Prince qu'il propoſoit, tout ſon mérite conſiſtoit dans la valeur qui ſeule ne fera jamais un grand Roi. Mais les Seigneurs ligués étoient trop avides de la révolution, pour délibérer avec maturité. Ils acquieſcerent. On employa le moins de tems qu'il fut poſſible pour prendre des meſures avec la France. La choſe fut maniée avec tant de ſecret par Sobieski, que ni la Cour de Vienne, ni celle de Varſovie, n'en ſoupçonnerent rien.

La rupture de la derniere Diète fut un prétexte pour en demander une autre au commencement du Printems. Michel n'oſa la refuſer, d'autant plus qu'il falloit armer la République; car on avoit nou-

nouvelle que le Turc marchoit effective- A. 1672.
ment.

Jamais Roi n'entendit des choses plus dures en face de son Peuple. Un grief qu'on lui avoit en quelque façon pardonné, revivoit dans la Diète. Il avoit juré à son Couronnement de ne se marier qu'au gré de la République, & il ne l'avoit pas même consultée, pour épouser l'Archi-Duchesse d'Autriche Eléonore.

Le Czar lui avoit offert sa Fille avec la restitution du Duché de Sévérie & d'autres avantages considérables, proposition qui plaisoit fort à la République, au lieu que l'Archi-Duchesse n'apportoit rien. Il n'avoit écouté que le Chancelier *Paç*. Les cinq cents mille livres qu'il avoit dépensées pour les frais de cette alliance, il avoit voulu les tirer secrettement du trésor de la Nation, attentat, disoit-on, contre la République qui doit savoir l'emploi de ses finances, & qui ne doit rien pour un mariage qu'elle désapprouve. Ce mariage lui avoit attiré un autre reproche. L'Ordre de la *Toison d'Or* qu'il avoit accepté, étoit regardé comme une marque de vasselage, comme une ignominie pour le Roi & les Sujets, comme un engagement à épouser les intérêts & à venger les injures de la Maison d'Autriche. On prétendoit même qu'il l'avoit juré dans la cérémonie qui fut secrette. „Ce „n'est

A. 1672. „n'eſt pas ainſi, ajoûtoit-on, que ſe con-
„duiſit Etienne Batori lorſque l'Ambaſſa-
„deur d'Eſpagne lui préſenta le même
„Ordre. Ce Roi que nous regrettons en-
„core avoit fait faire un Collier où en
„place du *Mouton* on voyoit un *Loup* ar-
„mé de dents menaçantes *). *Voilà
„mon ordre*, dit-il, *j'accepterai le vôtre
„quand mon frere le Roi d'Eſpagne aura
„reçu le mien.*

On pouſſoit la comparaiſon plus loin. „Etienne ne conſultoit qu'avec le Sénat „& les Diètes: Michel dirige tous les „actes publics avec la Reine & l'Ambaſ-„ſadeur de Vienne, qui s'occupe nuit & „jour de notre perte Etienne étoit tou-„jours à la tête des Armées: Michel n'y „a pas encore parû. Eſt-il juſte que les „Membres s'expoſent pour un Chef qui „ſe tient à couvert **).

Le Primat profitant de la chaleur des eſprits lui parla d'un ton qui paſſeroit, dans une Monarchie abſolue, pour un crime de leze-Majeſté. „La Nation vous „a fait Roi, lui dit-il, & vous la per-„dez. Au lieu de travailler à pacifier „l'Ukraine vous avez irrité ſes douleurs. „Vous n'avez pas réparé les fortifica-„tions de Kaminiek; ce boulevard de la „Po-

*) Les Armes de la Tranſylvanie dont Batori étoit Prince avant que d'être Roi de Pologne.

**) Zaluski, Tom. I. pag. 168 & ſuiv.

„Pologne. Vous retenez la Garde Alle- A. 1672.
„mande que la République ne voyoit qu'à „regret ſur les pas de votre prédéceſſeur, „quoiqu'il la payât de ſes deniers. Vous „avez des hommes dans votre Cour, dans „votre cabinet qui ſacrifient les intérêts „du Royaume à ceux du Roi. Les Non- „ces étoient en chemin pour vous ſup- „plier d'éloigner ces peſtes publiques; „vous avez trouvé le ſecret de les éloi- „gner eux-mêmes. Vous diſpoſez contre „nos conſtitutions des Staroſties & des „places de Sénateur, avant la mort de „ceux qui les occupent. Vous avez „rompu deux Diètes pour ne pas expo- „ſer votre Autorité à l'animadverſion des „loix. Vous avez réclamé hautement „les anciens droits des Rois; & proteſté „contre tout ce qui peut les bleſſer. Ces „anciens droits qu'ils peuvent étendre ſi „loin, où en ferez-vous la recherche? „Sera-ce dans les archives de Vienne & „de Madrid? Tremblons, Sénateurs, ſi „nous méritons nos places. Ce que vous „avez dit après votre Couronnement, ce „que quelques perſonnes ont entendu, „que vous aviez juré les *Pacta conventa* „avec une reſtriction mentale, n'eſt que „trop vrai. Quelle foi pouvons-nous „ajoûter à vos ſermens *)? Nous rom- „pons

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 168, 263 & ſuiv.

A. 1672. „pons les nôtres à votre exemple.„ La fermeté d'ame que ce diſcours paroît ſuppoſer, n'eſt point un prodige dans un Etat où l'on n'oſe pas attenter à la liberté d'un Citoyen; & encore moins à celle d'un perſonnage public, qui dit franchement ce qu'il penſe en s'appuyant ſur la loi.

Le Primat parloit encore lorſque les Seigneurs ligués dont le nombre s'étoit accrû dans l'aſſemblée de la Nation, ſignifierent ſans ménagement à Michel de deſcendre du Trône par une abdication comme volontaire, ou de s'y voir forcé. Il déſeſpéra de s'y ſoutenir dès qu'il vit Sobieski dans la ligue; la cataſtrophe ſe précipitoit. Bien-tôt les magnifiques équipages des Seigneurs s'avancerent vers la Mer pour recevoir le Duc de Longueville qu'on vouloit couronner. Ce Prince étoit encore ſur les bords du Rhin dont Louis XIV tentoit le paſſage. Chacun ſait qu'un coup de piſtolet qu'il tira ſans néceſſité ſur des Hollandois qui demandoient la vie à genoux, fut cauſe de ſa perte. *Cette canaille*, pour me ſervir de ſes termes, à laquelle il défendoit *de faire quartier*, ne lui en fit point. Elle enſevelit avec lui la branche d'*Orléans-Longueville*. Cette mort déconcerta la Ligue, & rendit quelqu'eſpérance à Michel.

Ce

Ce Roi qui ne ſavoit plus s'il l'étoit encore, aſſembla toute la Nobleſſe du dernier rang, cent mille Gentilshommes dans le camp de Golembe, ſur le bord de la Viſtule, au Palatinat de Lublin. Il avoit vécu parmi eux & au niveau de leur fortune. C'étoit principalement de leurs mains qu'il avoit reçu le Sceptre; il en étoit aimé comme un égal, & reſpecté comme un Roi. Il choiſit *Etienne Czarneski* pour Maréchal de la Confédération Royale, avec pouvoir de lever une nouvelle Armée & de rétablir l'ancienne Milice qu'on nommoit *Haſtata* à cauſe de la lance qu'elle portoit. La Pologne ne connoit que deux Grands-Généraux; Czarneski en montra un troiſieme, & au-delà. Armé des foudres de la guerre & du glaive de la Juſtice, ce fut un Dictateur qui pouvoit abſoudre ou proſcrire. Les confédérés jurerent entre ſes mains de conſerver le Roi Michel ſur le Trône aux dépens de leur fortune & de leur vie. La foi du ſerment eſt preſqu'autant reſpectée en Pologne, qu'elle l'étoit du tems des Sarmates leurs ayeux. Ils inviterent les Sénateurs & tous les Citoyens en place à ſe joindre à eux dans un tems limité ſous peine de confiſcation de biens & de dégradation. Le terme étoit court: & ſans la réſolution de Sobieski, il falloit ſe jetter aux pieds d'un A. 1672.

 Roi

A. 1672. Roi irrité & d'un Dictateur qui ne vouloit rien ménager.

Le Grand-Général assembla son Armée à Lovicz dans le Palatinat de Rava. C'est un Archevêque de Gnesne qui a élevé la forteresse de cette place. On voit peu de Couvens en Pologne, qui ayent été bâtis par les Princes de l'Eglise; c'est qu'ils sont tous Sénateurs & hommes d'Etat. Si on dut voir la République où étoit la plus grande partie du Sénat, elle étoit à Lovicz.

L'Armée, en se confédérant, confédération toujours redoutable, opposa sermens à sermens. Elle jura par le nom de Dieu & de Sobieski de soutenir les droits & les libertés de la Patrie, tels qu'elle les avoit reçus des anciens Guerriers qui les avoient cimentés de leur sang; de ne reconnoître pour Généraux que ceux qui avoient été revêtus du commandement avant les troubles; de leur déférer tout ce qu'on pourroit apprendre de nuisible à la présente confédération, de ne révéler aucun de ses secrets; & de regarder comme ennemi de la Patrie tout Soldat qui ne se rangeroit pas sous ses drapeaux *).

Pendant

*) Zaluski, Tome I. page 396.

Pendant que la République s'armoit contre elle-même, *Cuprogli* laissé sans réponse, faisoit déclarer juste la guerre dont il l'avoit menacée; & le Mouphti la consacroit par son *Fetfa*. Déjà les ordres étoient donnés, & les queues de cheval arborées au Serrail. Ce n'est pas la fantaisie qui a donné ces bannieres aux Turcs, c'est la victoire. Ils fuyoient dans un combat, après la prise de leur grand Etendard. Le Général abbattit d'un coup de sabre la queue d'un cheval; puis l'attachant au bout d'une pique il rallia ses troupes & vainquit. A. 1672.

Mahomet s'approchoit donc semblable à une Mer irritée prête à engloutir la Pologne. Le Roi au lieu d'aller au-devant avec les cent mille Nobles qui soutenoient sa Couronne chancelante, & de montrer par-là qu'il étoit digne de regner, s'occupoit des dernieres procédures contre les premiers de ses Sujets. Confiscation de biens, perte d'honneurs & de dignités, dégradation; & les principaux Chefs condamnés à mort. De ce nombre furent Sobieski & le Primat. Le comble de tout, c'est que les deux têtes furent mises à prix. Le decret de mort n'effrayoit point les proscrits: ils étoient au milieu d'une Armée qui pouvoit traîner les Juges à l'échafaut. Mais vingt mille ducats pouvoient tenter un assassin, d'au-

A. 1672. d'autant plus que le decret ôtoit l'infamie attachée à l'aſſaſſinat qui pour cette fois devenoit un titre d'honneur *).

A cette nouvelle l'Armée jetta de grands cris contre le Roi & la Nobleſſe confédérée, jurant, les ſabres croiſés, de défendre & de venger ſon Général. Il falloit qu'un tel homme pérît ou devînt enfin le maître. *J'accepte vos ſermens*, répondit-il, *mais défendons la Patrie avant tout.* Il prévoyoit que Mahomet ouvriroit la campagne par le ſiége de Kaminiek, Capitale de la Podolie, place encore plus forte par la nature que par l'art. Un rocher eſcarpé lui ſert de baze. Une riviere, le Smotricz l'environne; & un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Ce fut dans tous les ſiécles le boulevard de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Il y avoit longtems que ces derniers la regardoient avec des yeux de colere: & les Tartares n'en étoient pas moins bleſſés. Il y envoya huit Régimens d'Infanterie pour renforcer la garniſon. Le Gouverneur tout dévoué au Roi appréhenda que ces troupes n'y donnaſſent trop d'autorité à Sobieski; il les refuſa, effet funeſte des diviſions civiles.

Maho-

*) Zaluski, Tom. I. pag. 444 & ſuiv.

Mahomet à la tête de cent cinquante A. 1672.
mille hommes avoit passé le Danube près de Silistrie, Ville de Bulgarie, traversé la Transylvanie & la Valaquie, jetté des ponts sur le Niester aux pieds des murs de Choczin. Il parut devant Kaminiek sur la fin de Juillet. Cent mille Tartares à ses ordres arrivoient en même tems. Le Kan Selim-Gierai dans cette grande occasion marchoit en personne. Il y avoit longtems que la Nation n'avoit eu un Chef aussi distingué dans la guerre & dans la paix. Les Généraux Turcs écoutoient ses avis; & les Tartares entreprenoient tout, dès qu'ils le voyoient à leur tête. Sous un autre climat il eût fait naître l'urbanité, les sciences & les arts. Quand il pouvoit quitter le sabre, il prenoit la plume. Cantémir le traite de Philosophe & d'Historien excellent *). Il avoit pour Lieutenants-Généraux ses deux fils, Sultan Galga & Sultan Nuradin. A peine eurent-ils salué le Grand-Seigneur qu'il leur commanda d'étendre leurs courses jusqu'à la Vistule; tandis que les Cosaques, poussés par le ressentiment, porteroient la désolation d'un autre côté. Mahomet étoit l'idole de cette multitude qui épuisoit la terre. Le grand Cuprogli en étoit l'ame.

*) Cantémir, Tome 2. pag. 139.

A. 1672. Sobieski avec trente-cinq mille Polonois ne pouvoit pas préſenter bataille à cent cinquante mille Turcs devant Kaminiek. Il abandonna cette forteresſe à ſa terrible deſtinée. Il étoit même plus important d'arrêter ce torrent de Tartares qui alloit ſe déborder dans le cœur de la Pologne. Le Kan ravageoit la Pokucie ; Sultan Nuradin, la Volhinie ; Sultan Galga tenoit le milieu par le centre du Palatinat de Ruſſie.

Il ne faut pas perdre de vûe les cent mille Nobles ſous les ordres du Roi, dans le camp de Golembe, & Sobieski avec ſa petite Armée dans celui de Lovicz. Une imprudence de Nuradin montra de quel côté étoit le vrai courage & l'amour de la Patrie. Le jeune Tartare côtoyant le Palatinat de Lublin, vint paſſer entre les deux camps. Le Roi & la Nobleſſe ſe perſuaderent que cette manœuvre du Tartare étoit concertée avec Sobieski. L'allarme fut ſi grande, que ce Prince ne ſe crut pas en ſureté au milieu de cent mille Gentilshommes. Il ſe réfugia dans les murs de Lublin *), à ſix lieues de ſon camp ; & la Nobleſſe ſe diſſipa.

Sobieski

*) Cette Capitale du Palatinat du même nom jouit d'une grande célébrité. Les Tribunaux Judiciaires pour toute la petite Pologne y attirent quantité de Nobleſſe, & de Marchands de

Sobieski n'ayant plus rien à craindre A. 1672. de ſes Concitoyens, déploya toute ſa grandeur. Celui qu'on venoit condamner à mort, fit tout pour ſauver ſes Juges. Il chercha les Tartares par-tout où ils ſe préſenterent. Nuradin fut ſa premiere victime. Il le joignit & le battit aux portes de Kraſnobrod *). La déroute fut ſi grande, que le Général ſe ſauva preſque ſeul dans l'Armée de ſon Frere, Sultan Galga. Celui-ci, pour éviter un pareil déſaſtre, s'approcha du Nieſter afin d'unir ſes forces avec celles du Kan. Il fut prévenu par l'extrême diligence de Sobieski; & ſes pertes ſurpaſſerent celles de ſon frere. La plaine de Nimirow fut couverte de Tartares qui expiroient ſur le butin qu'ils avoient fait. Le reſte prit la fuite.

Sobieski laiſſant ſon Infanterie avec les équipages pourſuivit les fuyards avec ſa Cavalerie. Il y eut un nouveau combat à Grudeck, un autre à Komarne d'où les deux Sultans ſe ſauverent dans le dernier déſordre. Ils crurent pouvoir reſpirer avec les débris de leur Armée au-

de toute Nation. Parmi ſes édifices, on regarde ſurtout le Palais de Marc Sobieski, Palatin de Lublin, ayeul de Jean.

*) Ce n'eſt qu'un Village dans le Palatinat de Lublin: mais les Héros donnent de la célébrité à tous les endroits où ils agiſſent.

A. 1672. au-delà du Niester. Sobieski les pouffoit. Ils se jetterent à travers deux autres rivieres, le Stry & la Chevitz que Sobieski passa lui-même. Enfin les deux Sultans joignirent leur pere. Le Kan qui n'avoit pas encore combattu, avoit des forces de reste pour venger ses fils. Mais intimidé par leur désastre, & plus inquiet encore sur l'immense butin qu'il vouloit conserver & qui l'embarrassoit, ne pensa qu'à éviter tout engagement. Ce butin intéressoit Sobieski encore plus que lui. C'étoit les dépouilles de la Pologne. Je ne parle ni des fourures, ni de l'argent, ni de l'or; mais des animaux qui font la guerre & de ceux qui labourent les terres: mais de trente mille esclaves de tout âge, de tout sexe & de tout état, la plus grande partie Cultivateurs. Ce que le Tartare emmenoit de moins précieux, c'étoit des Moines. Le Kan fuyoit toujours. Sobieski ne le perdoit pas de vûe; & plus expérimenté que lui il attendoit le moment de le combattre avec avantage. C'est ce qui arriva près de Kalusse aux pieds des Monts Carpates, dans une gorge où l'ennemi ne pouvoit pas se développer. L'action fut sanglante. Le Kan laissa sur le champ de bataille quinze mille morts & tout son butin. Ce fut un spectacle touchant lorsqu'on ôta les fers à trente mille Polonois pour en char-

ger

ger les Tartares qui furent pris après le combat *). Tant de malheureux qui ne comptoient plus revoir ni leurs femmes, ni leurs enfans, ni leurs foyers, se prosternerent devant leur Libérateur, qui se prosterna lui-même devant le Dieu des Armées. A. 1672.

La Pologne étoit quitte des Tartares: mais elle ne l'étoit pas des Turcs. Si les cent mille Nobles du camp de Golembe, cette Pospolite que la Pologne vante tant, & qui peut-être eût fait des prodiges sous un grand Roi; si, dis-je, elle eût attaqué les Turcs pendant que Sobieski poussoit les Tartares, qui sait, si Kaminiek n'eût pas été sauvé? Les Turcs ont sçu la perfection des siéges avant les Chrétiens: à celui de Candie ils avoient fait des lignes paralléles dans leurs tranchées. Cuprogli employoit ici toute l'étendue de l'art Militaire. Il y avoit près d'un mois qu'une artillerie monstrueuse foudroyoit les ouvrages de la place. Il ne restoit que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit accessible que par un pont; & l'habile Visir étoit effrayé de tout le sang Musulman qui couleroit dans un assaut. Il profita de la faute du Gouverneur. Il savoit qu'en refusant les Soldats de Sobieski, il avoit reçu dans la place

*) Lengnich. pag. 239.

A. 1672. place toute la Nobleſſe de Podolie, hommes, femmes & enfans. Il employa la bombe, qui tombant dans un lieu peu étendu, où tant de monde étoit entaſſé, accumuloit les morts ſur les mourans. Ces cris des femmes & des enfans énervoient le Soldat & la défenſe. Cependant on ne parloit pas encore de ſe rendre. Cuprogli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit ſavoir aux Aſſiégés que s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout ſeroit paſſé au tranchant du cimetère, depuis le vieillard juſqu'à l'enfant qui tette. Cette menace, accompagnée de toutes les diſpoſitions qui annonçoient un aſſaut général, glaça tous les cœurs ; & on battit la chamade le 29 Août.

Un Major d'Artillerie au déſeſpoir de voir rendre une place qu'on auroit pû mieux défendre, ne voulut pas ſurvivre à une ſi grande perte. Il y avoit une groſſe tour à l'entrée du pont, qui ſervoit de magaſin à poudre, il y ajuſta une mêche allumée & monta ſur la plateforme, d'où il voyoit les Turcs entrer dans la place, & les Polonois accourir pour adoucir les vainqueurs. Le Magaſin ſauta, & l'engloutit dans ſes ruines brûlantes avec tout ce qui ſe trouva à une certaine diſtance, Turcs & Polonois. Les Polonois qui échapperent, eurent bien

bien de la peine à se faire pardonner un crime dont ils étoient innocens. A. 1672.

Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation: mais la consternation fut grande lorsqu'on le vit entrer à cheval dans l'Eglise Cathédrale, comme autrefois Mahomet II, dans Sainte-Sophie à Constantinople. Les Polonois indignés de cette profanation ne se rappelloient pas que les Chrétiens plus d'une fois avoient traité de même les Mosquées Turques: outrage réciproque.

On assure que la nouvelle de la prise de Kaminiek, arrivée en France au mois d'Octobre, fit l'effet d'un coup de foudre sur l'Ex-Roi de Pologne Casimir. Dans les grands malheurs on se reproche jusqu'aux choses qu'on n'a pas pû prévoir. Il est très-vraisemblable que si, au lieu d'abdiquer, il eût continué à regner, la Pologne eût évité l'affreux destin qui l'accabloit; car, sans être un grand Roi, il n'étoit pas d'une incapacité à faire d'aussi grandes fautes que son successeur. Il mourut à Nevers trois ans après son abdication, en laissant son cœur à la France, & son corps à la Pologne, présens fort indifférens, quand un Roi ne laisse pas de grandes choses après lui.

Mahomet, maître de Kaminiek & de la Podolie, envoya des garnisons dans toutes les places de l'Ukraine, occupées

par

A. 1672. par les Cosaques que la Pologne se repentoit trop tard d'avoir opprimés. Ses malheurs ne finissoient pas là. Le Sultan voulut pousser ses conquêtes dans l'intérieur du Royaume; & tandis qu'ils s'arrêta avec le gros de son Armée à Boudchaz, il fit marcher quarante mille hommes vers Léopol sous les ordres de *Caplan* Bacha, Gouverneur d'Alep. Le nom de *Caplan*, que la voix publique avoit donné au Bacha pour lui faire honneur, montre la différence des idées chez les différentes Nations. Un Général Européan pourroit se réjouir d'être appellé *Lion*: mais il s'offenceroit de la qualification de *Tigre*. Qui est-ce qui a raison? Léopol, mauvaise place, se défendit audelà de ce qu'on en pouvoit attendre: mais prête à succomber, elle se racheta du pillage & des flammes au prix de son or.

Chaque jour montroit de nouvelles ruines. Sobieski ramenoit ses troupes victorieuses du pied des Carpates, montagnes qui séparent la Pologne de la Moldavie, de la Transylvanie & de la Hongrie. Si dans ce moment il eût tenté de se faire proclamer *Roi*, il y eût peut-être réussi. Il ne s'occupa que des Turcs; & il projettoit de les attaquer où il le pourroit avec le moins de désavantage Il envoya un gros détachement pour re-

con-

connoître le camp de Boudchaz. L'Officier qu'il chargea de cette opération, fut si bien dérober sa marche, qu'il surprit le quartier des Sultanes. Le Chef des Eunuques, qui devoit en répondre sur sa tête, n'eut pas même le tems de les poignarder pour empêcher la prostitution des amours du Grand-Seigneur. Ce fut un Chrétien qui les sauva, *le Calaux*, c'est-à-dire, le Major Général des Moldaves. Il se nommoit *Cantémir*, Tartare d'origine. Il repoussa les Polonois: service trop grand pour être oublié par le Sultan. On verra Cantémir jouer un plus grand rôle. Le détachement regagna le Corps de l'Armée, non sans perte: mais il donna les lumieres qu'on attendoit de lui. Sobieski se préparoit à en tirer avantage. A.1672.

Michel étoit réduit à craindre autant les succès de son Général que ceux des Turcs. Au lieu d'oublier généreusement & de s'unir à lui pour le salut public, au lieu de mener lui-même au combat les cent mille Gentilshommes qui lui étoient dévoués, il prit un parti qui perdit la Pologne. Il envoya demander la paix à Mahomet dans son camp de Boudchaz, en le laissant maître des conditions, excepté d'une seule qui ne blessoit point le Sultan: c'étoit de le maintenir sur le Trône. L'Ukraine & la Podolie, deux grandes Pro-

A. 1672. Provinces ſi floriſſantes alors, reſterent au vainqueur: voilà les pertes. Voici la honte. La Pologne s' obligea à un tribut annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or *). Cette République ſi fiere de ſon indépendance, entroit dès ce moment ſous le joug, & ſon Roi devenoit, comme tant d'autres Princes, l'un des premiers eſclaves de la Porte, obligé de marcher à ſes ordres contre tous les ennemis de ſa puiſſance, Chrétiens ou autres. Tel fut l'infâme Traité de Boudchaz.

Si l'on ſe rappelle l'élection de Michel, l'éloignement qu'il marquoit pour le Trône, les larmes qu'il verſoit en y montant; & qu'on le conſidere aujourd'hui s'y tenant attaché malgré les Grands, entouré du mépris, avec les chaînes de l'eſclavage, on ne ſauroit s'empêcher de croire, quoi qu'en diſent les Moraliſtes, que le Trône a plus de plaiſirs que de peines. Ce n'eſt pas les Rois qu'il faut plaindre, à moins qu'ils ne ſoient grands, bons & malheureux.

La paix que Michel venoit de ſigner à genoux couvroit non-ſeulement la Pologne d'ignominie, elle violoit encore ſes loix; car un Roi de Pologne ne peut faire ni la guerre, ni la paix ſans l'aveu de

*) Lengnich, pag. 238.

de la Nation; & de toutes les loix que A. 1672.
les philoſophes ont dictées, c'eſt peut-être la plus ſage.

Cuprogli qui ſçavoit juger les hommes, eſtima Sobieski, autant qu'il mépriſa Michel. Mais il ſouhaitoit, pour les intérêts de la Porte, que Michel régnât longtems. Il tranſplanta tous les Polonois de la Podolie au-delà du Danube & du mont Hæmus. Ces malheureux, arrachés à leurs foyers & à leurs autels, alloient cultiver & peupler les terres de leurs ennemis. Deux mille Spahis des environs de Bender vinrent prendre leur place & leurs poſſeſſions.

Ce Corps de troupes ne ſuffiſoit pas à Cuprogli pour aſſurer ſes conquêtes. Il laiſſa quatre-vingt mille hommes dans le camp de Choczin avec ordre d'y reſter juſqu'à ce que les Polonois euſſent oublié leur liberté; & il reprit avec la victoire & ſon Maître, le chemin de Conſtantinople. Mahomet avoit appris dans cette campagne, qu'il eſt d'autres plaiſirs que ceux du Serrail.

Les deux Potentats qui avoient fait cette année le plus de bruit en Europe, c'étoient le Sultan & le Roi Très-Chrétien; tous deux en attaquant des Républiques Chrétiennes; l'un paſſant le Nieſter, l'autre le Rhin: Mahomet avec cent cinquante mille hommes & Cuprogli:

A. 1672. Louis XIV avec cent trente mille, Turenne, Condé, Luxembourg & Vauban. Mais la fin des deux expéditions fut bien différente. Louis XIV abandonna ses conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites; & la Hollande resta libre. Mahomet conserva les siennes; & la Pologne fut asservie.

Dans toute la Pologne, il n'y avoit que Michel qui s'applaudissoit. Content de conserver la Couronne, sans se mettre en peine du jugement de la postérité, il régnoit au milieu de la Noblesse qu'il avoit rappellée dans le camp de Golembe. Mais si tout étoit fini avec le Turc, la guerre civile restoit allumée. Sobieski que la paix avoit enchainé, étoit rentré dans son camp de Lovicz. Michel voulut montrer de la générosité & de la dignité sans en avoir. Il envoya ordre à l'Armée & nommément au Grand-Général de lui prêter un nouveau serment de fidélité, promettant à cette condition d'oublier tout le passé, & de rétablir tous les proscrits dans leurs biens & dans leurs charges.

Sobieski répondit que lui & l'Armée prêteroient le serment exigé, pourvû que le Roi en prêtât aussi un nouveau à la République, en éloignant toute équivoque; & qu'il jurât les articles qui avoient été omis dans les *Pacta conventa* par une précipi-

cipitation affectée. Ces articles obvioient A. 1672.
à toutes les infractions que le Primat lui avoit reprochées. Le Roi indigné de se voir au pair avec la Nation, comme si on eût violé la Majesté qu'il tenoit d'elle; & irrité du refus qu'on faisoit du pardon qu'il avoit offert, ne respira que vengeance *).

A voir en opposition deux noms aussi respectables dans la constitution de Pologne, celui du Roi & celui du Grand-Général, deux confédérations aussi animées, deux Armées qui se menaçoient, on eût dit que le sang des Citoyens alloit couler par torrens, & que la République creusoit son tombeau. Son épitaphe étoit faite par un Royaliste.

Née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des Sénateurs, véxée par la licence de l'Ordre Equestre, prostituée par l'avarice de tous les Ordres, devenue tributaire des Infideles, elle s'est enfin ensevelie sous ses ruines **).

L'Auteur de l'epitaphe se pressa trop. Il n'en est pas de Varsovie, comme de l'ancienne Rome: celle-ci n'éteignoit ses fureurs que dans son sang: celle-là plus

*) Zaluski, tom. 1. pag. 434.
**) Zaluski, tom. 1. pag. 415.

A. 1672. accoûtumée à ſe provoquer par les loix que par les Armes arrête ſouvent, ſans coup férir, les *Marius* & les *Sylla*.

Il s'écoula encore quelque tems dans l'affreuſe incertitude de ce qui arriveroit. Sobieski ne vouloit pas attaquer. Son but dans la criſe préſente étoit de ramener le Roi aux conſtitutions de la République & à un meilleur gouvernement, projets que les Rois pardonneront toutes les fois qu'ils voudront préférer la juſtice au pouvoir ſans bornes. Michel conſeillé par la vengeance ne craignoit pas de répandre du ſang: mais une conſidération l'arrêtoit. N'ayant pour ſe venger qu'une Nobleſſe ſans diſcipline avec de nouvelles levées, il appréhendoit de vieilles troupes accoûtumées à vaincre ſous un Général expérimenté. Dans cette perplexité il écouta des paroles de paix. La Reine ſon épouſe & l'Ambaſſadeur de Vienne offrirent leur médiation. Ce n'eſt que dans de pareilles convulſions que la République permet à ſes Reines & aux Etrangers de ſe mêler des affaires d'Etat. Rome fut de tout tems exceptée, & dans cette occaſion elle donna des marques de ſon zele. Sobieski reçut un bref fort honorable de Clément X. Le Pontiſe, après avoir loué ſes grands talens & ſes belles actions, l'exhortoit à ſacrifier ſes reſſentimens au ſalut de la Patrie,

Patrie, & à celui de la Chrétienté qui se A. 1672.
trouvoit affoiblie par le malheureux état de la Pologne.

Dans la situation des choses, il étoit plus important d'appaiser Sobieski que le Roi. Sobieski étoit armé, & son parti l'exhortoit à profiter de ses avantages. Le Roi cédant à la nécessité, le raya & tous les Seigneurs ligués, du tableau de proscription; après quoi il députa au camp de Lovicz pour les assurer de sa bienveillance, en les invitant à une Diette de pacification qui fut convoquée à Varsovie au commencement de Février.

Sobieski s'y rendroit-il? C'étoit un A. 1673.
point délicat qu'on examinoit dans l'Armée. L'Officier, le Soldat lui parloient avec émotion des dangers qui pouvoient l'y attendre. Mais les hommes extraordinaires croient avoir une garde dans la supériorité des talens & dans la majesté de la vertu. On savoit d'ailleurs à Varsovie que l'Armée seroit prête à venger les injures du Général. La crainte est souvent nécessaire aux Rois pour leur faire respecter les Héros. Plus le Roi avoit montré de sévérité à Sobieski, plus il affecta d'égards. A son arrivée il l'envoya, complimenter par le grand Chambellan dans le Palais d'Oviasdow. Il le reçut dans sa Cour avec un front serein

A. 1673. & un cœur ulcéré, fort inquiet ſur ce qui alloit ſe paſſer dans la Diette.

Si quelqu'un avoit droit d'y prendre un ton élevé, c'étoit aſſurément celui qui venoit de triompher des Tartares & qui eût ſauvé la Pologne, ſi la Pologne eût voulu combattre avec lui. Il oublia l'échaffaut qu'on lui avoit deſtiné & le prix qu'on avoit mis à ſa tête. Aucune plainte ne lui échappa: mais il peignit fortement les griefs de la Patrie. Il reprit tous ceux que le Primat avoit expoſés dans la derniere Diette. Il approfondit ceux qu'il n'avoit qu'effleurés. Il traça au Sénat & à l'Ordre Equeſtre ce qu'ils devoient ſtatuer pour réformer les abus & rétablir la paix civile. Le Roi étoit préſent, comme il doit l'être, dans toutes les aſſemblées de la Nation. Le génie du Trône s'étonnoit devant celui de Sobieski. Michel éprouva ce qui arrive trop rarement à ceux qui ont abuſé du pouvoir. On retrancha de celui que les loix lui avoient donné.

Il fut encore frappé dans un endroit ſenſible. Sobieski verſa des larmes ſur le Traité de Boudchaz. Il en appella du Roi à la République, qui n'avoit point ſigné ſon eſclavage & ſa ruine. La concluſion fut de le déclarer nul.

Cette procédure étoit facile à Varſovie: mais il s'agiſſoit de ſavoir comment elle

elle feroit reçue à Conſtantinople. Avec A. 1673. fureur, ſans doute, reprit Sobieski, „mais „il nous reſte du courage & des ſabres. „Nous n'attendrons pas que l'ennemi „vienne à nous; il faut aller à lui.

Ce cri de guerre conſterna l'aſſemblée. Ceux même qui déſapprouvoient le plus l'infâme paix de Boudchaz, étoient effrayés de rentrer en guerre avec une Puiſſance ſous laquelle on venoit de ſuccomber. Ils repréſentoient que l'Armée n'étoit nombreuſe; que de nouvelles levées ne feroient ni aguerries, ni ſuffiſantes par le nombre pour faire face; que les finances étoient épuiſées; que le Peuple accablé d'impôts, après tant d'années de guerre, étoit incapable d'en porter de nouveaux; que l'Ukraine & la Podolie entre les mains de Mahomet, & quatre-vingt-mille Turcs aux frontieres fixoient le malheureux deſtin de la Pologne. „Nous ſommes aſſervis, diſoient-„ils, mais enfin nous vivons. Voulons-„nous voir ſaccager nos Villes, égorger „nos femmes & nos enfans, & rendre le „dernier ſoupir ſur leurs corps palpitans. „S'il nous convient de nous meſurer en-„core avec le Turc, attendons du moins „que nos forces ſoient réparées; & pre-„nons le tems de former des alliances & „de ſolliciter des ſubſides. C'eſt ici l'af-„faire de la Chrétienté auſſi bien que la „nôtre

A. 1673. „nôtre „. Ce l'étoit effectivement; car depuis l'embouchure du Boryſthène juſqu'aux Etats de Veniſe on voyoit la Moſcovie, la Hongrie, la Grece, les Isles tour à tour en proie aux armes de Mahomet: & les Polonois penſoient que tous les Chrétiens devoient faire cauſe commune.

Ces raiſons paroiſſoient ſans réplique. Sobieski eut beſoin de cette force de génie qui ſubjugue la multitude. Il ſeroit à ſouhaiter que les Ecrivains des Nations conſervaſſent ces morceaux d'éloquence qui déterminent le ſort des Etats libres. Je ne donne qu'un précis du diſcours de Sobieski tel que je l'ai trouvé.

„Je connois comme vous, dit-il, le „petit nombre de nos troupes & l'épuiſement des finances; mais ces deux „maux ne ſont pas ſans remede. Ce Peu„ple de ſerfs qui laboure nos terres, ſe „met dans une eſpece de liberté en pre„nant les armes; & bien-tôt il eſt Sol„dat, ſi le Chef eſt Général. Je ne de„mande que ſoixante mille hommes pour „vous arracher au joug Othoman. Mais „vous me demandez à moi où l'on pren„dra les fonds pour les ſoudoyer. Si je „vous propoſois de vendre les vaſes ſa„crés, vous devriez y conſentir; parce „que la Patrie eſt plus ſacrée que les in„ſtrumens de la Religion. Mais non....

„La

„La République a un trésor dans le châ- A. 1673.
„teau de Cracovie. Attendez-vous que „Mahomet vous l'enleve dès qu'il en au„ra connoissance? Employons-le à briser „les fers qu'il nous a donnés. Vous vou„lez attendre un tems plus favorable, des „alliances, des subsides. Les négocia„tions sont longues, l'avenir est incertain, „le présent est en notre puissance. Vos „ancêtres auroient préféré la mort à un „an d'esclavage".

Quiconque a de la dignité & de l'éloquence ne doit jamais désespérer des grandes assemblées. Le feu du Démosthène Polonois passa dans le Sénat & dans l'Ordre Equestre. Le Traité de Boudchaz fut déclaré nul, la paix rompue, & la guerre rallumée. On croyoit déjà voir Mahomet humilié sous l'épée du Grand-Général. Les Polonois dans leurs louanges ont toujours quelque chose de l'enflure Asiatique. Les uns disent que les Grecs auroient pris Sobieski pour l'Oracle d'Apollon qui lisoit dans l'avenir. Les autres rappellant le dogme de Pythagore, assurent que toutes les ames des Héros fondues ensemble ont passé dans le corps de celui-ci. Il étoit plus grand que le Roi qui entendoit tout du haut de son Trône.

Mais il y a du danger à être trop grand. L'envie en murmuroit. La Cour en fré-

 missoit.

A. 1673. miſſoit. Un Gentilhomme ſans fortune, Plébéïen dans la Nobleſſe, comme il en eſt tant en Pologne, gens peu délicats ſur les moyens de ſubſiſter, *Lozinski*, homme hardi, & ſachant manier la parole, ſe leva & dit qu'il avoit un grand forfait à déférer à la République; qu'un traître avoit appellé les Turcs & les Tartares; que Kaminieck avoit été vendu douze cents mille florins; qu'il avoit vû ce tréſor ſur des chariots ſans ſavoir d'abord ce que c'étoit; mais qu'ayant queſtionné les conducteurs, on lui avoit répondu que c'étoit le prix de Kaminieck; qu'il avoit encore apperçu, par ſurpriſe, entre les mains d'un Officier à Zloczow *), un billet d'une ſomme qui devoit lui venir de Conſtantinople pour un Grand de la République; & qu'il étoit au déſeſpoir d'accuſer le Grand-Général dont les intelligences avec l'ennemi pourroient achever de perdre l'Etat **).

Il eſt impoſſible de peindre l'étonnement qui ſe montra ſur tous les viſages. Sobieski ſans changer de couleur & ſoutenant tous les regards fixés ſur lui, s'adreſſa au Roi, & aux deux Ordres en diſant: „Si je ſuis coupable je dois être „puni, & je ne mérite plus de paroître „au

*) Maiſon de campagne appartenante à Sobieski.
**) Zaluski, tom. 2.

„au Sénat. Je me retire pour ne ſortir A. 1673.
„de chez moi que lorſque je ſerai ou
„convaincu ou juſtifié. “

Il n'y avoit aucune apparence que celui qui avoit battu les Tartares, les eût appellés; que celui qui avoit envoyé huit Régimens pour défendre Kaminiek, l'eût vendu. Le premier mouvement du Sénat fut de ſe lever pour retenir Sobieski, & le conjurer de mépriſer cette calomnie qui tomboit d'elle-même. Le Roi ſe croyant obligé d'en faire autant, deſcendit de ſon Trône. Sobieski fut inébranlable. Il ſortit accompagné du Primat & des Seigneurs de la ligue. L'accuſateur fut arrêté ſur le champ; & par un decret de la Diète le procès fut inſtruit par quatre Sénateurs & huit Députés des Provinces. Cette procédure étoit néceſſaire pour l'honneur de l'accuſé & pour la ſûreté de l'Etat.

Voilà ce qu'on ne voit preſque jamais dans les Monarchies abſolues. Perſonne n'oſe y accuſer des hommes en place; le Public murmure; mais le Monarque couvre le crime & croit aſſurer ſon autorité en ſauvant ceux qui en abuſent. Ce n'eſt que dans les pays de liberté où la loi interroge tous les Citoyens ſans diſtinction de rang, ni de naiſſance.

Le délateur ne ſe ſoutint pas dans l'interrogation; il tergiverſa, il altéra ſa dé-

A. 1673. position; & d'ailleurs on lui prouva que *Prusinowski* (c'étoit le prétendu porteur du billet en question) n'avoit pas mis le pied à Zloczow depuis la prise de Kaminieck. Convaincu de faux, il avoua enfin qu'un parti puissant l'avoit poussé à cette calomnie, en lui promettant une fortune; & il nomma deux Seigneurs du premier rang, l'un Sénateur, l'autre un des premiers Officiers de la Couronne *).

Sobieski effrayé des suites qui ne regardoient plus sa personne, mais le repos d'un grand nombre de familles, & peut-être le repos public, se rendit au Sénat où il déclara que content d'être justifié, il supplioit la République d'arrêter le cours de cette affaire; que pour lui il donnoit son ressentiment à l'Etat dont la situation demandoit qu'on s'appliquât à toute autre chose qu'à punir des haines particulieres. La République voulut un jugement. Le délateur fut condamné à mort, & remis entre les mains de Sobieski

*) Le manuscrit qui me guide tait leurs noms par égard pour leurs maisons: mais c'est le secret de toute la Pologne. L'un d'eux, pendant l'instruction du procès, fit donner la question du feu à quelques Tartares captifs pour leur faire avouer que Sobieski avoit soulevé leur Nation contre la Pologne. La vertu eut plus de pouvoir sur ces Infideles que sur les Chrétiens qui les tourmenterent inutilement.

ki même, pour en ordonner l'exécution A. 1673.
en qualité de Grand-Maréchal. C'étoit lui ſauver la vie. Il la conſerva par la généroſité de celui qu'il avoit voulu perdre; mais il vécut dans la haine des gens de bien & dans les remors.

Les deux Seigneurs qui avoient corrompu ce malheureux, en furent quittes pour marquer leur repentir à Sobieski en préſence des douze Commiſſaires. Encore Sobieski leur adoucit-il cette amertume. Le Palais où il logeoit étoit à quelques cents pas de la Ville. Il leur fit ſavoir qu'à telle heure il monteroit à cheval pour aller au Sénat. On ſe rencontra & tout ſe paſſa fort légerement. Ces Seigneurs, en marquant leur repentir, avouoient le crime. Pourquoi avoient-ils ſubi un autre jugement que Lozinski? C'eſt la plainte de tous les ſiécles. Les inſtrumens ſont punis; les auteurs ſont épargnés.

Tous ceux qui aimoient la Patrie, & ſur-tout les Seigneurs ligués qui ne l'étoient plus, triompherent de la juſtification de Sobieski. Le Roi lui-même ſe crut obligé d'en marquer de la joie. Tout ſe calma dans la Diète, tout s'y arrangea pour le ſalut public.

Le Primat Prazmowski ne jouit gueres du rétabliſſement de l'ordre auquel il avoit tant contribué. Il avoit paru à Varſovie,

A. 1673. ſovie, avant même l'arrivée de Sobieski, environné de ſa dignité, pour ſauve-garde. Une maladie dangereuſe l'étendit ſur un lit d'où il ne devoit pas ſe relever. La Cour envoyoit ſouvent viſiter le malade, bien plus pour ſavoir le moment où l'on en feroit délivré, que pour pleurer ſa mort. Il ne vit pas la fin de la Diète. Mais avant que de fermer les yeux il proteſta, il conſigna dans ſon Teſtament que tout ce qu'il avoit tenté ſous le régne préſent, il l'avoit fait pour les loix, la liberté & la Patrie; & qu'il en eſpéroit la récompenſe du Maître des Rois & des Peuples. C'étoit un Prélat qui avec de grandes qualités, avoit peut-être outré vis-à-vis de ſon Roi le zele de citoyen. Mais l'amour de la Patrie eſt ſi beau, que ſes excès, à l'heure même de la mort, paroiſſent encore des vertus; & ce fut une bienſéance pour le parti contraire de pleurer celui qu'il haïſſoit *).

La Diète ſe termina heureuſement en recommandant au Grand-Général tous les préparatifs d'une guerre qui alloit ſauver la Pologne ou conſommer ſa ruine. Le tréſor de Cracovie, amaſſé depuis pluſieurs ſiécles, fut apporté dans la Capitale. Il conſiſtoit en pierreries de toute eſpece, montées en or. Le Grand-Tré-ſorier

*) Zaluski, tom. I. pag. 439 & ſuiv.

ſorier Morſtyn prétendit au dépôt pour A. 1673.
en faire la diſtribution: c'étoit effectivement le droit de ſa charge. Le Grand-Général dans une conjoncture auſſi preſſante, craignoit tout ce qui ſentoit la formalité, ſource de lenteur. Le tréſor lui fut remis. Les arts de luxe étoient alors ſi peu connus en Pologne, qu'il fallut faire venir des ouvriers de Vienne, de Veniſe & de Breslaw pour eſtimer les piéces dont le prix fut diſtribué aux Officiers pour faire leurs recrues.

On s'apperçut bien-tôt que le tréſor ne ſuffiroit pas pour ſoudoyer le grand nombre de troupes qu'on vouloit mettre ſur pied. La République demanda un nouveau ſubſide auquel on ſe prêta avec une facilité ſurprenante, malgré l'épuiſement où l'on étoit. On ne craint pas autant les charges extraordinaires dans un Gouvernement libre que dans une Monarchie abſolue. On ſait qu'on ne les impoſe que dans des cas forcés, & qu'elles ne ſont que paſſageres.

Pendant qu'on travailloit aux recrues, Sobieski envoya des eſpions en Valaquie, en Tartarie, au Danube & au camp de Choczin. Ils rapporterent qu'il y avoit quelques mouvemens en Valaquie; que la Tartarie étoit tranquile; qu'après le retour de Mahomet, les ponts ſur le Danube avoient été rompus, ſans apparence

A. 1673. qu'on penſât à les rétablir. Mais ils firent une peinture effrayante du camp de Choczin qui reſſembloit, diſoient-ils, à une immenſe fortereſſe pour dominer la Pologne, en communiquant par ſes ponts ſur le Nieſter avec la Podolie & Kaminieck.

Sobieski, ſans ſe faire illuſion ſur les riſques, mais flatté de la grandeur de l'expédition, dépêchoit couriers ſur couriers au Grand-Général de Lithuanie, Michel Paç, pour preſſer la marche de ſes troupes. Cette Armée Lithuanienne ſe fit attendre juſqu'à la fin de Septembre dans la plaine de Glinian, à quelques lieues de Léopol, où l'Armée Polonoiſe s'impatientoit, & avec raiſon; car c'étoit le tems de finir la campagne plûtôt que de la commencer.

Sobieski diſſimula ſon chagrin ſur cette lenteur. Il en eut un plus grand. Il étoit bien éloigné de croire que le Roi ſans goût comme ſans expérience pour la guerre, & qui juſqu'alors n'avoit point abandonné la Cour, viendroit ſe mettre à la tête des troupes pour une expédition ſi critique. Le noir ſoupçon eſt quelquefois plus actif que l'amour de la gloire. Le Roi, crédule à l'excès, n'avoit pû chaſſer de ſon eſprit des bruits tant de fois réfutés, que Sobieski n'étoit pas toujours inéxorable à l'or des Infideles; & d'ail-

d'ailleurs jaloux depuis longtems d'une considération à laquelle il ne pouvoit atteindre, il voyoit avec douleur que l'Armée s'accoutumoit trop à ne connoître que ſon Général. Il ſe montra donc à elle pour la commander. Sobieski & tous ceux qui aimoient la Patrie, en prévoyoient de grands inconvéniens. Jamais on n'avoit eu plus beſoin d'un Chef qui pût agir par lui-même. Tout autre n'étoit bon qu'à troubler l'action. A. 1673.

Le premier procédé du Roi fut de tenir un Conſeil dans ſa tente, où il remit en queſtion s'il étoit à propos d'aller provoquer une puiſſance auſſi formidable que le Turc. Le Grand-Chancelier André Olſowski, l'un de ſes favoris, répondit, au haſard de lui déplaire: *Nous avons paſſé le Rubicon; il n'eſt plus tems de regarder en arriere* *). Paç, qui ne voyoit pas d'un œil content les lauriers de Sobieski, quoiqu'il en eût moiſſonné lui-même, dit d'un ton ironique: *J'ai pourvû mon Armée pour ſept ans: & dans cette croiſade je ſuis bien fâché que la vraie croix ne ſoit plus à Jéruſalem.* Sobieski prit la parole à ſon tour: „Je m'attendois, dit-il, à d'autres ſujets de délibération. A quoi bon agiter encore dans

 „un

*) C'eſt le mot de Céſar, lorſqu'il marchoit contre Rome.

A. 1673. „un Conſeil particulier ce que l'aſſemblée „de la Nation a décidé. Nous en étions „nous-mêmes. L'avons-nous oublié & „oublions-nous auſſi l'obéiſſance que nous „devons à la République? Tout eſt re- „glé: il ne s'agit que d'exécuter. Nous „n'avons déjà que trop perdu de jours.“ Paç preſſé par ce raiſonnement objecte qu'il attend encore quelques troupes. On lui aſſigne un point de jonction qu'il accepte.

Le Roi, après ce Conſeil inutile, voulut faire la revue de l'Armée. Ceux qui connoiſſent la Pologne ſeront étonnés qu'elle ait pû aſſembler cinquante mille hommes en ſi peu de tems. Sobieski créoit. Le Roi applaudiſſoit à la beauté des troupes: mais les troupes ne lui rendoient pas ſes applaudiſſemens; elles ne voyoient dans lui qu'un Prince foible qui avoit ſigné l'eſclavage de la Pologne. Il lui auroit fallu des ſiécles de vertu pour réparer une telle lâcheté; & d'ailleurs il n'avoit point cet air guerrier qui plaît tant au Soldat, cette mine haute qui annonce le Héros. Il étoit habillé à la Françoiſe, (moyen de déplaire, parce que toute Nation tient à ſes uſages,) couvert de rubans, ſon chapeau chargé d'un bouquet de plumes, une canne à la main au lieu du bâton de Commandement. On

l'eût

l'eût pris pour un Héros de bal; & on alloit ſur un champ de bataille. Il n'acheva pas la revue. Tout-à-coup ſa couleur changea, une ſueur froide couloit ſur ſon viſage. La maladie étoit dans ſes reins. On le tranſporta à Léopol où la Médecine lui fut plus néceſſaire qu'il ne l'étoit à l'Armée *). A. 1673.

Sobieski plus ſouhaité que le Roi, ſe mit en mouvement & commença une marche de ſix ſemaines. Arrivé aux bords du Nieſter, il s'y arrêta quelques jours pour attendre les Lithuaniens qui joignirent. Juſques-là les troupes avoient marqué de la volonté: mais les vivres commençoient à devenir plus rares, les chemins plus difficiles, & l'hyver s'avançoit avec ſes frimats. Il y avoit dans l'Armée un parti dévoué à la Cour, toujours prêt à profiter de tout pour ſemer le découragement. Il ſe déguiſa ſous le maſque du bien public. Il demanda un Conſeil de Guerre, qui fut fort nombreux. Ce fut la crainte qui parla. Elle ne voyoit que des fleuves enflés, des forêts immenſes à traverſer, des Armées bien ſupérieures à défier, des maladies & la famine. Falloit-il, dans une campagne commencée trop tard, enſevelir

*) Lengnich, pag. 243.

A. 1673. fevelir les Héros du Sénat, la fleur de l'Ordre Equeftre & toutes les forces de la Pologne?

Sobieski indigné de voir la Pologne vaincue avant que d'avoir combattu, parla fortement de la honte qu'il y auroit à reculer après une marche d'un fi grand éclat; & du danger de laiffer plus longtems la République aux fers. „Je fais, „dit-il, qu'un Aga eft parti de Conftan„tinople pour venir demander ce tribut „flétriffant auquel nous nous fommes fou„mis dans la derniere paix; & qu'il ap„porte à notre Roi cette vefte ignomi„nieufe *) qui va le marquer au rang des „efclaves de la Porte? Vous craignez la „difette. Penfez-vous que je n'aie pas „tout prévu? Vous aurez des vivres d'où „vous ne les attendez pas. Vous re„doutez le nombre des ennemis. Faut„il donc que nous foyons en nombre égal „pour les battre? Mais la Porte n'a point „encore mis en campagne ces grands „corps d'Armées qui épouvantent l'Eu„rope. Elle a feulement quatre-vingt „mille hommes fous les murs de Choczin. C'eft

*) Le Cafetan que l'Empereur Turc donne quelquefois aux Ambaffadeurs des Puiffances Etrangeres. Ils le prennent pour une marque d'honneur: mais ce feroit pour leurs maîtres un figne de dépendance.

„C'eſt à Choczin que je vous mene. Et A. 1673.
„ſi les Officiers m'abandonnent, je me
„flatte du moins que les Soldats avec qui
„j'ai vaincu tant de fois, ſuivront enco-
„re mes pas. Ou je reviendrai vi-
„ctorieux, ou j'expirerai ſur un ca-
„davre Turc *). „

Ces ſortes de diſcours ſont plus néceſſaires avec des hommes libres que dans un Gouvernement abſolu où tout marche ſous les loix d'une obéiſſance aveugle. Ils relevent ſouvent les courages abbattus. Celui-ci pourtant ne fut point ſuivi de ce murmure agréable qui marqua l'applaudiſſement. Au contraire la réſiſtance augmenta; & le lendemain à la pointe du jour on vint avertir Sobieski que les Lithuaniens refuſoient d'aller plus loin. On voit ici le mauvais effet de cette indépendance réciproque de deux corps d'Armée, dont l'un veut fuir le but, tandis que l'autre y marche. Paç diſoit que l'Armée Polonoiſe ne s'informoit pas ſeulement ſi les Lithuaniens ſuivoient; qu'en marchant la premiere elle ne laiſſoit que la diſette ſur ſon paſſage; que le tems de la ſolde militaire s'écouloit, que la campagne touchoit à ſa fin; & d'autres raiſons apparentes dont on ne manque

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 493.

A. 1673. que jamais, quand on veut embarraſſer un rival.

Sobieski lui détacha l'Enſeigne de Poſnanie, Scorazowski. Cet homme éloquent & agréable à celui qu'il falloit toucher, rendit un plus grand ſervice à l'Etat que s'il eût expoſé ſa vie ſur un champ de bataille. Paç l'écouta, & dès ce moment le paſſage du Nieſter fut réſolu. Le fleuve débordé n'offroit point de gué. Ceux qui avoient montré le plus de réſiſtance, furent les premiers à ſe jetter à la nage; comme pour laver la tache dont ils s'étoient noircis. Sobieski arrêta cette fougue téméraire qui en noya quelques-uns. Un pont de batteaux s'achevoit. Le Chef paſſa le dernier, & on s'avança vers la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur, ſur autant de largeur. Une branche des monts Carpates y forme des défilés extrêmement difficiles que le voyageur ne paſſe pas ſans frémir.

Il eſt vraiſemblable que Conſtantinople ignoroit encore la rupture du Traité & la marche des Polonois. On rencontra l'Envoyé Turc qui venoit demander le premier payement du tribut. Il parut avec cette hauteur qu'il croyoit pouvoir montrer impunément à des vaincus tributaires. Sobieski lui demanda ſes let-

tres

tres pour les ouvrir. *Cet honneur*, ré- A. 1673.
pondit-il, *n'appartient qu'à ton Roi à qui elles ſont adreſſées ; & la mort ſeule m'empêchera de ſuivre les ordres de l'invincible Mahomet.* Sobieski fut tenté de le charger de fers, ou du moins de lui faire couper la barbe, ce qui eſt dans l'Orient le plus grand de tous les affronts. Mais il reſpecta le droit des gens, & le laiſſa continuer ſa route, tandis que l'Armée s'enfonça dans la forêt où elle s'attendoit à diſputer les paſſages. L'ennemi ne parut qu'au débouché dans la plaine; quelques petits corps ſeulement qui ſe retirerent bien vîte.

Sobieski preſſant ſa marche cotoya le Pruth, l'ancien Hieraſus qui ſe jette dans le Danube. C'eſt ſur le bord de cette riviere que le Czar Pierre en 1711 vit tout d'un coup ſon Armée ſans vivres, ſans fourages, & cent cinquante mille Turcs devant lui; plus malheureux en ce moment que ſon rival Charles XII, à Pultawa. Mais le moment fut court. Une femme le ſauva en négociant la paix du Pruth; femme d'un ſimple Dragon, elle épouſa ſon Empereur & lui ſuccéda.

Sobieski abandonnant le Pruth ſe préſenta le 9 Novembre devant le camp de Choczin. La Ville ſur la rive droite du

A. 1673. Niester étoit défendue par une citadelle élevée; & un Fort sur la rive gauche couvroit la tête d'un pont. C'est là où cinquante ans auparavant, lorsque le Sultan Osman fut vaincu, le pere de Sobieski avoit fait de si grandes choses: le fils en tentoit de plus grandes, avec cette différence qu'alors les Polonois défendoient le camp; en ce jour ils venoient l'attaquer. Le Séraskier Husseim, éleve du fameux Cuprogli, y commandoit quatre-vingt mille combattans de ces vieilles troupes qui avoient emporté Candie. Il y avoit dans l'Armée des Bachas à trois queues. Mahomet lui en avoit envoyé une troisiéme, afin qu'il pût les commander. Le titre de *Seraskier* se donne à tous les Généraux en chef qui représentent le Visir. Husseim avoit épuisé la plaine à dix ou douze lieues à la ronde pour mettre l'abondance dans son camp, tandis que les Polonois, dont la plûpart n'avoient jamais vû le feu, manquoient de beaucoup de choses.

Paç balançant l'inégalité des forces dans un Conseil de guerre qui se tint la nuit, protesta qu'on ne pouvoit sans une témérité punissablé exposer à une perte certaine les dernieres ressources de la République; & que pour lui, au lever du Soleil il se retireroit avec les Lithua-

Lithuaniens pour les conſerver à la Patrie. A. 1673.

Sobieski plus fatigué par l'ami que par l'ennemi, répondit qu'il avoit prévû tout ce qu'il voyoit, excepté la réſolution de Paç; que la ſituation des choſes ne l'effrayoit point; qu'il étoit plus dangereux de ſe retirer devant un ennemi ſupérieur que de l'attaquer; & qu'enfin il lui demandoit pour toute grace d'être ſeulement ſpectateur des premiers coups.

Paç aimoit la gloire; & puiſque Sobieski s'obſtinoit à la chercher, il eût été au déſeſpoir qu'il l'eût trouvée ſans lui.

Le 10 tout ſe diſpoſa pour attaquer. Il y avoit dans l'Armée une troupe de Coſaques que Sobieski avoit attirés par ſes largeſſes. Samuel Motovildo impatient de ſe ſignaler à leur tête, ſans attendre l'ordre du Général, ouvrit la ſcène. Il étoit déjà ſur le retranchement, lorſqu'il tomba ſans vie ſur un Janiſſaire qu'il venoit de percer. Ce brave homme avoit ſouffert un eſclavage de dix-neuf ans ſur les galeres Turques. Il s'étoit mis en liberté par ſon courage avec trois cens compagnons de ſon malheur. Vainqueur de la galere où il étoit enchaîné, & teint du ſang de ſes tyrans, il avoit

A. 1673. abordé à Venise. Il méritoit de mourir libre *). Sa troupe fut hachée.

Ce n'étoit pas ce jour-là que Sobieski avoit destiné au sang. Il resta en bataille dans l'espérance que l'ennemi avec tant de supériorité sortiroit de son camp. Il n'y eut que de la canonade. Sur le soir un événement inattendu fortifia les Polonois. A la droite des Turcs il y avoit un camp séparé de sept à huit mille chevaux Valaques & Moldaves, troupes Chrétiennes à leurs ordres. Elles ne répondoient ni par la beauté, ni par le nombre aux espérances du Séraskier. Les deux Hospodars qui les avoient amenées, furent traités en esclaves. Le Séraskier s'oublia jusqu'à frapper le Moldave d'une hache d'armes. Les deux Princes, emportés par la vengeance, vinrent offrir à Sobieski leurs bras & leurs troupes. Les Turcs virent cette désertion en frémissant, hors d'état de l'empêcher **).

Cette nuit fut bien dure à passer sous les armes. Le Soldat glacé par la neige qui tomboit en abondance, regardoit Sobieski visitant les postes, se reposant sur un affut de canon & refusant une tente. A la

*) Zaluski, Tom. 1. pag. 498.

**) Cantémir, Tom. 2. pag. 96.

A la pointe du jour il obſerva que les rangs des ennemis s'éclairciſſoient. On voyoit ſur le parapet le même nombre de drapeaux, mais beaucoup moins de Janiſſaires. Les Turcs accoutumés à une douceur de climat, que les Polonois ne connoiſſent pas, ſont moins faits à la fatigue. Excédés d'avoir été vingt-quatre heures en bataille au milieu des frimats, & ne pouvant ſe perſuader qu'on oſât les attaquer en plein jour, ils prenoient un peu de repos. A. 1673.

Voici le moment que j'attendois, dit Sobieski, aux Officiers dont il étoit environné: *portez mes ordres pour l'attaque;* & à l'inſtant il donna un exemple qu'en toute autre occaſion on blâmeroit dans un Général. Voyant les premieres brigades flotter entre le courage & la crainte, il fit mettre pied à terre à ſon Régiment de Dragons, troupe formée par ſes mains; & marchand à leur tête, il arriva aux retranchemens. Sa taille puiſſante l'embarraſſoit pour monter. Il fut aidé en eſſuyant le feu de l'ennemi, & il ſe montra avec ſes Dragons ſur le parapet. L'Infanterie qui le voit & qui tremble pour lui s'élance de droite & de gauche pour le ſoutenir, plie les premiers poſtes les uns ſur les autres, & tourne contre eux leur propre canon.

A. 1673. Pendant que cela ſe paſſoit le Palatin de Ruſſie, Jablonowski, fit un mouvement de la derniere importance. La Cavalerie n'avoit pas encore pénétré, & l'Infanterie craignoit d'être enveloppée en s'engageant trop avant. Il tourna par le camp que les Moldaves avoient abandonné, & avec les Pancernes il perça. Il y avoit prês d'une heure que Sobieski combattoit à pied. Il eut enfin un cheval; & le reſte de la Cavalerie ſe fit bien-tôt jour par le retranchement même.

La ſurpriſe fait plus de ravage que le feu & le fer. Les Turcs pouſſés de toute part perdoient beaucoup d'hommes & de terrein. Mais les Polonois trouvant plus de riches pavillons abandonnés que d'ennemis, s'arrêterent au pillage, écueil ordinaire des troupes où la diſcipline eſt foible. Si la victoire balança, ce fut dans ce moment. Les Turcs charmés du pouvoir de leurs dépouilles reprirent courage & repouſſoient les vainqueurs. Sobieski avec les Towarisz ſoutint ce premier choc. Jablonowski le ſecondoit avec les Pancernes. Le Palatin de Podalquie, Leſczinski, ramena les pillards aux drapeaux; & la victoire qui ſembloit fuir, reparut avec l'ordre.

Sobieski dans la chaleur de l'action, portoit ſes regards ſur les ſuites. Il ordonna

donna au Baron de Beham, Officier François, de marcher au pont pour ôter la retraite à l'ennemi *). Il n'y avoit plus que les Janiſſaires qui fiſſent ferme, n'oſant lâcher le pied ſous les yeux du brave Soliman qui les commandoit. Le Séraskier de ſon côté faiſoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général qui ſe trouve forcé dans ſon camp. Il rappelloit au combat ſes eſcadrons rompus. A. 1673.

Mais lorſque des fuyards repouſſés des ponts vinrent annoncer que la retraite étoit coupée, les Turcs, au lieu de puiſer du courage dans le déſeſpoir, ne ſentirent plus que la terreur: un corps de ſix à ſept mille chevaux cherchoit à s'échaper par un endroit où le rocher s'abbaiſſoit. Les Lithuaniens qui entroient par cette ouverture les chargerent. Repouſſés ſur le champ de bataille, ils ſe heurterent à toute bride contre un peloton de Cavalerie Polonoiſe. Sobieski en étoit, parce qu'il ſe portoit partout. Malheur au Général qui dans une pareille circonſtance ne ſçauroit pas être Soldat. Il le fut; & la fortune le ſervit autant que la bravoure. Son bras ſe laſſoit de frapper. On lui portoit un coup mortel: un jeune Héros, Zelinski, le

 reçut:

*) Il coupa le pont, craignant d'y être forcé.

A. 1673. reçut: sa mort fut vengée. C'étoit un combat particulier au milieu d'une affaire générale. Le Palatin de Kalish & le Castellan de Posnanie accoururent avec un gros de Gendarmerie & dégagerent les Polonois. Tout le camp se jonchoit d'infideles expirans. Soliman venoit d'être blessé & pris au milieu des Janissaires. Ces braves gens plioient enfin. Les Spahis poussoient leurs chevaux pêle-mêle sans autre dessein que celui d'éviter le sabre qui les poursuivoit. Le Séraskier couvert de plaies ne pensoit plus qu'à sauver les malheureux débris de sa défaite: mais par où? Tout ce qui s'offroit à son idée c'étoit ou quelques sentiers à travers les rochers, ou les flots du Niester.

Dès ce moment, si on jette les yeux sur toute l'Armée Turque, ce n'est plus une bataille, c'est une déroute complette où la destruction se multiplie sous toutes les formes. Ici c'est un rocher d'où les fuyards se précipitent pour se briser sur d'autres rochers: on y voit des hommes & des chevaux entassés les uns sur les autres à plusieurs piques de hauteur. Là c'est une Infanterie éperdue qui court vers la citadelle: mais la citadelle regorgeant déjà de monde, la renvoie au sabre de l'ennemi. Plus loin c'est de la Cava-

Cavalerie qui ſe jette dans le fleuve ou le A. 1673.
feu l'atteint pour finir ſes horreurs. Ceux même qui gagnent l'autre bord, ou ceux qui avoient paſſé avant la rupture du pont ne ſont pas en ſureté. Ils s'étoient remis en bataille pour protéger & recevoir leurs compagnons qui tenteroient le paſſage. Un Brigadier de Cavalerie, l'impétueux Mondréoski, ne conſent point à les voir vivre. Il ſe jette à la nage, ſuivi de ſa brigade. Une balle vient le frapper au milieu du fleuve & le laiſſe ſans connoiſſance. On le ramene au point d'où il étoit parti pour ne perdre la vie que dix ans après dans une bataille encore plus éclatante. Sa troupe ſuit ſon objet, de nouveaux eſcadrons s'y joignent; & l'ennemi battu par-tout; cherche ſon ſalut ſous les murs de Kaminieck.

L'eau étoit couverte de dix mille Turbans & la terre de vingt mille morts, parmi leſquels on comptoit huit mille Janiſſaires. Il n'en coûta aux vainqueurs que cinq à ſix mille hommes tués ou bleſſés. Le Grand Veneur fut beaucoup regretté. Biginski retiré d'un tas de cadavres le lendemain de la bataille, eut le plaiſir de ſavoir qu'on avoit pleuré ſa mort. Quand on penſe à la ſupériorité des vaincus on croit lire une fable. De

deux

A. 1673. deux chofes l'une : ou c'eft un grand défavantage d'attendre l'ennemi dans des retranchemens ; ou le Ciel combattit pour les Polonois. Une troifiéme peut-être donne la folution. Quand les hommes fe battent, non pour la fantaifie d'un Souverain, mais pour leur bonheur réel, & celui de la Patrie, ils s'élevent au-deffus de l'humanité.

On avoit fait un grand nombre de prifonniers qui flétrirent les lauriers de Sobieski. Il eft fans doute à propos de faire remarquer le mal que les hommes puiffans font aux autres hommes. C'eft à eux à ne faire que du bien, s'ils veulent qu'on n'écrive que du bien. A peine Sobieski eut-il remercié Dieu par le facrifice de la Meffe dans le magnifique pavillon du Général Turc, qu'il fit maffacrer des captifs qui ne fe défendoient plus ; & à cette premiere barbarie il en ajoûta une feconde : un ordre aux habitans du pays de mettre à mort tout infidele qui auroit cherché un afyle dans leurs foyers, fous peine de la vie pour eux-mêmes. Il oublioit que le Dieu des Batailles, (qualité qu'il ne prend que lorfque des forcenés troublent la terre,) eft encore plus le Dieu de l'humanité. Des Bachas périrent dans cette boucherie : mais il n'eut pas le cruel plaifir d'y envelop-

velop-

velopper le Séraskier Husseim qui s'étoit évadé à tems *). A. 1673.

Il fut plus humain envers les malheureux qui attendoient leur sort dans la Citadelle de Choczin, où il y avoit de grandes richesses. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs y tenoient leurs magasins pour le camp. L'artillerie fut avancée le même jour. Il étoit impossible que la citadelle tînt. Un secours lui arrivoit de Kaminieck, qui fut bien-tôt repoussé par Samuel Cosacowski. Après quoi, Sobieski envoya aux Assiégés un Député Polonois avec un prisonnier de distinction, le Bacha Czausio, pour les sommer de se rendre ou de se résoudre à être passés au fil de l'épée. Ces malheureux oserent encore demander une capitulation honorable, d'être conduits à Kaminieck en emportant leurs effets sur quarante chariots. Le bon Turc qui lut les conditions à Sobieski, en les arrosant de ses larmes, le supplia de considérer que la Victoire ne s'attache constamment à aucune Nation; que Dieu punit ceux qui en abusent & qu'il a plus

*) Zaluski, Tome I. pag. 498 & suiv.

A.° 1673. plus d'une fois abbaiſſé le lendemain ceux qu'il avoit élevés la veille. Sobieski accorda preſque tout ; & ſur le champ le Bacha qui commandoit à Kaminieck reconnut cette bonté en renvoyant ſans rançon cinquante captifs Polonois. Les Polonois dans tous leurs écrits traitent les Turcs de Barbares. Ces Barbares enſeignent quelquefois la vertu aux Chrétiens.

L'Hiſtoire, après avoir accuſé le Général Paç dans la marche & avant l'attaque, lui doit cette juſtice que pendant l'action, rendu à ſon courage naturel & à l'amour de la Patrie, il ſe conduiſit en Héros avec ſes Lithuaniens qui laiſſerent douter ſi les Polonois étoient plus braves.

Pendant que tout cela ſe paſſoit entre le Pruth & le Nieſter, l'Aga avoit fait ſon chemin. Arrivé à Léopol vers le commencement de Novembre, il y avoit trouvé le Roi à l'extrémité. La maladie qui s'étoit déclarée pendant la revue avoit fait des progrès à déſeſpérer. Un ulcere dans les reins, du ſang au lieu d'urine, des convulſions d'eſtomach, des vomiſſemens continuels ne lui laiſſoient qu'un ſouffle de vie qui

qui ne lui permettoit pas de donner audience. Cependant l'Ambaſſadeur inſiſtoit avec plus de hauteur encore qu'il n'en avoit montré à l' Armée. Il vouloit abſolument remettre au Roi la lettre de Mahomet & la caſſette dont il étoit chargé. Les Grands-Officiers de la Couronne & de la Cour étoient dans une agitation mortelle. Ils craignoient que la lettre ne contînt des expreſſions impérieuſes, le ſtyle d'un Seigneur à ſon Vaſſal; ils craignoient juſqu'à la ſuſcription qui pouvoit être changée depuis que la Pologne étoit devenue tributaire de la Porte. Le Vice-Chancelier, avant que de propoſer l'audience au Roi mourant, demandoit à voir la lettre, & la caſſette qui donnoit encore plus d'inquiétude. On ſe repréſentoit ce bâton de commandement, cette veſte, ſignes humilians de vaſſalité que le Grand-Seigneur envoie à ſes tributaires dans trois Parties du monde: en revêtir ce Prince expirant, c'étoit lui donner le coup de mort; & quel affront éternel pour la Pologne! Ce qui augmentoit les ſoupçons, c'eſt qu'il n'y avoit point de lettre pour le Vice-Chancelier. Ce procédé contre l'uſage ne préſentoit que des ténébres qui

A. 1673.

A. 1673. couvroient quelque chose de funeste. Cependant l'Ambassadeur s'obstinoit à ne rien révéler qu'au lit du Roi. Il semble qu'on auroit pû le laisser murmurer dans son obstination. Mais les suites en paroissoient à craindre. On ne savoit pas quel succès auroit l'Armée ; les dernieres nouvelles n'en étoient pas heureuses ; & si on échouoit dans l'expédition de Choczin, quel joug seroit désormais assez pesant pour les vaincus ? L'adresse vient ordinairement au secours de la foiblesse. On dissimula ; on flatta l'Aga. On lui fit entendre que le Roi reprenoit des forces, & que dans peu de jours il seroit en état de l'écouter. Effectivement l'ulcere s'étoit ouvert, & les Médecins espéroient tout : mais la nature, qui les trompe si souvent en bien ou en mal, avoit décidé contr'eux. Michel expira le 10 Novembre sans postérité à l'âge de 35 ans, après quatre ans de regne, ou plûtôt d'agitation, de flétrissure, de troubles & d'horreurs. Si le Sceptre peut rendre un mortel heureux, c'est seulement celui qui sait le porter. Michel né avec un cœur sensible eût été bon Roi, s'il avoit pû être un grand Roi. Son incapacité

fit

fit son malheur & celui de l'Etat. A. 1673.
La Royauté ne l'étoit venu chercher que pour l'abbreuver de fiel, sans aucun mélange de consolation. Il avoit vû le mal, il ne vit pas le bien. Ses yeux s'étoient fermés la veille de la victoire de Choczin.

Trois jours après, l'espoir d'un nouveau triomphe vint flatter Sobieski. Il sçut par le Prince Moldave que dix mille Turcs, après avoir passé le Danube, traversoient la Moldavie pour grossir encore le camp de Choczin. Il prit avec lui une partie de sa Cavalerie sans équipage, & dans quatre jours de marche forcée arrivant à Pérérita sur le bord du Pruth, il eut le regret de manquer son objet. Le Général Turc, Kaplan Bassa, instruit dans sa route de la défaite de Choczin, avoit repris le chemin du Danube.

Sobieski revenu à son Armée pensoit à tirer les plus grands avantages de ses succès : mais tout s'y opposa. Paç, qui s'étoit fait traîner à la victoire, n'étoit pas d'humeur à la suivre. Il avoit repris la route de Lithuanie avec ses troupes pendant l'absence de Sobieski. Les Polonois a-

A. 1673. voient encore de la volonté : mais la nouvelle de la mort du Roi changea la diſpoſition des eſprits, ou fut un prétexte pour un grand nombre. Ceux qui étoient chargés du butin de l'Orient, étoient preſſés d'aller le mettre à couvert dans leurs foyers. D'autres que les travaux laſſoient dans une ſaiſon ſi dure, en déſiroient la fin. Tous diſoient que l'élection du nouveau Roi étoit l'unique affaire dont il falloit aller s'occuper en Pologne.

Sobieski repréſentoit que l'élection ne pouvoit avoir lieu qu'au Printems, & que l'hyver ſeroit bien employé à chaſſer les Turcs de l'Ukraine, & peut-être à tenter quelque choſe ſur Kaminieck. Il montroit une lettre du Grand-Chancelier qui conſeilloit de pourſuivre la victoire, en annonçant la mort du Roi. On eſt étonné de voir Sobieski ſi peu preſſé de retourner à Varſovie pour y former des brigues, lui qui avoit tant de titres pour la Couronne, ſi le mérite en fait. Il ébranloit les Polonois, il les reportoit à de nouvelles entrepriſes Un ordre du Primat Czartoriski l'arrêta. Cet ordre

por-

portoit de ramener, ſans délai, l'Armée en Pologne. La volonté de l'Inter - Roi eſt plus ſacrée que celle du Roi. Il fallut obéir. Tout ce que put faire le Grand - Général, ce fut de laiſſer une garniſon à Choczin où l'on éleva un tertre que les Polonois appellent *Mogila*, monument groſſier d'un beau triomphe. Il n'étoit pas juſte d'abandonner à la vengeance des Turcs les Moldaves & les Valaques, qui étoient venus ſe livrer à Sobieski. Il détacha un Corps de huit mille hommes ſous la conduite du Grand - Enſeigne Sienawski pour défendre le pays & les deux Hoſpodars ; défenſe qui ne leur ſervit guères. Le Moldave *Pétreczeïcus*, ſuccombant bien - tôt ſous la puiſſance Othomane, ſe ſauva en Pologne, où le moindre Staroſte ſe mettoit au-deſſus d'un Prince dépouillé. Il ſe repentit de n'avoir pas ſouffert un affront plûtôt que de s'expoſer à mille. La mort le délivra. Le Valaque *Grégoire*, après avoir été amuſé par l'Empereur, chercha de l'appui chez le Pape qui lui parla d'entrer dans la communion Romaine. Il reſta Schiſmatique & Prince en faiſant ſa paix avec Conſtantino- A. 1673.

A. 1673. tinople *). Sobieski ne manquoit pourtant pas à la reconnoiſſance; il avoit fait pour eux tout ce qui étoit en ſon pouvoir; après quoi, il reprit, malgré lui, la route de Pologne.

Si on examine cette expédition du côté de la conquête, elle n'offre presque rien d'avantageux. On gagnoit Choczin, un amas de cabanes couvertes de chaume. La citadelle bonne pour le pays fut repriſe par les Turcs pendant l'hyver: mais à conſiderer l'expédition du côté de la gloire, & de la conſervation, il en eſt peu d'auſſi brillantes, & qui préſentent autant d'intérêt. Elle empêchoit la ratification du traité de Boudchaz par le premier payement du tribut; elle ſuſpendoit l'eſclavage de la Pologne; elle affoibliſſoit les Turcs par la perte d'une armée aguerrie; elle leur apprenoit que la Pologne, avec des forces médiocres, pouvoit braver leur énorme puiſſance.

Sobieski

*) Cantémir, Tome 2. pag. 139.

Sobieski couvert de gloire ſe rendit à Léopol où il reçut les félicitations de tous les Ordres : Les Palatinats les plus éloignés envoyerent des Députés au Libérateur de la Patrie. Que les Rois s'enyvrent, s'ils peuvent, de l'encens qu'on leur prodigue après des victoires où ſouvent ils n'ont eu aucune part : encens de commande ; celui que Sobieski recevoit étoit offert par la reconnoiſſance & la joie. Au bruit du triomphe de Choczin, on avoit quitté le deuil d'un Roi qu'on ne pleuroit pas, pour prendre les couleurs & le ton de l'allégreſſe. Si quelqu'un étoit fâché de cette mort, c'étoit l'Envoyé Turc. Elle l'avoit empêché de remplir ſa commiſſion, & il redoutoit la ſévérité de la Porte. Le Primat lui donna un certificat qui atteſtoit que Michel étoit mort, avant que l'Envoyé pût faire ſa charge. A. 1673

Cependant tout retentiſſoit à Varſovie des brigues qui ſe faiſoient pour la Couronne ; & Sobieski reſtoit à Léopol, comme s'il eût été ſans prétention. Il croyoit que le meilleur titre étoit de continuer à défendre

la

A. 1673. la Patrie. Fixé à Léopol pour tout l'hyver, il ſe mettoit à portée de contenir les Tartares & les Coſaques, ou même de travailler à regagner ces derniers.

Fin du troiſiéme Livre & du premier Tome.

